

REVUE DE PRESSE

**DENIS LAVANT
FRÉDÉRIC LEIDGENS**

FIN DE SAMUEL BECKETT **PARTIE**

Mise en scène
Jacques Osinski

« Le duo mémorable formé
par les deux comédiens fait
raisonner comme jamais la
pièce de Samuel Beckett »
Le Monde

« Rarement on nous avait
aussi bien fait entendre
un texte si imagique »
Télérama TTT

➤ **PROLONGATION
EXCEPTIONNELLE !**

Théâtre de l'Atelier
PLAIE
CHARLES DULLIN
75018 PARIS

**19 JANV.
➤ 16 AVRIL**
21H. (COMMANDE EN L)

01 46 06 49 24
THEATRE-ATELIER.COM

Ⓜ️ ABBESSES / ANVERS

Avec Denis Lavant, Frédéric Leidgens,
Claudine Delvaux et Peter Berka
Production
Compagnie Théâtre Babel
© 2014-2015
Châteaufort-Les-Étoiles, scène nationale
Théâtre de l'Atelier
Le spectacle "FIN DE SAMUEL BECKETT" est subventionné par la
DRAC de l'Île-de-France / Ministère de la Culture
Tous droits réservés © Théâtre de l'Atelier

SPERIDAM
THÉÂTRE
TÉLÉGRAM
Le Monde

Photo: Michel Combes - Centre photographique Le Fresnoy - Contact: 03 21 52 52

ATTACHÉE DE PRESSE

Dominique Racle

dominiqueracle@agencedrc.com

FEUILLE DE PRÉSENCE

PRESSE AUDIOVISUELLE

Laure ADLER, FRANCE INTER, *L'heure bleue*
Pascaline BONNET, FRANCE MUSIQUE
Frédérique CANTU, ARTE INFO
Didier CARMALHO, RADIO ALPHA
Claire CHAZAL, FRANCE 5
Théo MENTION, FRANCE INTER *L'heure bleue*
Agnès NIOX-CHATEAU, RADIO IDFM
Hélène KUTTNER, RADIO J
Françoise KRIEF, CAMPUS MAG
Lou LEPORI, RADIO RSI
Aurélien MARSSET, RADIO FRANCE
Anne MOUILLE, FRANCE MUSIQUE
Susana POVEDA, FIP émission *Certains l'aiment FIP*
Evelyne SELLES, FRÉQUENCE PROTESTANTE
Jean-Baptiste URBAIN, FRANCE MUSIQUE
Marc WEITZMANN, FRANCE CULTURE

PRESSE ÉCRITE

Marguerite BAUX, ELLE
Chantal BOIRON, UBU
Philippe CHEVILLEY, LES ÉCHOS
Hélène CHEVRIER, THÉÂTRAL MAGAZINE
Aliénor DE FOUCAUD, TRANSFUGE
Baudouin ESCHAPASSE, LE POINT
Anne-Claire GRAS, PARISIEN WEEK-END
Thomas HAHN, TRANSFUGE
Karim HAOUADEG, REVUE EUROPE
Bérénice HOURÇOURIGARAY, MARIANNE
Armelle HÉLIOT, LE QUOTIDIEN DU MÉDECIN
Nathalie JACQUET, TÉLÉCANALSAT HEBDO
Jean -Luc JEENER, LE FIGARO MAGAZINE
François KASBI, LA REVUE DES DEUX MONDES
Hugues LE TANNEUR, TRANSFUGE
Philippe MAILLARD, MAGAZINE CFDT
Clémentine MERCIER, LIBÉRATION
Jean-François MONDOT, THÉÂTRAL MAGAZINE
Candice NEDELEC, GALA
Jacques NERSON, L'OBS
Gilles NOUSSENBAUM, DÉCISIONS SANTÉ
Anthony PALOU, LE FIGARO
Fabienne PASCAUD, TÉLÉRAMA
Laurence PÉAN, LA CROIX
Odile QUIROT, UBU
Catherine ROBERT, L'OFFICIEL DES SPECTACLES
Patrice TRAPIER, THÉÂTRAL MAGAZINE

PRESSE INTERNATIONALE

Artin BASSIRI, MOUSIKÈ. ISTITUTO DI CRITICA E FARMACOLOGIA MUSICALE
Robert BECKETT, THE BECKETT CIRCLE
Ekaterina BOGOPOLSKAIA, L'AFFICHA PRESSE RUSSE
Agnieszka GRUDZINSKA, PRESSE POLONAISE
Marek KEDZIERSKI, PRESSE POLONAISE

Yury KOVALENKO, PRESSE RUSSE
Lou LEPORI, RADIO RSI, PRESSE SUISSE
Hiroshi SANKO, JPL PRESSE JAPON
Hannah SIMPSON, THE BECKETT CIRCLE
Maria-Pia TOLU, SIPARIO, PRESSE ITALIE
Karolina WOLFZAHN, PRESSE ALLEMANDE

PRESSE WEB

Alfredo ALLEGRA, LEXTIMES
Suzanne ANGELO, MORDUE DU THEATRE
Charles Edouard AUBRY, CULTURE TOPS
Frédéric BONFILS, FOU D'ART
Laurence CARON, CE QUI EST REMARQUABLE
Cédric CILIA, ART PARADIS
Aurélien CORNEGLIO, LE MONDE DU CINÉ
Mireille DAVIDOVICI, THÉÂTRE DU BLOG
Guillaume D'AZÉMAR DE FABRÈGUES, JE N'AI QU'UNE VIE
Patricia DE FIGUEIREDO, SINGULARS
Bruno FOUIGNÈS, REVUE DU SPECTACLE
François GORIN, MUSIQUE ETC
Mathis GROSOS, PODCAST MADMOIZELLE
Brigitte HERNANDEZ, L'OEIL D'OLIVIER
Véronique HOTTE, HOTELLO
Amaury JACQUET, PUBLIKART
Aurore JESSET, DES ARTS ET DES MOTS
Marie JOUANNET, CITHÉA
Christian LE BESNERAIS, SORTIZ
Philippe LECLERC, L'ÉCOLE DES LETTRES
Yonnel LIEGEOIS, CHANTIERS CULTURE
Marie-Sylvie MAUFUS, 18 LES NOUVELLES
Sandra MIGNOT, 18ÈME LES NOUVELLES
Jacqueline MORAND-DEVILLER, LES PETITES AFFICHES
Elisabeth NAUD, THÉÂTRE DU BLOG
Gérard NOEL, RÉGARTS
Yann OLIHET, LE GALOPIN
Pascal OLIVIER, LA GAZETTE DU THÉÂTRE
Frédéric PEREZ, SPECTATIF
Martine PIAZZON, FROGGY'S DELIGHT
Yves POEY, DE LA COUR AU JARDIN
Valérie ROUSSELOT, THEATREONLINE
Denis SANGLARD, UN FAUTEUIL POUR L'ORCHESTRE
Jean Frédéric SAUMONT, DANSE AVEC LA PLUME
David SEASON, LES CHRONIQUES D'ALCESTE
Joseph SHILDOW, PIANO PANIER
Monique SUEUR, SYNDICAT DE LA CRITIQUE
Noël TINAZZI, WEBTHEATRE
Evelyne TRAN, THÉÂTRE AU VENT, LE MONDE LIBERTAIRE
Véronique TRAN VIHN, COUP DE THÉÂTRE

SOMMAIRE

PRESSE ÉCRITE

Quotidiens

Le Monde, 20 janvier
Les Échos, 26 janvier
La Croix, 5 février
Le quotidien du médecin, 17 février
Le Figaro, 6 mars

Hebdomadaires

JDD, 15 janvier
Télérama, 17 janvier
Télérama, 1^{er} mars
Télérama, 2 mars
La Vie, 26 janvier
L'officiel des spectacles, 1^{er} février
Marianne, 3 février
L'Obs, 9 février
Gala, 24 février
Le Parisien week-end, 24 février

Mensuels et bimensuels

Transfuge, janvier
La Terrasse, 17 décembre
Théâtral magazine, 24 janvier
Théâtral magazine, mars-avril
Magazine CDF, 1^{er} février
UBU, 17 février
Magazine CFDT, 28 février

PRESSE WEB ET BLOGS

Sceneweb, 4 janvier
L'autre scène, 7 janvier
Webthéâtre, 20 janvier
La Gazette du théâtre, 21 janvier
Afficha info, 21 janvier
Je n'ai qu'une vie, 21 janvier
Publik'art, 21 janvier
Spectatif, 21 janvier
Au théâtre et ailleurs, 22 janvier
Froggy's delight, 22 janvier
Lextimes, 22 janvier
Sceneweb, 23 janvier
Regarts, 23 janvier

Fou d'art, 23 janvier
L'œil d'olivier, 24 janvier
La revue du spectacle, 24 janvier
Sortiz, 26 janvier
Coup de théâtre, 27 janvier
De la cour au jardin, 27 janvier
Hottello, 27 janvier
Artistik rezo, 2 février
Diacritik, 2 février
Piano panier, 10 février
Mordue de théâtre, 12 février
Singulars, 14 février
Art cena, 19 février
Crayonné au théâtre, 23 février
Ce qui est remarquable, 23 février
Fleur du dimanche, 23 février
Le Galopin, 24 février
La muse danse, 27 février
Chantiers culture, 28 février
Actu juridique, 1^{er} mars
Le monde libertaire, 7 mars
Théâtre au vent, 8 mars
Actu Juridique, 14 mars
Arts Paradis, 16 mars
Culture Tops, 23 mars

PRESSE AUDIOVISUELLE

France Inter, *La revue de presse*, 3 janvier
Arte Info, 23 janvier
Fréquence protestante, 23 janvier
Radio FIP, *Certains l'aiment FIP*, 12 février
France culture, *Affaires culturelles*, 13 février
France musique, *L'invité du jour*, 21 février

QUOTIDIENS / HEBDOMADAIRES



©Pierre Grobois

Le Monde

« La Dame de la mer », « Over Dance »,
« Une bonne soirée »...

Nos choix de spectacles

Les journalistes de la rubrique scènes du « Monde » livrent leur sélection de pièces, ballets, contes, spectacles de cirque et d'humour à réserver sans attendre.

Par Fabienne Darge, Rosita Boisseau, Sandrine Blanchard et Cristina Marino
Publié vendredi 20 janvier 2023 à 10h39



« Fin de partie », de Samuel Beckett, mise en scène de Jacques Osinski, avec Denis Lavant (à gauche) et Frédéric Leidgens, au Théâtre de l'Atelier, à Paris. PIERRE GROSBOIS

LA LISTE DE LA MATINALE

Après la pause de la fin de l'année 2022, de nombreux spectacles sont à l'affiche en ce début 2023. Céder à l'appel du large avec Henrik Ibsen, découvrir l'inventivité du cirque au féminin à la Biennale de Marseille, revisiter avec l'humoriste Kyan Khojandi sa vie familiale, s'immerger dans une installation sonore au festival des arts de la parole, à Fontenay-aux-Roses... Voici la sélection que vous proposent les journalistes de la rubrique scènes du « Monde ».

- Théâtre

Milo Rau face à la mort

Le metteur en scène suisse Milo Rau, aujourd'hui à la tête du NTGent de Gand, en Belgique, a renouvelé l'approche du théâtre politique par une démarche documentaire rigoureuse. Il se penche désormais sur des problématiques plus intimes, avec une *Trilogie de la vie privée* qui scrute la manière qu'a notre société d'envisager la mort. Le Théâtre de la Colline présente les deux premiers volets de cette trilogie, en ordre inversé. *Grief and Beauty* (2e volet) affronte le sujet du deuil et de la mémoire en mélangeant des acteurs professionnels et des amateurs qui ont pour point commun d'avoir côtoyé la mort. *Famille* (1er volet) mêle fiction et réalité, en s'inspirant d'un fait divers survenu à Calais en 2007, qui a vu une famille commettre un suicide collectif, sans mobile apparent. **F. Da.**

[La Colline-Théâtre national](#), Paris 20^e, jusqu'au 21 janvier et du 2 au 5 février pour *Grief and Beauty*. Les 28 et 29 janvier, et du 10 au 12 février et du 17 au 19 février pour *Famille*.

Une « Fin de partie » beckettienne de haut vol

C'est une des grandes pièces du grand Samuel Beckett, et elle est jouée ici par deux acteurs magnifiques, qui ne ressemblent qu'à eux-mêmes : Denis Lavant et Frédéric Leidgens. Ils forment un duo mémorable, qui cisèle ce chef d'œuvre pour mieux en dégager la bouleversante humanité.

« *Fini, c'est fini, ça va finir, ça va peut-être finir.* [Un temps.] *Les grains s'ajoutent aux grains, un à un, et un jour, soudain, c'est un tas, un petit tas, l'impossible tas.* » Ce sont les premiers mots de la pièce, qui semble faire tomber un à un, dans le vide intersidéral de la condition humaine, les grains du temps et ceux des mots – les mots qui seraient comme les compteurs du temps, dans cette interminable fin de partie qu'est l'existence. Le metteur en scène Jacques Osinski, fidèle à l'œuvre de Beckett, dirige avec autant de discrétion que de justesse cette partition virtuose où l'équilibre entre comique et tragique est ici parfaitement respecté. **F. Da.**

[Théâtre de l'Atelier](#), Paris 18^e. Jusqu'au 5 mars.

Embarquer avec « La Dame de la mer »

Magnifique pièce du dramaturge norvégien Henrik Ibsen, écrite en 1888, *La Dame de la mer* est mise en scène et interprétée par la jeune et très douée Géraldine Martineau, qui en présente sa version au Théâtre du Vieux-Colombier, la deuxième salle de la Comédie-Française. La Dame de la mer, c'est Ellida Wangel, une femme mariée avec un homme plus âgé qu'elle, qui découvre que son amant de jeunesse, un marin, est de retour sur les terres de son enfance. Les certitudes se craquellent, les rêves dérivent, les non-dits cognent à la porte, l'inconscient et les fantômes rôdent. Ellida cédera-t-elle à l'appel du large ? On attend la réponse de Géraldine Martineau. **F. Da.**

Les Echos

CRITIQUE

« Fin de partie » : le requiem pour la fin des temps de Jacques Osinski »

Le metteur en scène s'empare avec une belle intensité et une lenteur calculée de la pièce de Samuel Beckett au théâtre de l'Atelier. Il orchestre un quatuor de comédiens virtuoses qui portent tout le désespoir burlesque de cette dystopie sans intrigue et sans fin, à l'image d'un monde qui n'en finit plus de se consumer dans l'absurdité.



Hamm (Frédéric Leidgens) sur son fauteuil roulant et son serviteur Clov (Denis Lavant), une gaffe à la main. (© PIERRE GROSBOIS)

Par Philippe Chevilly

Publié le 26 janv. 2023 à 16:00 Mis à jour le 26 janv. 2023 à 16:24

Les dystopies sont dans l'air du temps. Samuel Beckett les dépasse toutes avec « Fin de partie ». Dans cette pièce de 1957 aux allures de fable apocalyptique, la fin du monde n'est jamais sûre. Ou, plutôt, le monde n'en finit pas de finir. Le huis clos dans lequel se trouvent les quatre personnages pourrait être l'enfer, le purgatoire, ou le dernier refuge d'un monde anéanti : une île, un bateau, donnant sur une terre vide et une mer désolée. La partie qui se joue est un rituel théâtral, joué par quatre acteurs cavaliers de l'apocalypse.

Chaque matin, Hamm, maître de maison aveugle et paralytique, est réveillé par Clov, son domestique (ou fils adoptif) boiteux. Tout au long d'un jour sans fin, il soliloque sur une vie de rien, interpelle son serviteur et rudoie ses parents (Nagg et Nell), mutilés dans un accident et logés chacun dans une poubelle. La discussion est le plus souvent banale, répétitive, nourrie de souvenirs diffus, de remarques existentielles et de l'évocation d'un roman, lui aussi jamais terminé. Rien ne bouge et en même temps tout bouge : la mort du père, le départ probable de Clov à la fin de la pièce... Mais peut-être ces événements font-ils partie du jeu et tout redeviendra comme avant le lendemain.

Temps suspendu

Jacques Osinski a triomphé à Avignon cet été avec sa mise en scène intense, délicate et rigoureuse de cette oeuvre majeure de l'écrivain irlandais (avec « En attendant Godot »). Il la reprend aujourd'hui au théâtre de l'Atelier. Dès la première scène, muette, où Clov s'emploie avec minutie à ouvrir les rideaux des fenêtres haut perchées en s'aidant d'un escabeau, puis retire le drap qui recouvre Ham endormi et les deux poubelles habitées par Nagg et Nell, le temps semble suspendu. On comprend que les silences seront aussi importants que les mots. Dans un décor gris comme un ciel sans soleil, dont l'apparence fragile rappelle les murs d'une cabane ou la coque d'un navire, le metteur en scène orchestre un lent requiem pour la fin des temps.

Avec des comédiens de la trempe de Denis Lavant (Clov) et Frédéric Leidgens (Hamm), la langue de Beckett se déploie dans toutes ses nuances. Le duo fait des prodiges, détachant chaque mot, du plus banal au plus insolite, sans jamais le surcharger de sens. Claudine Delvaux (Nell) et Peter Bonke (Nagg) distillent en quelques scènes leur ironie bravache et un soupçon de tendresse. Les quatre âmes perdues jouent leur partie/partition sans faillir et leur longue agonie s'éclaire de pâles sourires. Un désespoir burlesque anime le plateau, jusqu'à déclencher des rires dans la salle.

La force du quatuor est d'incarner totalement leur personnage indécis, en préservant leur mystère. Vivants, morts-vivants ou fantômes, ils hantent, par la magie du théâtre, le futur d'un monde absurde dont la fin même semble une partie perdue.

FIN DE PARTIE de Samuel Beckett

Mise en scène de Jacques Osinski

Paris, Théâtre de l'Atelier

www.theatre-atelier.com

A 19 h 00 du mardi au samedi, à 15 h 00 le dimanche.

Jusqu'au 5 mars. Durée : 2 h 00.

Philippe Chevilley

LA CROIX

« Fin de partie » : Clov et Hamm, ennemis inséparables au théâtre de l'Atelier à Paris

Par Laurence Péan, le 5/2/2023 à 08h12

Après avoir ébloui le dernier festival « off » d'Avignon, le duo formé par Denis Lavant et Frédéric Leidgens revient sur la scène de l'Atelier avec « *Fin de partie* » de Samuel Beckett. Une prestation magistrale.



Il est là, les pieds ancrés dans le sol, le corps tanguant légèrement, les bras ballants, le regard éperdu, la bouche scellée. Dans cette pièce aux deux fenêtres trop hautes, aux murs dénudés, encombrée de deux futs en métal et d'un fauteuil recouverts de draps blancs, cet homme semble en suspens. Les mots viendront, sans impatience, ce silence est nourricier. Les voici. « *Fini. C'est fini. Ça va finir. Ça va peut-être finir.* » Puis : « *Les grains s'ajoutent aux grains, un à un et un jour, soudain, c'est un tas, un petit tas, l'impossible tas.* »

Avec cette modulation de la voix si particulière, ce corps incroyablement plastique, Denis Lavant prouve une fois encore qu'il est un acteur d'une intensité rare. Samuel Beckett a trouvé son passeur de mots, ces mots qui tombent un à un comme des gouttes d'une pluie drue pour dire toute l'absurdité d'une existence qui ne veut pas finir, celle de Clov.

Les dernières lucioles d'une vie

Frédéric Leidgens émerge de sous les draps. Il est Hamm. Lunettes noires sur des yeux aveugles, un bonnet

vert, une couverture sur les genoux, un sifflet autour du cou, il ne bougera jamais de son fauteuil aux grandes roues. Seules ses longues mains voleront tout autour de lui comme pour tenter d'attraper les dernières lucioles d'une vie qui, elle non plus, ne veut pas s'achever.

Sa prestation est de haute tenue à l'égal de son complice de scène. L'un et l'autre, dirigés avec beaucoup de sensibilité par Jacques Osinski, font vibrer à l'unisson le texte si mystérieusement beau de Samuel Beckett écrit en 1957 quatre ans après *En attendant Godot*. Le metteur en scène avait déjà monté trois pièces du dramaturge irlandais, Prix Nobel de littérature, avec Denis Lavant – *Cap au pire*, *La Dernière Bande* et *L'Image*. Frédéric Leidgens les rejoint pour cette quatrième traversée d'une œuvre aussi puissante que mélancolique.

« L'Orage », la sacrifiée de la Volga

Condamnés à vivre ensemble dans un espace réduit à leurs deux corps malmenés, ils se cognent contre leur terrible solitude et un avenir confisqué. L'un paralysé, l'autre claudicant. L'un bavard, l'autre taiseux. Les jours se suivent, les histoires s'égrènent, toujours les mêmes, les gestes aussi, immuables. Hamm siffle et Clov apparaît. Hamm ordonne et Clov exécute. Il déplie l'escabeau, monte les quelques marches de bois pour ne regarder que le vide qui s'étend derrière les rideaux, il en redescend, le replie et le redéplie devant l'autre fenêtre.

Les « maudits progéniteurs »

Deux autres personnages partagent cet espace exigü et gris (« *noir clair* » dit Clov). Nagg et Nell incarnés par les merveilleux Peter Bonke et Claudine Delvaux. Tels de pauvres diables, ils surgissent de leur poubelle, le couvercle posé sur leur tête. Ce sont les « *maudits progéniteurs* », les « *fornicateurs* », comme les appelle Hamm. Ses parents qui résistent à la mort. Eux aussi. « *Pourquoi m'as-tu fait ?* », demande Hamm à son père. « *Je ne savais pas que ce serait toi* », lui répond-il. Entre eux, du ressentiment sûrement, de l'affection sans doute. « *J'espère que je vivrai jusque-là pour t'entendre m'appeler comme lorsque tu étais petit et avais peur dans la nuit et que j'étais ton seul espoir* », dit Nagg.

Théâtre : Ibsen, Tchekhov ou Nougaro... Lever de rideau sur la rentrée

Tout l'art de Beckett tient dans cet équilibre sur le fil des sentiments entre cruauté et tendresse. De même, ses dialogues affûtés oscillent continuellement entre le tragique et le comique comme pour désamorcer la noirceur alentour. Mais le sourire qu'ils nous arrachent parfois se fait la gorge nouée. C'est notre pauvre condition humaine que Beckett nous donne à voir, réduite à des corps exténués, des esprits claustrés.

Des rais de compassion

Pourtant de cette détresse sourdent par de menus interstices des rais de compassion, fragiles. Au-delà de leur détestation, Clov et Hamm s'aiment, à leur façon vacillante, un amour nourri par l'habitude qu'ils ont l'un de l'autre, par la peur encore plus grande de finir seuls. Si Clov est le valet de Hamm, il est peut-être aussi cet enfant qu'il a un jour recueilli. Beckett laisse planer le doute. Comme on ne saura pas vraiment si le départ tant souhaité de Clov aboutira. « *Je te quitte* », répète-t-il comme une supplique tout au long de ce terrible huis clos.

« Fin de partie », jouée de tout temps

Parmi les très nombreuses adaptations :

Roger Blin crée pour la première fois *Fin de partie* en français au Royal Court Theatre à Londres, le 1^{er} avril 1957. Il joue lui-même Hamm, Jean Martin, Clov, Georges Adet, Nagg et Christine Tsingos, Nell. La pièce sera reprise peu après à Paris.

Le Belge Armand Delcampe dirige, en 1995, deux formidables acteurs : Michel Bouquet (Hamm) et Rufus (Clov). Ils sont accompagnés de Juliette Carré (Nell) et Marcel Cuvelier (Nagg).

L'immense metteur en scène Alain Françon signera une *Fin de partie* mémorable en 2011, en confiant les rôles de Clov à Jean-Quentin Châtelain, Hamm à Serge Merlin, Nagg à Michel Robin et Nell à Isabelle Sadoyan.

Laurence Péan

Jusqu'au 5 mars. Rens. : 01.46.06.49.24 et theatre-atelier.com. Et les 12 et 13 avril à Toulon.

Culture Théâtre

Samuel Beckett, l'âge classique

« *En attendant Godot* » et « *Fin de partie* » sur scène à Paris

Les deux pièces les plus célèbres de Beckett sont à l'affiche. Le public adore !



THOMAS ORBEN

« *En attendant Godot* »



PIERRE GRIGNONIS

« *Fin de partie* »

■ On n'a jamais oublié l'heureuse formule de Jean Anouilh défendant « *En attendant Godot* » dans les colonnes du « Figaro » : « *Les pensées de Pascal jouées par les Fratellini* ». En découvrant la manière dont **Alain Françon** dirige les comédiens dans la plus célèbre des pièces de l'écrivain d'origine irlandaise, on se dit que l'auteur du « *Voyageur sans bagage* » avait touché quelque chose d'aussi profond qu'essentiel. Françon aborde « *En attendant Godot* » avec autant de simplicité que de subtilité. Il y a longtemps que l'on n'avait pas reçu avec autant d'évidence ce texte que Beckett n'était pas certain de maîtriser, composé directement en français entre 1948 et 1949.

Il y a du concret et même beaucoup de concret dans cette œuvre pourtant métaphysique. Nulle leçon. L'attente de ceux qui sont embarqués. Les cinq interprètes sont exceptionnels. Talentueux, disciplinés, irrésistibles. Dans la farce comme dans les bouffées tragiques. Vladimir, Gilles Privat, avec une dégaîne idéale et un visage d'une expressivité cocasse autant que déchirante, est formidable. Comme l'est son frère de destin, Estragon, André Marcon, extraordinaire dans la sincérité, on ne sait quel abandon à la fatalité. Ils s'adressent à nous : les spectateurs sont pris à témoin, mais nous sommes aussi la tourbière, à l'infini. Marcon est comme

neuf ! Incroyable. Pozzo a l'autorité agressive de Guillaume Lévêque, jusqu'au désespoir. Une interprétation rare. Le Lucky d'Éric Berger, pathétique, bouleversant, nous interpelle, déchirant. Quant au frère jeune garçon, Antoine Heuillet lui prête sa grâce gracile, comme s'il allait se rompre. On rit beaucoup et on a le cœur serré. Du Beckett pur. (La Scala, jusqu'au 8 avril)

■ Devenu un habitué des personnages de l'écrivain, Denis Lavant est Clov, homme à tout faire, âme damnée de Hamm, épinglé dans son fauteuil, derrière ses sombres lunettes d'aveugle. Frédéric Leidgens est cet homme inquiétant et vulnérable. À l'arrière, dans les poubelles, les parents de ce dernier : Peter Bonke, Nagg, Claudine Delvaux, Nell. On est dans « *Fin de partie* », sous le regard pénétrant de **Jacques Osinski**, qui a déjà mis en scène plusieurs œuvres de Beckett. Une pièce très difficile, peu aimable. Atroce. Mais ces êtres humains ont peut-être appelé leur maman, la nuit. Il y a des chagrins d'enfance, dans cette grande pièce, déprimée, sarcastique, pas drôle, mais saisissante, que l'interprétation de Frédéric Leidgens, subtil et nuancé, et de Denis Lavant, tendu et sobre, illumine. (L'Atelier, jusqu'au 16 avril)

Armelle Héliot

Jazz-Rock

Le piano en état de grâce

Fred Hersch et Pierre de Bethmann, nouveaux CD

Deux pianistes, l'un Américain, en tandem avec Esperanza Spalding, l'autre Français. Une même approche : l'excellence pianistique



CHRIS MEINER

**Esperanza Spalding,
Fred Hersch**



GILDA ROCLE

Trio Pierre de Bethmann

■ Certains duos piano-voix ont marqué l'histoire du jazz. Comme celui du pianiste **Fred Hersch** et de la contrebassiste/chanteuse **Esperanza Spalding**, dont l'un des grands mérites, outre ses qualités musicales et ses cinq récompenses aux Grammy Awards, fut d'être adoubeée par Barack Obama. Un duo marqué d'une pierre blanche avec « *At The Village Vanguard* » (Palmetto Records/L'Autre Distribution). Enregistrée en octobre 2018 dans le célèbre club new-yorkais, la rencontre entre le captivant et ultralyrique pianiste et la chanteuse s'est faite autour de standards, à l'exception de deux titres originaux. Un choix très judicieux qui offre à Mlle Spalding l'occasion de vocaliser avec une aisance pleine de swing, d'improvisation, voire de scatt, et de rajeunir certaines compositions. S'il met en valeur l'intime complicité qui apparaît entre les deux solistes, il donne une nouvelle fois à Fred Hersch la possibilité d'affirmer, avec une force tranquille mais déterminée, son immense talent d'explorateur et de créateur, tissant une toile pianistique d'une incroyable beauté, délicatesse, poésie et innovation. Le piano en état de grâce !

■ Quel chemin parcouru par **Pierre de Bethmann** depuis ses débuts voici près de trente ans au sein du trio Prysm ! Du solo aux moyennes formations voire aux grands orchestres, le pianiste s'est frotté à tout ce qui touche aux géométries variables. Mais c'est surtout dans la formule du trio qu'il excelle et développe de multiples facettes de sa personnalité. Que l'on (re)découvre dans « *Essais/Volume 5* » (Aléa/Socadisc). Pour ce dernier opus, le leader a fait appel à deux complices de très haut vol, le guitariste Nelson Veras et le contrebassiste Sylvain Romano, afin d'explorer les indémodables des répertoires américains et français, et même Beethoven, sous une tout autre approche (sans batterie). Osmose totale et d'une précision d'horloge entre les trois musiciens pour se réapproprier et réinventer ces mélodies dont certaines appartiennent à l'histoire de la musique, comme « *Love For Sale* » (Cole Porter), « *Nobody Else But Me* » (de Jerome Kern, avec P. de Bethmann en solo absolu) ou l'Opus 92, 2^e mouvement de la Symphonie n°7 de Beethoven. Le trio sera les 17 et 18 février au Surside à Paris.

Didier Pennequin



Êtes-vous plutôt Beckett ou Cocteau?

Fin de Partie à l'Atelier et *Les Parents terribles* à Hébertot

Par [Anthony Palou](#)

Publié le 6 mars à 17:29

CRITIQUE - À Paris se jouent actuellement deux pièces que tout oppose ou presque. Deux langues très différentes. Exploration.

Il serait légitime qu'un lecteur à peu près sain d'esprit se demande pourquoi diable mettre dans le même panier ou plutôt dans le même papier, Beckett et Cocteau. Un taiseux et un bavard, drôle de rencontre. Mariage de la carpe et du lapin. Certes, ces deux-là auraient bien pu se croiser. Le premier est né en 1906, le second en 1889. Dix-sept ans les séparent, c'est peu, c'est beaucoup. En ce qui nous concerne, c'est-à-dire le théâtre, entre l'auteur d'*En attendant Godot* et celui de *L'Aigle à deux têtes*, il n'y a pas une marche, il y a un trou.

Au Théâtre de l'Atelier, [Denis Lavant](#) interprète Clov dans *Fin de partie*, cette « tragédie de l'inévitable », comme disait Peter Brook. Denis Lavant a baigné très jeune dans Beckett. Vers 14 ans. Il se souvient de sa grande sœur, future professeur de français, qui lui lisait tout haut le début de *L'Innommable*: « Où maintenant ? Quand maintenant ? Qui maintenant ? Sans me le demander. Dire je. Sans le penser. » Comme entrée en matière, on ne pouvait rêver mieux. Puis il a lu *Molloy, Malone meurt*, a découvert *Godot* au Théâtre des Gémeaux. Il trouvait que *Cap au pire* était un titre enthousiasmant mais que le texte était un peu moins drôle que ce qu'il escomptait. Alors, il a fait une pause dans les années 1980. « Ça allait trop dans le néant, j'avais envie d'autres choses. » Mais la pause fut de moyenne durée.

Il y a chez lui cette économie de mots, cet humour incroyable

Denis Lavant

Une poignée d'années plus tard, France Culture lui a demandé de lire à la radio *L'Image*, et la fascination pour l'Irlandais au visage d'oiseau de proie refit surface. Quand ses serres vous tiennent, impossible de s'en défaire. « Il y a chez lui, dit Denis Lavant, cette économie de mots, cet humour incroyable » et, pour l'acteur, cette quête infinie de chercher le plus d'humanité possible dans une boue babillante.

Après avoir joué sous la direction de Jacques Osinski *Cap au pire* (2017), *La Dernière Bande* (2019) et *L'Image*, Denis Lavant tente le pari de *Fin de partie*, la pièce préférée de l'auteur, dit-on. Le spectateur ne sera pas déçu. La mise en scène d'Osinski restera, sans aucun doute, comme une référence. On sent que personnage de Clov avec sa « démarche raide et vacillante » parle à l'oreille de Denis Lavant. Cette envie de partir et ne pas pouvoir partir. Une vision de la condition humaine qui est si juste, si exacte. À son côté, Frédéric Leidgens dans le rôle de l'aveugle handicapé tyrannique acariâtre. Entre Clov et Hamm, le fils adoptif et le père ou le maître et le valet, une tragicomédie, « une histoire d'opportunités perdues » pour reprendre, encore, une analyse de Peter Brook.

Deux mondes qui s'étiolent

Voilà deux acteurs éblouissants confinés dans leur condition humaine qui ressemblerait à une danse macabre, parfois à un film burlesque lorsque les parents de Hamm sortent leur tête de leur poubelle, leur tombeau. Ces «héros» dont la vie ne tient plus qu'à un fil et qui ne tiennent plus sur leurs jambes s'ils en ont encore, affirment mine de rien une forte identité malgré leur décrépitude. *Fin de partie* (1958) est le genre d'œuvre qui vous laisse sur les genoux. Chez Beckett, le malheur a une vertu: il fait rire. «*Heureusement qu'il y a encore cette possibilité, n'est-ce pas?*», remarque Denis Lavant en grattant son bonnet.

De l'Atelier à Hébertot, de Beckett à Cocteau ou comment passer d'un tas de fumier à une «roulotte» (titre initial des *Parents terribles*). Deux mondes qui s'étiolent. Deux langues radicalement opposées, l'une minimale et métaphysique, l'autre profuse et parfois boulevardière. *Les Parents terribles* est sans doute, avec *Orphée et Édipe roi*, la pièce la plus célèbre de Cocteau. Énergiquement mise en scène par Christophe Pertou, [Muriel Mayette-Holtz](#) (remarquable) incarne Yvonne, une mère amoureuse de son fils, Michel (Émile Berling).

Je trouve ce texte d'une modernité intemporelle. Bizarrement, sa langue très poétique passera, je crois. Cocteau n'évite rien. La pièce est une succession de chaos comme la vie, non? On passe du boulevard à la tragédie onirique

Muriel Mayette-Holtz

Yvonne se pique à l'insuline, traitement qui la maintient dans une vie sur pilotis. Mais lorsque Michel découche pour la première fois, c'est avec la jeune Madeleine (Lola Créton) dont il tombe amoureux. Problème : Madeleine est la maîtresse de son père, Georges (le très monocorde Charles Berling), un pauvre type qui se laisse balader au fil des courants d'air et des portes qui claquent. Pour corser le tableau, la sœur d'Yvonne, Léonie (dit Léo, joué par la douce et perverse Maria de Medeiros), éprise de Georges, entretient tout ce beau linge sale et tire les ficelles de ce désordre amoureux. Complicé ? Oui, assez. Tordu, même. Ces personnages ressemblent à des épaves, bois flottés.

«*Je trouve ce texte d'une modernité intemporelle. Bizarrement, sa langue très poétique passera, je crois. Cocteau n'évite rien. La pièce est une succession de chaos comme la vie, non? On passe du boulevard à la tragédie onirique*», dit Muriel Mayette-Holtz. Selon elle, «*Beckett n'aborde pas de sujets sociétaux, il aborde des sujets existentiels. Cocteau, lui, va au creux du foyer. Beckett va au-dessus.*» Oui, le rapace irlandais vole plus haut. Point de vue divin désespéré du pitre. Quant au reste, eh bien, «*le reste est silence*», confiait Hamlet à Horatio au moment de rendre l'âme.

Fin de partie, au Théâtre de l'Atelier (Paris 18e), jusqu'au 16 avril. Tél. : 01 46 06 49 24. www.theatre-atelier.com

Les Parents terribles, au Théâtre Hébertot (Paris 17e). Tél. : 01 43 87 23 23. www.theatrehebertot.com

Le Journal du Dimanche

Dimanche 15 janvier 2023

www.lejournal.fr

LE JOURNAL DU DIMANCHE

47

Plaisirs Théâtre

IMPLACABLE Acclamé à Avignon, « l'in de parti » mis en scène par Jacques Ostiski célèbre notre humanité en deroute

« C'est d'être fait, ce n'est pas ce que l'on veut faire. » C'est avec cette idée de rigueur délicate, qui constitue l'un des points d'arrivée de ce théâtre sans artifice, que Jacques Ostiski nous propose « l'in de parti », un jeu de mots qui nous ramène à quel point l'être humain est fragile, et à quel point il est capable de résister.

« l'in de parti », c'est un jeu de mots qui nous ramène à quel point l'être humain est fragile, et à quel point il est capable de résister. Les personnages, joués par Frédéric Laffont, sont des êtres humains qui nous ramènent à quel point l'être humain est fragile, et à quel point il est capable de résister.

« Beckett, il finit des extraterrestres pour jouer ça »

Le maître à penser
Jacques Ostiski

« Beckett, il finit des extraterrestres pour jouer ça »

« Beckett, il finit des extraterrestres pour jouer ça »



Dans **L'In de parti** de Jacques Ostiski, Frédéric Laffont et Jacques Ostiski

COCASSE APOCALYPSE

« Cocasse Apocalypse », une pièce de théâtre écrite par Jacques Ostiski, mise en scène par Jacques Ostiski, est une œuvre qui explore les thèmes de la mort, de la vie, et de l'humanité.

« Cocasse Apocalypse », une pièce de théâtre écrite par Jacques Ostiski, mise en scène par Jacques Ostiski, est une œuvre qui explore les thèmes de la mort, de la vie, et de l'humanité.

« Cocasse Apocalypse », une pièce de théâtre écrite par Jacques Ostiski, mise en scène par Jacques Ostiski, est une œuvre qui explore les thèmes de la mort, de la vie, et de l'humanité.

« Cocasse Apocalypse », une pièce de théâtre écrite par Jacques Ostiski, mise en scène par Jacques Ostiski, est une œuvre qui explore les thèmes de la mort, de la vie, et de l'humanité.

« Cocasse Apocalypse », une pièce de théâtre écrite par Jacques Ostiski, mise en scène par Jacques Ostiski, est une œuvre qui explore les thèmes de la mort, de la vie, et de l'humanité.

« Cocasse Apocalypse », une pièce de théâtre écrite par Jacques Ostiski, mise en scène par Jacques Ostiski, est une œuvre qui explore les thèmes de la mort, de la vie, et de l'humanité.

« Cocasse Apocalypse », une pièce de théâtre écrite par Jacques Ostiski, mise en scène par Jacques Ostiski, est une œuvre qui explore les thèmes de la mort, de la vie, et de l'humanité.

« Cocasse Apocalypse », une pièce de théâtre écrite par Jacques Ostiski, mise en scène par Jacques Ostiski, est une œuvre qui explore les thèmes de la mort, de la vie, et de l'humanité.

« Cocasse Apocalypse », une pièce de théâtre écrite par Jacques Ostiski, mise en scène par Jacques Ostiski, est une œuvre qui explore les thèmes de la mort, de la vie, et de l'humanité.



IMMENSEMENT
PENÉLOPE CRUZ
L'immensité
de MANUELE CRIVELLE
LIMMA GIULIOTTI VINCENTO AMATO
ACTUELLEMENT AU CINÉMA

« Cocasse Apocalypse », une pièce de théâtre écrite par Jacques Ostiski, mise en scène par Jacques Ostiski, est une œuvre qui explore les thèmes de la mort, de la vie, et de l'humanité.

« Cocasse Apocalypse », une pièce de théâtre écrite par Jacques Ostiski, mise en scène par Jacques Ostiski, est une œuvre qui explore les thèmes de la mort, de la vie, et de l'humanité.

« Cocasse Apocalypse », une pièce de théâtre écrite par Jacques Ostiski, mise en scène par Jacques Ostiski, est une œuvre qui explore les thèmes de la mort, de la vie, et de l'humanité.

« Cocasse Apocalypse », une pièce de théâtre écrite par Jacques Ostiski, mise en scène par Jacques Ostiski, est une œuvre qui explore les thèmes de la mort, de la vie, et de l'humanité.

« Cocasse Apocalypse », une pièce de théâtre écrite par Jacques Ostiski, mise en scène par Jacques Ostiski, est une œuvre qui explore les thèmes de la mort, de la vie, et de l'humanité.

TTTT Bravo

Fin de partie

Théâtre de l'Atelier
1 place Charles-Dullin, 75018 Paris
Du 19/01/2023 au 16/04/2023
Théâtre de l'Atelier
1 place Charles-Dullin, 75018 Paris
Du 19/01/2023 au 16/04/2023

Critique par Fabienne Pascaud

Publié le 17/01/2023

On ne sait pas vraiment où l'on est, quand, ni quels sont les rapports véritables entre les personnages : Hamm (Frédéric Leidgens), l'aveugle paralytique tyrannique, et son fils ou domestique Clov (Denis Lavant), obéissant et opaque, Nell et Nagg, les parents possibles de Hamm, enterrés vivants dans leurs poubelles. Pourtant, avec un humour carnassier, qu'on redécouvre grâce à la mise en scène sensible de Jacques Osinski, ce n'est rien de moins que l'histoire lamentable et magnifique de notre humanité que nous conte Samuel Beckett. *Fin de partie* est sans doute la plus métaphysique et la plus concrète de ses pièces, la plus méchante et la plus tendre, la plus mystérieuse et la plus drôle. Ce qu'elle dit de nos existences précaires mais admirables est porté à l'incandescence par Frédéric Leidgens et Denis Lavant. Ils nous font arpenter nos gouffres, affronter nos abîmes, avec une grâce maligne mêlée de philosophie. Rarement on nous aura aussi bien fait entendre ce texte. – F.P.

01/03/2023



Les actrices et réalisatrices ont la parole.

DES FEMMES QUI NAGENT
THÉÂTRE
PAULINE FEYRAIDE

L.A.

Un très beau décor années 1950 figurant le hall d'un cinéma nous met tout de suite dans l'ambiance. Ce n'est pourtant pas la célébration d'une nostalgie cinématographique que nous comble l'autrice Pauline Feyraide pour cette commande de la metteuse en scène Émilie Caplier, codirectrice de la Comédie de Colmar. Mais plutôt à interroger la représentation des femmes pour déconstruire, peut-être, notre propre admiration à l'égard des stars.

Si le début évoque la maison de Marilyn à Hollywood, aucune autre actrice n'est citée en tant que telle. On s'en tient ici aux faits et gestes répertoriés à l'écran, démixés par quatre comédiennes se passant le relais. Elles révèlent des situations où les femmes sont dominées, trompées, abandonnées, violentées. Victimes du plupart du temps, comme cette jeune actrice dont un réalisateur, adonné à Carné, a filmé le sexe à son insu avant d'en faire un montage humiliant. Ce n'est pas là que le spectacle réussit son coup – la démonstration est tout de même trop clinique – mais dans la deuxième partie, quand *Des femmes qui nagent* laisse la parole aux actrices et aux réalisatrices. Confession de Delphine Seyrig sur ce désir de plaisir dont il faut avoir conscience, de Catherine Deneuve sur l'âge qui vient. Belle évocation de la séance photo de Romy Schneider, acceptant, la maturité venue, de poser nue pour une photographie amie. Au fil d'un beau travail de lumière, le spectacle réussit à « faire cinéma » sans aucun extrait de film. Alors, malgré quelques décalages de jeu entre les interprètes de générations différentes (Cécilia Llorca, Catherine Morlet, Léa Sery et Louise Chevillotte, ce soir-là, chacune ayant son « moment » sur scène, le miracle opère. — E.B.

[1940] Du 04 au 12 mars, RCP, Saint-Denis (SD), tél. : 01 48 12 70 00, de 19 à 21 h et à Comédie de Reims (SI), tél. : 03 26 48 41 93.

L.A.

En attendant Godot
THÉÂTRE

Samuel Beckett
[1830] Mise en scène Alain Françon, jusqu'au 8 avril, La Scala, Paris 10^e, tél. : 01 40 03 46 30, du 04 au 14 avril à Montpellier (34), du 3 au 5 mai à Nice (06), en juillet à Arignon (34).

L.A.

Fin de partie
THÉÂTRE

Samuel Beckett
[25] Mise en scène Jacques Ourski, jusqu'au 16 avril, Théâtre de l'Athénée, Paris 18^e, tél. : 01 05 06 48 20.

En attendant Godot, il y a bien des choses à partager dans un re-mix à sens apocalyptique.



En attendant Godot, il y a bien des choses à partager dans un re-mix à sens apocalyptique.

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

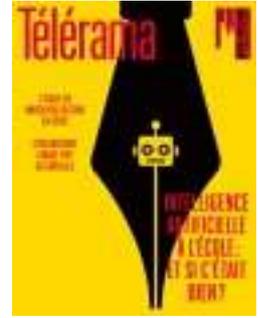
SCÈNES

Et dire que Beckett (1906-1989), qui révolutionna le théâtre dans les années 1950, scandalisa le public bourgeois, est devenu un classique. Qu'on vient réinventer et sans fin redécouvrir, pour peu qu'on ait du talent les nouveaux metteurs en scène. C'est le cas d'Alain Françon et de Jacques Ourski pour *En attendant Godot* (1949) et *Fin de partie* (1954). Deux bouleversantes pièces à rire et méditer, écrites directement en français par le dramaturge irlandais. Comme s'il fallait s'imposer des contraintes, des douleurs peut-être, pour mieux dire celle des hommes. Et des chocs comiques aussi, aux prises avec une langue étrangère, pour mieux suggérer les incohérences de notre destin. Ainsi est-on saisi, grâce à André Marcon (Gogo) et Gilles Filyat (Didi), de la délinéation des deux docteurs droit sortis de la comédie dell'arte ou du cirque pour attendre, sans y croire, un insaisissable Godot. Dans le no man's land apocalyptique où ils attendent, et sont la nuit agresseés, plane étrangement le spectre de la Shoah, suggérée à mi-mot par un de vieux restos de numéros de clowns grotesques. Après guerre, la mémoire de chacun est en miettes. Tout est arrivé. Il ne se passe plus rien. Passé, présent et avenir semblent brassés dans une attente indolente, parfois interrompue ici par d'étranges créatures : un enfant ange, Pozzo et Lucky aux allures de maître et esclave d'antan. Gogo et Didi restent solidaires dans ce monde hostile réduit à un seul arbre ; mais qui fleurit au deuxième acte. Et leur rayonnant fraternité réchauffe la pièce, finement resculptée par Alain Françon, grand connaisseur de Beckett. Volé que le public, comme eux, se prend à attendre, lui aussi. C'est à dire à vivre magiquement l'ris-

tant de la représentation, à sentir et habiter le temps. Essentiel, et absolu, et incendiaire, présent du théâtre.

Grand connaisseur de Beckett, Jacques Ourski l'est aussi. Avant *Fin de partie*, il a monté plusieurs de ses monologues avec l'acteur-tièrre Denis Lavant. Aux côtés de l'énigmatique Frédéric Leidgens (Hamm), aveugle paralytique et tyrannique aux lunettes noires, qui parle cruellement tout le temps, Lavant est Clav, le botteur tactique qui le sert et l'accompagne. Père et fils ? Maître et esclave, une fois encore ? Pas plus qu'on ne sait quand où l'on est vraiment dans cette demeure vide aux fenêtres trop hautes – après la fin du monde, au purgatoire ? –, on ignore quels sont les authentiques liens entre les personnages en scène, dont ces Nell et Nagg, parents potentiels de Hamm, emmêlés vivants dans leurs postiches et que leur fils martyrisé. Pas impoète. Aucune généalogie n'existe plus dans *Fin de partie*. Ni aucune nature. Dehors, tout est dévasté. Triste présence du visionnaire école Beckett sur la fin de partie de la planète.

Avec son humour carnassier toujours, ici volontiers lubrique – qu'on s'insouire grâce à une mise en scène ultra sensible et musicale –, il nous conte en effet une fois encore l'histoire lamentable et magnifique de notre humanité fragile. Mais insubmersible. « Fini, c'est fini, ça va finir, ça va peut-être finir » *Fin de partie* est tout ensemble la plus métaphysique et la plus matérielle de ses pièces – avec ses chaises roulantes, mochers, pou-belles, chiens en peluche, gaffes, calmants, biscuits –, la plus méchante et la plus tendre, la plus mystérieuse et la plus comique. Ce qu'elle dit de nos existences, sublimes dans leur précarité, leur vaine absurdité, est ici porté à l'incandescence par le couple Leidgens-Lavant. Moins fraternel que Gogo et Didi, Benoua font aussi affronter nos abîmes, mais avec une grâce noire. Plus terrible, plus solitaire, plus poignante encore. Comme Gogo et Didi, ils nous font vivre au couple chaque seconde de la représentation. Ils décollent le temps. Voir des pièces de Beckett apprend paradoxalement à l'arrêter. À mourir un peu. À accepter de mourir. Comme tout grand théâtre : car la vie, on le sait, jamais n'y cesse. ■



Théâtre : les meilleurs spectacles à Paris en mars 2023

Sélection critique de Joëlle Gayot
Publié le 02/03/23

“Fin de partie” au Théâtre de l’Atelier, “Mademoiselle Chanel en hiver” au Théâtre de Passy... Découvrez les pièces de théâtre qui jouent ce mois-ci à Paris, et ce que “Télérama” en a pensé.

“Fin de partie”

On ne sait pas vraiment où l’on est, quand, ni quels sont les rapports véritables entre les personnages : Hamm (Frédéric Leidgens), l’aveugle paralytique tyrannique, et son fils ou domestique Clov (Denis Lavant), obéissant et opaque, Nell et Nagg, les parents possibles de Hamm, enterrés vivants dans leurs poubelles. Pourtant, avec un humour carnassier, qu’on redécouvre grâce à la mise en scène sensible de Jacques Osinski, ce n’est rien de moins que l’histoire lamentable et magnifique de notre humanité que nous conte Samuel Beckett. Fin de partie est sans doute la plus métaphysique et la plus concrète de ses pièces, la plus méchante et la plus tendre, la plus mystérieuse et la plus drôle. Ce qu’elle dit de nos existences précaires mais admirables est porté à l’incandescence par Frédéric Leidgens et Denis Lavant. Ils nous font arpenter nos gouffres, affronter nos abîmes, avec une grâce maligne mêlée de philosophie. Rarement on nous aura aussi bien fait entendre ce texte. — F.P.
s De Samuel Beckett, mise en scène de Jacques Osinski. Durée : 1h50. Jusqu’au 16 avr., 19h (du mar. au sam.), 15h (dim.), Théâtre de l’Atelier, 1, place Charles-Dullin, 18e, 01 46 06 49 24. (21-39 €).

L'humanité de Samuel Beckett

L'écrivain irlandais est à l'honneur avec *Fin de partie*, mis en scène par Jacques Osinski, avec Denis Lavant, *En attendant Godot* et *Premier amour*, mis en scène par Alain Françon.

Alain Françon, à qui on doit des mises en scène d'anthologie de *Fin de partie* et de *la Dernière Bande*, est un fin connaisseur de l'œuvre de Samuel Beckett (1906-1989). Curieusement, après des incursions, au tout début de sa carrière, dans son théâtre, il a attendu plusieurs décennies avant d'y revenir. « Pour moi, Beckett est depuis toujours un auteur essentiel. Son récit *Compagnie*, par exemple, m'a profondément marqué. Ce sont les circonstances qui ont fait que je suis revenu assez tard à son théâtre. » À ce propos, il évoque sa relation avec l'acteur Serge Merlin (1932-2019), interprète de Hamm dans *Fin de partie* et de Krapp dans *la Dernière Bande*, qui admirait tellement Beckett que, à la fin de sa vie, de peur qu'il lui arrive un accident, il le suivait de loin des journées entières, jusqu'à ce qu'il regagne le soir sa maison de retraite. « Je trouve ce dévouement admirable », commente Alain Françon.

Admirable et, au fond, parfaitement en phase avec l'humanité qui se dégage de l'œuvre de l'écrivain. Car, ce qui frappe quand on assiste à certaines de ses pièces, c'est que non seulement elles nous parlent de près, mais aussi semblent nouvelles à chaque représentation, comme si nous les découvriions pour la première fois. Fait d'autant plus étonnant que ce théâtre appartient à notre patrimoine au point que nous en connaissons certaines répliques par cœur. Or, si ces répliques se sont imprimées en nous, c'est qu'elles expriment quelque chose qui nous touche d'une manière ou d'une autre.

THÉÂTRE CONFRONTÉ AU RÉEL

On a longtemps attribué le succès d'une pièce comme *En attendant Godot* au fait que ses deux protagonistes, Vladimir et Estragon, étaient inspirés de Laurel et Hardy. On les voyait comme des clochards ou des clowns empêtrés dans une situation absurde. Alain Françon s'insurge contre ces lectures réductrices. « Pendant longtemps, j'ai moins été intéressé par cette



FIN DE PARTIE.

dans la mise en scène de Jacques Osinski, avec Denis Lavant, Claudine Delvaux et Frédéric Leidgens.

À VOIR 👁️



En attendant Godot, du 3 février au 8 avril.

Premier amour, du 22 mars au 19 avril. Mises en scène d'Alain Françon, à la Scala, Paris (X^e), lascala-paris.fr



Fin de partie, mise en scène de Jacques Osinski, jusqu'au 5 mars au théâtre de l'Atelier, Paris (XVIII^e), theatre-atelier.com

pièce que par *Fin de partie*. *En attendant Godot* me paraissait un peu trop fantaisiste, influencée par le cirque. Certains disaient même : les Pensées de Pascal par les Fratellini. En travaillant à la mettre en scène, ce qui m'a impressionné, c'est son humanité. Ces deux personnages, et même ces quatre, parce qu'il faut inclure Pozzo et Lucky, sont coincés dans ce no man's land, dans cet abandon, cette déréliction, et, en même temps, ils essayent, ils n'abandonnent pas. En ce sens, je dirais qu'ils travaillent pour nous. Cette situation, ces événements réduits au strict minimum pourraient être vus comme le comble de l'abstraction, or je ne connais pas de pièce qui soit plus confrontée au réel. »

Créée en juin dernier dans le cadre des Nuits de Fourvière, à Lyon, sa mise en scène d'*En attendant Godot* doit beaucoup à l'interprétation à la fois drôle, sensible et tout en nuances des comédiens

Gilles Privat (Vladimir) et André Marcon (Estragon). Chaque moment, chaque détail compte dans ce théâtre où le jeu doit être d'une précision minutieuse pour donner corps à des situations tantôt cruelles, tantôt désespérées, même si non exemptes de tendresse et surtout de traits d'esprit qui suscitent inévitablement le rire du public, comme si la noirceur générale de la pièce baignait dans un halo lumineux : « C'est justement quand pointe l'humanité que l'humour entre en jeu, explique Alain Françon. Les comédiens ont effectué un travail énorme pour arriver à ça. Parce que Beckett, il ne faut pas seulement le voir, il faut l'entendre. Il y a une matérialité des mots. Chacun a sa partition. Vladimir est plus volatil, plus aérien presque. Alors qu'Estragon est plus près du sol, il a des racines. Cela n'a l'air de rien, mais c'est à partir de ce genre de nuances très concrètes que tout se construit. » ➤ HUGUES LE TANNER

Du mercredi 1^{er} février 2023

N° 3900



Fin de partie : somptueux mausolée !

© Pierre Grobois

Soirée d'exception à l'Atelier : un des plus beaux théâtres de Paris, un texte éclatant, des acteurs éblouissants et une mise en scène affûtée. Jacques Osinski magnifie *Fin de partie* !

Les œuvres géniales sont toujours nouvelles. *Fin de partie* – la plus grande pièce de Beckett et sa préférée – est d'une telle richesse que l'on y décèle à chaque fois des motifs inouïs. Jacques Osinski, à la mise en scène, et Denis Lavant (Clov), Frédéric Leidgens (Hamm), Claudine Delvaux (Nell) et Peter Bonke (Nagg) sont comme **des orpailleurs tamisant un fleuve aurifère : chaque réplique fait surgir une nouvelle pépite**. L'attention au texte, aux didascalies, à l'intention, à l'adresse, est sidérante de précision. Chaque geste de cette danse macabre est efficace.

Vie crépusculaire

Nell et Nagg, qui vivent dans des poubelles après avoir perdu leurs jambes dans un accident de tandem, sont les parents de Hamm. Clov est le fils adoptif, le valet, le souffre-douleur de ce tyranneau logorrhéique, qui régente la maison depuis la chaise roulante où le clouent la cécité et la paralysie. **Curieuse famille et étonnants personnages...**

Pourtant, chacun y reconnaîtra les siens ! Incompréhension mutuelle, rancœurs tenaces et haines recuites, baisers refusés, vexations mesquines et despotisme ordinaire. La pièce est comme la longue-vue avec laquelle Clov scrute l'horizon : elle grossit les traits que nous reconnaissons pour les avoir vus, chez nous-mêmes (ô lucidité !) et chez ceux qui nous entourent...

Théâtre solaire

La satire existentielle est cruelle sans être caricaturale. **Jacques Osinski offre aux comédiens de tenir l'équilibre entre l'art du clown et la tragédie**. Denis Lavant passe du pantin déséquilibré à l'enfant attendrissant en un clin d'œil. Frédéric Leidgens, détestable acariâtre, se change en sublime et poignant contempteur de la mort qui rôde. Les deux comédiens composent un duo comme on en voit peu, leur exceptionnel talent personnel étant exacerbé par leur complicité scénique. La scénographie de Yann Chapotel, les lumières de Catherine Verheyde, les costumes d'Hélène Kritikos : tout concourt à faire de ce spectacle un extraordinaire moment de théâtre.

Catherine Robert



"Fin de Partie" de Samuel Beckett : une comédie du désespoir portée par Denis Lavant

Le théâtre de l'Atelier, à Paris, accueille « Fin de Partie » de Samuel Beckett, une lente agonie où le grotesque côtoie la métaphysique et le sublime. Porté par le duo Denis Lavant-Frédéric Leidgens, la pièce déploie toute la puissance du théâtre de l'absurde.

Denis Lavant fait partie de ces acteurs qui ont « une gueule » : il en est même l'incarnation absolue. Icône révélée par les films de Leos Carrax, avec ce visage tout en ridules et cicatrices, l'acteur est « employé », dans *Fin de Partie*, à contre-emploi, s'y imposant d'abord par sa silhouette longiligne, presque rachitique. Dès la scène d'ouverture, il se plie à la « démarche raide et vacillante » du texte de Samuel Beckett et en tire une allure de pantin de bois qui sert à merveille son personnage de valet, Clov. Chaque jour, il exécute les mêmes gestes : la journée commence dès le réveil de son maître Hamm, aveugle et prisonnier de sa chaise roulante, qui attend sa précieuse « *fin de partie* ». Puis, pour tuer le temps, le duo s'adonne à toute une série de rituels, peu à peu vidés de leur saveur d'origine : « *On s'est bien amusé, puis on a pris l'habitude* », lance Hamm, le maître de maison.

À LIRE AUSSI : [De l'amour à l'absurde, les cinq derniers coups de cœur de "Marianne" au Festival d'Avignon](#)

Nell et Nagg, les parents d'Hamm, sont relayés au fond du plateau – dans une poubelle ! – , tous deux estropiés suite à un accident de la route. Et même l'amour leur est refusé : « *Embrasse* », ordonne Nagg. « *On ne peut pas* », réplique Nell. Ce ballet de la mélancolie s'orchestre dans un monde terne. Le seul lien des personnages avec le monde extérieur : deux fenêtres que Clov atteint « *péniblement* » avec un escabeau. L'une d'elles donne sur l'océan, l'autre sur la terre. Sous les ordres d'Hamm, Clov s'y hisse pour lui décrire ce qu'il y voit : « *Tu as dit gris ?* » « *Noir clair. Dans tout l'univers* ». Chez Beckett, l'espérance n'a plus l'éclat du vert, revêtant à la place toute la monotonie du gris.

À LIRE AUSSI : [Denis Lavant raconte "son" Louis-Ferdinand Céline à Éric Naulleau](#)

Malgré toute sa férocité, *Fin de Partie* est une comédie. Une comédie du désespoir certes, mais une comédie tout de même. Face à leur condition, les personnages oscillent entre apitoiement et autodérision. Le haussement des sourcils de Denis Lavant, les jeux de mains de Frédéric Leidgens : tout concourt à faire sourire le spectateur, et même rire lorsqu'il est nourri par la fulgurance des dialogues : « *Si je ne tue pas ce rat, il va mourir* ».

« **PAROLES, PAROLES** »

Hamm préserve sa dignité grâce aux mots. Tout le jeu de Frédéric Leidgens repose sur une prononciation presque provocatrice : les « o » résonnent dans sa bouche, chaque syllabe est chouchoutée. Puis qu'il est condamné à rester immobile, l'évasion passe par l'imagination : « *Fais-moi faire le tour du monde* », « *regarde la mer, l'océan* ». En opposition, Clov se méfie de son propre langage : « *J'emploie les mots que tu m'as appris. S'ils ne veulent plus rien dire apprends-m'en d'autres. Ou laisse-moi me taire.* ».

À LIRE AUSSI : [Ballet : au théâtre des Champs-Élysées à Paris, une superbe "Giselle" venue d'Ukraine](#)

L'OBS

9 février 2023



THÉÂTRE

Lavant chez Beckett

FIN DE PARTIE, PAR SAMUEL BECKETT. L'ATELIER,
PARIS-18^e, 01-46-06-49-24, 19 HEURES.

★ ★ ★ ★ Rien à redire à la mise en scène de Jacques Osinski qui suit à la lettre les impérieuses indications scéniques de Beckett (30% du texte). L'interprétation de Denis Lavant et Frédéric Leidgens est irréprochable. Pourtant, le spectacle ne nous enthousiasme pas. Peut-être l'a-t-on trop vue, cette pièce si souvent reprise depuis sa création en 1957. Vainement trouvait avec raison que Beckett

surmonte trop ses personnages. Il est vrai que son désespoir nihiliste est tellement systématique qu'il interdit toute surprise. Dès le départ, on devine que Hamm, l'aveugle en fauteuil roulant, et Clov son valet, survivants d'un ne sait quel désastre, n'ont le temps ensemble jusqu'à la fin. Bizarrement, Beckett, le vieux hibou taciturne qui a décharmé le dialogue théâtral, semble bavard. J. N.

Bigflo et Oli, Mathieu Kassovitz, Salvador Dali... Notre sélection culturelle du week-end.

Candice Nedelec | Aujourd'hui à 15h42

SPECTACLE

Fin de partie

Et pourquoi pas un Beckett ?

Vous n'avez jamais lu Samuel Beckett ? Aller voir *Fin de partie* est un très bon... début ! La mise en scène efficace de Jacques Osinski met le texte en valeur comme jamais. **Les comédiens Denis Lavant, Frédéric Leidgens, Claudine Delvaux et Peter Bonke excellent à jouer avec l'absurde de certaines répliques.** Un joli moment de théâtre.



Fin de partie de Samuel Beckett, Jusqu'au 5 mars u Théâtre de l'Atelier à Paris



CODE ÉTIQUÉ ACPM
SUPPLÉMENT DU PARISIEN

Le Parisien

week-end

Spécial Ukraine
Retour en photos
sur un an de guerre

Entretien
Éleveur et fier de l'être,
il redore l'image du métier

Portrait
Seth, street-artiste
français et engagé

A portrait of Véronique Sanson, a French singer, against a background of vertical wooden planks in shades of green and blue. She has long, wavy blonde hair and is wearing a white turtleneck sweater and a pearl necklace.

Véronique Sanson
**Une vie pour
la musique**



2 PETIT ÉCRAN « LIAISON »

Dans cette série, Vincent Cassel (à g.) incarne Gabriel Delage, un ancien de la Légion étrangère travaillant pour une société de renseignements privée dirigée par Gérard Lanvin. Il doit retrouver deux pirates informatiques syriens ayant fui leur pays après avoir mis au jour un complot international. À Londres puis en Belgique, la mission le remet en contact avec Alison Rowdy (Eva Green, à dr.), l'ex-femme de sa vie, aujourd'hui employée par le gouvernement britannique. Fort de son rôle à succès dans la série de science-fiction américaine *Westworld*, sur OCS, Vincent Cassel signe ici sa première collaboration avec la plateforme Apple TV+. Naviguant entre espionnage et romance, *Liaison* nous tient en haleine grâce aux moyens mis à la disposition de ses créateurs, et à un casting de prestige. Coécrit par Virginie Brac (*Engrenages*), le scénario utilise habilement le contexte géopolitique (Brexit, crise des migrants) pour pimenter son récit.

Benoît Franquebalmé

Série en six épisodes disponibles sur Apple TV+. Avec Vincent Cassel, Eva Green, Gérard Lanvin, Peter Mullan, Stanislas Merhar...

3 SUR LES PLANCHES « FIN DE PARTIE »

L'art dramatique, dans ce qu'il a de plus grand : l'incarnation d'un texte unique par des comédiens qui le sont tout autant. Depuis 1957, *Fin de partie*, deuxième pièce de Samuel Beckett après *En attendant Godot*, promène son fatalisme dans les théâtres comme dans les salles de classe. « La fin est dans le commencement, et cependant, on continue. » Le propos n'est pas gai, mais si universel qu'il parle à tous, pour peu qu'on laisse les mots nous atteindre en plein cœur. Frédéric Leidgens (à dr.) joue Hamm, le maître aveugle, terrifié, qui se voit mourir bientôt seul. Denis Lavant (à g.) campe Clov, le serviteur placide, épouvanté par l'idée de liberté. Deux interprètes magistraux qui réalisent l'exploit de nous faire rire... pour mieux continuer. **Anne-Claire Gras**

Pièce de Samuel Beckett, mise en scène de Jacques Osinski. Jusqu'au 16 avril au Théâtre de l'Atelier, Paris (18*).



4 À RÉSERVER « - M - EN RÉVALITÉ »

Quand M monte sur scène, c'est toujours du grand spectacle ! Et ce n'est pas un, mais trois shows survoltés que nous réserve l'artiste les 1^{er}, 2 et 3 juin prochains à l'Accor Arena. Il commence son tour de France le 18 mars, avant d'enchaîner sur les festivals de l'été pour défendre son septième album, *Révalité*. **Gwénaëlle Loaec**

Du 1^{er} au 3 juin, à l'Accor Arena, Paris (12*).

MENSUELS



©Pierre Grobois

Janvier 2023 / N° 164 / Metro 7,90€ - CH 13,40CHF

TRANSFUCE

Choisissez le camp de la culture

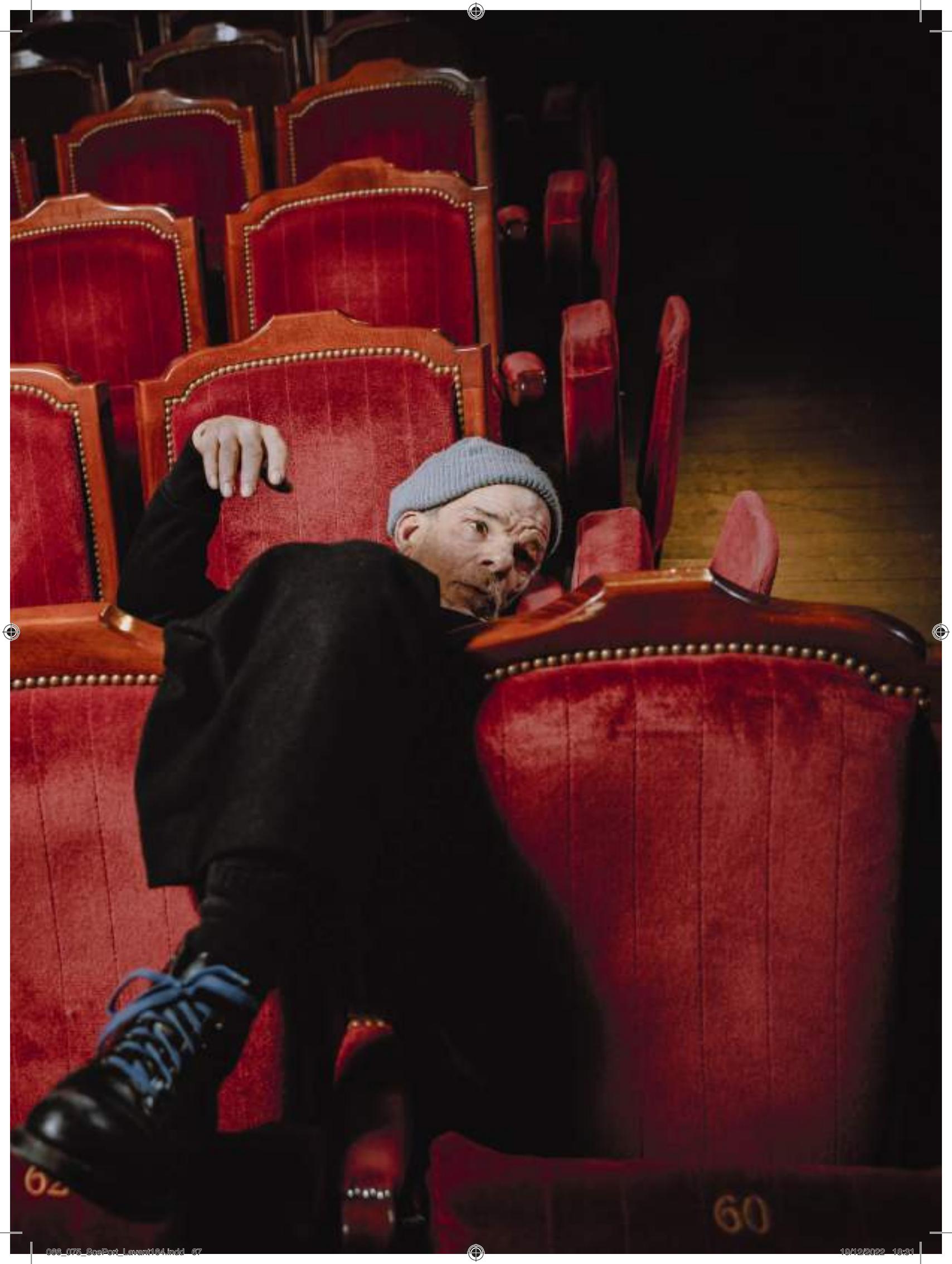
DENIS LAVANT
« LA FOLIE EST
PARTOUT »



« J'aime chez Beckett, ces grands accidentés de la vie »

Denis Lavant habite le cinéma et le théâtre français depuis plus de trente ans. Poète vagabond, saltimbanque, dandy, il demeure un comédien fascinant. Alors qu'il incarne Clov dans *Fin de partie*, rencontre avec un passionné de Beckett, dévoué à son art, à l'extrême.

PROPOS RECUEILLIS PAR ORIANE JEANCOURT GALIGNANI
PHOTOS PAR LAURA STEVENS



Il est arrêté dans sa course. Denis Lavant se résume en un geste : celui de Clov, personnage de *Fin de partie*, qui, sa valise aux pieds, annonce son départ à Hamm, le père adoptif et sadique. Et ne part pas. « C'est toute l'histoire de ma vie », rigole l'acteur, alors que nous nous tenons l'un face à l'autre dans la loge du théâtre de l'Atelier, où, dans quelques semaines, il reprendra son rôle de Clov. C'est aussi toute l'histoire des personnages de Beckett ; la tragédie burlesque de ne pouvoir foutre le camp. Acclamée au Festival d'Avignon, cette *Fin de partie* mise en scène par Jacques Osinski voit s'affronter deux monstres de scène : Frédéric Leidgens en Hamm, qu'il réinvente superbement en longue silhouette sophistiquée et aveugle, mi-dandy, mi-gestapiste, et son « fils », Clov, factotum boiteux et sans avenir, que Lavant joue au bord de l'ahurissement, dans une présence-absence stupéfiante. C'est ce rapport bouche bée au monde, que l'acteur nous dira inspiré de Buster Keaton, cette stupéfaction face à la méchanceté des hommes et à la violence de l'existence, que Lavant réussit à atteindre dans *Fin de partie*. Dès qu'il prend la parole, pour entamer le cultissime, « Fini, c'est fini, ça va finir, ça va peut-être finir », on sait que ce Clov là sera neuf. Qu'il n'y aura pas de numéro ni de pseudo-absurde, mais un lien à vif entre la réalité qui est donnée à voir, et les corps qui la jouent. Et ce ne sera pas sans rires, parce que ces deux immenses acteurs se torturent

l'un l'autre avec une délectation virtuose qui n'échappe pas au public. Denis Lavant poursuit donc son aventure Beckett, entamée il y a quelques années avec *Cap au pire*, au cours duquel le comédien, immobile, comme emmuré, disait le texte épuré à l'os dans une demi-obscureté dont le spectateur ressortait troublé. C'est là le principe Lavant : le désordre. Anarchiste par nature, plus que par politique dont il se méfie, l'acteur a fait de sa présence une remise en jeu permanente. Personne n'a oublié le personnage des *Amants du Pont-Neuf*, le feu follet. Il y a trente ans, il s'ouvrait la voie de Beckett, en se plaçant parmi les marginaux. Il le demeurera, chez Leos Carax bien sûr, dont il est devenu le fétiche, peut-être le double. Mais aussi au théâtre. Découvert en « esprit de la danse » chez Antoine Vitez, il poursuit, incarnant les inclassables et les difformes, de Richard III au Père Ubu, imposant son jeu d'instinct et de corps sur chaque scène. Jusqu'à Céline, qu'il a joué sur scène, avant de le recréer dans *Louis Ferdinand Céline* d'Emmanuel Bourdieu. Le vieux beuglant et estropié qui porte en lui la « petite musique », c'était un personnage pour Lavant. Il dit lui-même que Céline l'accompagne, dans une constellation plus vaste, avec Rimbaud, Artaud, Chaplin, Beckett et Dubillard, qu'il vient de jouer au Lucernaire. Fraternité de vagabonds.

Car Lavant le fils de médecin à l'enfance bourgeoise en banlieue parisienne, le diplômé de la rue Blanche et du Conservatoire, choisit de se former au théâtre de rue, avant d'entrer dans les grands théâtres. Et devient

au fil de ses rôles, marginal, monstre ou clown blanc, c'est selon. Mais si souvent, personnage dansant. Ainsi, au cinéma bien sûr, chez Leos Carax, il dessine le mouvement des films dans lesquels il joue. Mais c'est la dernière scène de *Beau Travail*, de Claire Denis, ce moment long, où l'on voit l'acteur, seul en boîte de nuit, se libérer de lui-même, dans une explosion chorégraphique, qui raconte peut-être au mieux le comédien Lavant ; figure muette, mystérieuse, qui en un instant, devient un trublion dionysiaque. Il faut entendre son rire ogresque, entre deux phrases, pour saisir ce que cet homme retient en lui. Et l'on se demande alors s'il n'est pas allé vers Beckett depuis quelques années pour la retenue que l'Irlandais impose. Comme un catalyseur pour l'acteur, le yin de son yang déluré. Dans un très beau livre paru il y a deux ans, *Echappées belles*, (Les Impressions Nouvelles), l'acteur raconte comment il s'est construit entre deux figures des *Enfants du Paradis* : le mime Jean-Louis Barrault, et l'acteur, Pierre Brasseur. Le mot et le geste. L'urgence et la patience. La rue et la scène. Au sens premier des termes, car Lavant est aussi cela, l'homme dans le peuple, qui aime écumer les bars et marcher dans les rues de Paris. Et puis, qui, à un moment, sort de la foule, avance sur scène et donne tout ce qu'il peut donner.

« Moi j'ai toujours aimé chuter, ça fait du bien de se foutre par terre »

Voulez-vous raconter comment vous avez entamé votre compagnonnage avec Beckett ?

J'ai toujours lu Beckett, depuis que j'ai découvert adolescent dans une MJC, *En attendant Godot*. Quand j'étais rue Blanche, pendant mes cours de théâtre,

je connaissais des pans entiers de *Fin de partie*, et mon premier acte beckettien a été au Conservatoire, de jouer un extrait de *Molloy*, mon roman de prédilection de Beckett. J'ai joué le passage quand il décide de revenir chez sa mère, mais il n'arrive pas à y aller, il y a là un humour terrible et cruel et ça me parlait énormément. J'aurais aimé jouer tout de suite du Beckett. Certains de ses personnages étaient des évidences pour moi, Estragon dans *Godot*, le teigneux, le râleur, et Clov dans *Fin de partie*. Dès le début, ce personnage me parle de manière intime. Quand Hamm dit à Clov, « il faut que tu sois là mieux que ça, si tu veux qu'on te laisse partir un jour ». Ce propos-là, il retentit énormément en moi, dans un rapport à la vie que j'ai, je veux toujours aller ailleurs, toujours, et pourtant d'être tenu de rester là, par différentes causes, l'attachement à quelqu'un, l'attachement au théâtre... C'est l'histoire de ma vie. Les personnages de Beckett, ces grands marginaux, accidentés de la vie, empêtrés de leurs corps et leurs consciences du monde, qui sont dans l'incapacité d'évoluer, se laissant ballotés par les événements, et qui gambèrent énormément, je les trouve épatants.

J'ai découvert récemment que Beckett s'était inspiré du personnage de Dante, Belacqua. C'est un personnage qui apparaît dans le Purgatoire, il est là parce



qu'il ne fait ni le bien, ni le mal, il a la flemme d'entreprendre quoi que ce soit. À quoi bon ? La dynamique dans l'inertie des personnages de Beckett vient de là, c'est la matrice.

Avec *Cap au pire*, vous disiez le texte, parfaitement immobile, pendant plus d'une heure trente. Vous êtes entré dans Beckett par le plus extrême, comment l'avez-vous vécu ?

Quand Jacques (Osinski) me l'a proposé, il y avait une évidence, parce que j'avais lu *Cap au pire* à vingt et un ans, je l'avais acheté pour le titre que je trouvais presque punk. Pourtant, le livre m'était tombé des mains, je n'arrivais pas à le suivre dans cet élagage systématique de la figuration. Et trente ans après, je m'y suis mis, complètement. J'ai commencé à le déchiffrer, j'ai passé dix jours à passer de café en café, pour essayer de voir de quoi parlait chaque phrase, chaque mot. C'est ça qui m'a permis de le jouer. À partir de là, nous nous sommes dit que nous pourrions monter une pièce de Beckett. Ce qui faisait hésiter Jacques, c'était la précision des

didascalies. Moi, j'aime bien faire ce qu'on me dit de faire. Jouer le premier acte muet de *Fin de partie*, faire les gestes à la lettre, et essayer de donner vie à tout ça, c'est passionnant. Je n'essaie pas d'interpréter d'un point de vue philosophique, il y a quelque chose d'évident : ces personnages sont comme issus de l'univers des burlesques. Beckett fait jouer du slapstick aux acteurs, à la manière de Buster Keaton. Beckett a d'ailleurs fait un film avec lui, ce n'est pas un hasard. Il y a une même rigueur, et une même vision intense du monde chez Keaton comme chez Beckett. Keaton définit une harmonie en déséquilibre dans le monde.

Vous avez souvent cité Charlie Chaplin comme inspiration, moins Buster Keaton...

Oui, et là je reviens à Buster Keaton ! J'ai beaucoup appris du burlesque, et de trois qui m'importent : Chaplin, surtout dans ses courts métrages qui m'a amené à adopter dans la vie un comportement poétique et burlesque. Chaplin tourne dans un contexte réel, dans la foule, au

milieu d'un défilé, d'une course automobile, il improvise un comportement brutal, choquant... Et j'adore la manière inimitable qu'il a de prendre un virage sur un pied. C'est de la danse. Moi qui avais au départ une aptitude au mouvement plus qu'à la parole, j'ai adopté très tôt ce comportement excentrique. Ça me donnait une contenance. Keaton, il est plus raffiné, mais il est époustouflant : il fait des chutes incroyables, c'est un cascadeur hors-pair. Moi j'ai toujours aimé chuter, ça fait du bien de se foutre par terre, c'est très régénérant. Et puis Keaton est extrêmement romantique, il a un rapport amoureux habité par une réserve, une timidité, ça m'a beaucoup parlé... Et puis le troisième pour moi, c'est Harpo Marx qui représente l'anarchie totale. En étant le muet au milieu des parlants, il arrive à être faunesque, dionysiaque, il intervient dans une scène, fout tout en l'air en deux mouvements, c'est une énergie folle.

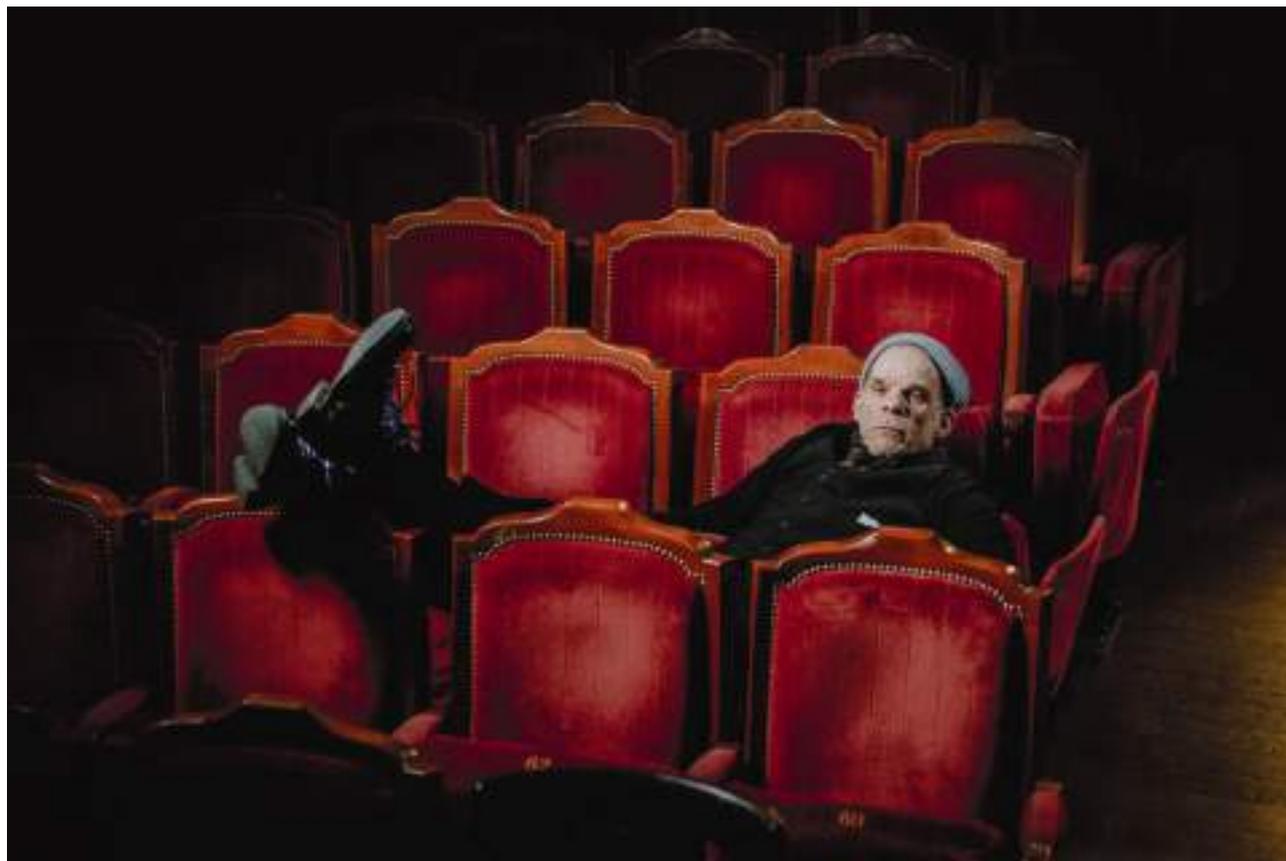
Et Clov se rapproche-t-il d'un des trois ?

Non, Clov c'est Clov ! (rires). Un personnage, pour moi, c'est jamais clos, c'est un prisme éclairé par une rencontre qu'on a fait le jour même, ou un souvenir lointain... Clov, c'est une entité que j'adopte chaque

« Par peur de la société, de sa brutalité, de sa possessivité, j'ai cherché une manière d'être là, mais intouchable »

soir et que je développe en la jouant. Je trouve que ses réparties retentissent de façon très humaine, Beckett a le souci de mettre en avant l'extra-sensibilité dans des corps qui ont oublié la tendresse, mais pas l'enfance. J'aime bien quand il dit : « nous aussi on était jolis avant. Il est rare qu'on ne soit pas joli, avant ». Et puis j'aime la manière dont Clov dit tout le temps « je te quitte, j'ai à faire ». Qui finit par devenir « je te quitte ». Mais sans jamais partir, même avec sa valise à ses pieds. Dès le début, Beckett écrit que Clov marche avec « une démarche raide et titubante ». J'ai adopté ça, rigoureusement, jusque dans l'escabeau, je suis resté comme ça. Ça me parle énormément de mettre en jeu physiquement le personnage. Et puis, oui, il y a chez lui une sorte d'impassibilité keatonienne, dans le rapport de porteur et de voltigeur entre Hamm et lui. Je suis content de ne pas être celui qui donne l'impulsion. Clov ne fait que réagir à cet être fixe.

L'un de vos premiers rôles était l'esprit de la danse dans *l'Orfeo* mis en scène par Antoine Vitez, partition virevoltante et déjà dansante. Aujourd'hui, vous vous plongez dans Beckett, incarnant des personnages physiquement empêchés...







Oui, c'est ça qui est intéressant. Le silence et l'immobilité sont fascinants à explorer. Remplir l'espace et le vide, faire confiance à la contrainte, jusqu'à rester une heure trente immobile à dire le texte. C'est aussi un exercice physique extrême. Toute immobilité au théâtre implique non pas d'être une statue, mais d'être sur le point de bouger. Il n'y a rien de tel que la contrainte pour canaliser le jeu, et l'émotion. Parfois, quand je suis livré à moi-même, ça peut être chaotique. Là, chez Beckett, il y a un comportement qui se sculpte dans l'espace. Ce raffinement, la manière de canaliser la voix, l'émotion, j'en ai pris conscience au cinéma, avec Leos (Carax). Pas dans les premiers films, mais quand on a créé ce personnage de Monsieur Merde à Tokyo (*Holy Motors*). C'est un personnage très stylisé qui m'a fait prendre conscience du corps dans le cadre. Pas d'être juste à l'intérieur du film, mais aussi à l'extérieur. Il n'y avait aucune grimace à ajouter. Leos m'a aidé à faire apparaître ça. J'avais parlé de ça avec le chorégraphe avec qui je me suis préparé pour *Beau Travail* de Claire Denis. On était aussi dans cette ligne un peu martiale, propre au comportement des légionnaires. Le personnage de Galou est dans cette ligne d'immobilité, puisqu'il est un peu enfermé, un peu autiste. Claire Denis, c'est sa manière, elle laisse tourner très longtemps, on était en plein désert, et je me disais que j'allais exploser, mais non, je me suis contenu, et je crois que ça donne de l'intensité au jeu.

On est loin en effet des personnages excessifs, presque grimaçants, comme Céline que vous avez joué plusieurs fois, et qui vous a accompagné...

Oui, mais c'est que Céline était lui-même toujours en représentation. Il s'était inventé en personnage excessif, et puis ses textes accompagnent l'excès. Particulièrement quand je le joue à la fin de sa vie, je peux aller vers le bouffon, vers l'excès, parce qu'à ce moment-là, il a lui-même surjoué sa situation. J'ai beaucoup aimé ça. Mais je n'aime pas me cantonner à un mode de jeu. Là, en ce moment, je joue Dubillard, c'est acrobatique, poétique, très loin de Beckett aussi.

Vous aimez les monstres ?

J'aime les personnages qui ne sont pas banals. De toute façon, le théâtre, c'est fait pour ça, montrer des étrangetés, des difformités, qui sont dans une sorte d'exception, tout en demeurant très humains. Ce qui m'intéressait chez les premiers monstres que j'ai joués, Richard III, Néron, c'était

d'aller chercher leur humanité. Et à l'inverse, j'ai aimé aller chercher la monstruosité chez celui qui n'a l'air de rien. Mais enfin, la folie est partout, regardez dans la rue, tout peut déborder, à tout moment. Certains personnages cristallisent ce débordement, c'est le cas de Céline, il est tout le temps trop. Mais ce sont ces personnages que l'on me propose. Je n'ai jamais voulu un personnage, je me suis juste présenté, très tôt, avec une possibilité poétique, un peu acrobatique, saltimbanquiste, et on m'a emmené dans des relais, que j'ai acceptés. Ça m'a donné des issues. Il y a des personnages que je ne m'attendais pas à jouer : Roméo. C'est un monstre passionnel. Mais enfin, du dehors, il n'a pas l'air terrible. Alors que Richard III, c'était évident que j'allais le jouer au moins une fois. J'avais conscience que j'éveillais l'idée d'une étrangeté. Dans ma manière d'être.

« Je veux toujours aller ailleurs, et pourtant je reste là »

Vous avez pris conscience de cette nature marginale très jeune ?

C'est parti d'une manière de me comporter au quotidien, par peur de la société, par appréhension de ce que pouvait être l'humain comme brutalité, comme violence, comme possessivité. J'ai cherché une manière d'être là, mais intouchable, de me placer à part. Je marchais sur les mains, je faisais du funambulisme. Manière d'attirer le regard sur moi, mais me protégeant de la rapacité du regard de l'autre. Voilà pourquoi je suis d'abord allé vers le mime, le théâtre de rue. Là, on existe dans le regard des autres, on donne de soi-même, mais c'est sans condition, et l'on demeure libre. Il n'y a pas d'attachement, il n'y a au théâtre qu'un échange intense, dans le présent. Le cinéma, c'est différent, ça crée d'autres troubles, de perte d'identité...

Vous avez été un acteur qui a toujours énormément donné. Vous vous êtes mis en jeu, même physiquement, notamment lors du tournage des *Amants du Pont-Neuf*. Pensez-vous que ce soit une condition du métier ?

Je pense qu'il y a mille façons de se présenter sur scène, ou au cinéma. Il n'y a pas de règle. Mais pour moi, cela va de soi d'être dans l'intensité du don de soi, qui n'est pas prémédité. Le fait de franchir la barrière de l'anonymat, et que des gens acceptent d'y croire, de rentrer dans l'illusion, il faut le mériter. Il faut même aller plus loin que l'attente du public. Au théâtre, comme au cinéma, c'est évident. On dit qu'au cinéma c'est plus confortable, mais je n'ai jamais fait du cinéma confortable ! J'ai été à une école particulière avec Leos, c'est quelqu'un

qui demande énormément à tout le monde, et surtout aux comédiens. Mais si j'ai toujours fait comme ça, c'est d'abord avec une pure joie. Le premier mouvement du jeu, c'est la joie d'être là. Le bonheur d'atteindre une intensité d'être, d'expression, large ou tenue. Mais c'est aussi paniquant. Ça implique l'effroi. On vit avec ça.

La peur de décevoir ?

Non, un effroi absurde. Il y a un an, on a fait un Beckett au Lucernaire, autour de *L'Image*, et *Pour finir encore*. C'était un parcours minimaliste et rigoureux, pas difficile. J'aimais les textes, je maîtrisais tout, on a fait une première et je me suis rendu compte que j'étais terrorisé. La peur de plus savoir, de perdre ses moyens. C'est un état de paranoïa. Tout ce qui relève de l'exercice la veille, devient impossible. Il faut donc pour jouer mettre du soin et de l'oubli. C'est la présence du public qui détermine la peur. Il faut tenir la barre, mener le vaisseau jusqu'au bout, et ça semble extraordinaire. Mais quand on passe ce seuil, quand on sort sur scène, qu'on atteint un état de jeu, donc de pur présent, l'échange commence.

La relation intense que vous avez avec Leos Carax, l'avez-vous connu dans le théâtre, par exemple avec Antoine Vitez ?

La relation avec un réalisateur tel que Leos est très particulière, d'abord parce qu'elle dure depuis longtemps, mais aussi parce que l'aventure d'un film est une véritable traversée, qui se définit jour après jour. Au théâtre, on est surtout dans une grande solidarité d'une compagnie de comédiens qui affrontent ensemble chaque soir la représentation. Vitez m'a confié deux rôles, l'esprit de la danse, et un rôle dans la pantomime des comédiens dans *Hamlet*. Je n'ai pas beaucoup travaillé avec lui, mais c'était formidable d'assister aux répétitions d'*Hamlet* avec Richard Fontana, Alain Olivier, Madeleine Marion... C'était en 1981, j'avais vingt ans, et je voyais ça, je trouvais ça normal. Vitez était très intimidant, un grand intellectuel, avec une fantaisie forte, il était très aimé, très humain. J'étais passionné par sa manière de se questionner sur *Hamlet*. D'aller chercher des échos partout. Mais ensuite, il m'a proposé de jouer dans *Le Soulier de satin*, j'ai refusé.

Vous ne le regrettez pas ?

Non, j'ai toujours agi instinctivement. À chaque fois que j'ai accepté des choses sans instinct, par raisonnement ou calcul, c'était raté. *Hamlet*, c'était formidable, je me suis dit alors que j'allais le jouer un jour...

Ça vous manquera toujours de n'avoir pas joué Hamlet ?

Non, c'est comme un cap utopique, qui demeure. Je pense souvent à Hamlet. À cette phrase, notamment, « le temps est sorti de ses gonds », que Leos d'ailleurs a mis en ouverture de son film, *Pola X*, « ô sort abominable, que je sois né pour le remettre en place... ». Effectivement, on peut se le dire tous les jours, seulement au fil de l'existence, ça devient de plus en plus de boulot de le remettre en place.

Pour jouer, vous refusez toute méthode, c'est bien ça ?

Je n'aime pas les systèmes clos. C'est un encombrement. Le comédien essaie de représenter de l'humain, bien plus qu'un personnage. Même l'idée du personnage, c'est clos. Je suis passé par là, j'ai fait l'Actors Studio au plus extrême, pour *Les Amants du Pont-Neuf*. Je me suis conditionné ! Et franchement, c'est pas forcément la meilleure des méthodes de se mettre à mal comme ça...

Une fois, j'ai fait une traversée de la Russie, je

retrouvais un comédien dans chaque ville, et on improvisait ensemble. À Samara, je rencontre le comédien et en allant manger près de la Volga, il me demande à brûle-pourpoint,

« toi, t'es plutôt Brecht ou Stanislavski ? ». J'ai rigolé, et répondu que j'avais plutôt tendance à circuler entre les deux. Bien sûr, que je puise dans ma mémoire émotionnelle. Ça va de soi. Mais il y a autant de figures de la littérature, de la poésie, de la peinture qui interviennent dans un rôle. Et je suis conscient, de plus en plus, de la distanciation, de la maîtrise que ce métier requiert. Garder son sang-froid, plutôt que s'abandonner à la complaisance d'un état émotionnel. Mais ce n'est pas une méthode. C'est la même chose pour le « training ». Je ne m'échauffe pas avant de monter sur scène.

Vous avez longtemps bu un verre avant de monter sur scène...

Oui, et plus d'un. C'était ma manière dionysiaque d'être au monde, dans le débordement. Une légère ivresse vous désinhibe sur scène, on peut beaucoup plus facilement se prendre pour quelqu'un d'autre, et ça vous met dans un présent actif. On peut avoir des moments de génie avec l'alcool sur scène. C'est pas par hasard qu'il y a eu un certain nombre d'acteurs alcooliques... Alors que garder la tête froide, c'est beaucoup plus paniquant. Après, je trouve plus intéressant de jouer sans ●

« Le premier mouvement du jeu d'acteur, c'est la joie d'être là »

FIN DE PARTIE

de Samuel Beckett, mise en scène Jacques Osinski, avec Denis Lavant et Frédéric Leidgens, théâtre de l'Atelier, du 19 janvier au 5 mars

la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

Jacques Osinski présente *Fin de partie* de Beckett au Théâtre de l'Atelier



THÉÂTRE DE L'ATELIER / TEXTE SAMUEL BECKETT / MISE EN SCÈNE JACQUES OSINSKI

Publié le 17 décembre 2022 - N° 306

Sa vision de *La dernière bande*, en 2019, nous avait captivés. Le metteur en scène Jacques Osinski revient aujourd'hui à l'œuvre de Samuel Beckett avec *Fin de partie*. Une création présentée au Théâtre de l'Atelier qui permet de retrouver, dans le rôle de Clov, un Denis Lavant au sommet de son art.

C'est au mois de juillet dernier, à l'occasion du Festival Off Avignon 2022, que le fondateur de la Compagnie *L'Aurore boréale*, Jacques Osinski, a créé *Fin de partie* au

Théâtre des Halles. Après plusieurs monologues de Samuel Beckett avec Denis Lavant (*Cap au pire* en 2017, *La dernière bande* en 2019, *L'Image* en 2021), le metteur en scène s'empare à présent, accompagné du même comédien, de l'une des plus grandes pièces de l'écrivain d'origine irlandaise. Une pièce en forme de huis clos ontologique, traversée de souffles burlesques, d'accents pathétiques et de bouffées de mélancolie. Comme l'ensemble du théâtre de Beckett, *Fin de partie* (texte publié en 1957, aux *Editions de Minuit*) est une œuvre exigeante, vertigineuse, qui s'attache à explorer avec une savoureuse espièglerie les limites de ce qui est et ce qui n'est pas. Entre bouffonnerie et métaphysique, Clov (Denis Lavant), Hamm (Frédéric Leidgens), Nell (Claudine Delvaux) et Nagg (Peter Bonke), nous placent au bord du précipice de l'existence. Les quatre personnages insolites, comme confinés dans un quotidien aux réalités absurdes, sinon problématiques, proposent l'expérience pleine et entière du langage, de la vacuité, de la fatalité, de la vie.

Une performance d'acteur unique

Mais ici, cette expérience s'offre à nous de manière imparfaite. Car la distribution réunie par Jacques Osinski ne permet pas à tous les personnages de se déployer comme ils le devraient. Au-delà de ce déséquilibre, cette proposition dispose d'un atout majeur : la performance d'acteur de Denis Lavant dans le rôle de Clov. Voir un interprète ainsi approfondir la complexité humaine de son personnage, à travers une telle inventivité, une telle virtuosité, une telle amplitude de la parole et du corps, est un privilège rare. À l'instar du travail qu'ils avaient réalisé ensemble pour *La dernière bande*, le comédien et son metteur en scène jouent ici de facéties, de lenteurs, de silences qui se prolongent. Ils se rapprochent à de nombreuses reprises de l'art du clown. On sait tout le bien que Samuel Beckett pensait de Buster Keaton (pour qui l'auteur a écrit le scénario de *Film*, court-métrage réalisé par Alan Schneider en 1965). Il y a quelque chose du génie de l'acteur-réalisateur américain dans le Clov que fait vivre, aujourd'hui, Denis Lavant. On est saisis par la drôlerie et l'étrangeté de cet être aux éclats de lucidité bouleversants. Tel un fildefériste, il se lance au-dessus du vide avec une prodigieuse aisance. Une telle traversée ne se manque pas.

Manuel Piolat Soleymat

Janvier – Février 2023



Quoi de mieux que la splendide mise en scène de Jacques Osinski pour goûter les mots implacables de Samuel Beckett, ses gestes millimétrés par d'imposantes didascalies, cette pièce crépusculaire et vorace. Deux magnifiques comédiens mènent le bal. Dos voûté, jambes raides, claudiquant tel Chaplin, rebondissant tel Buster Keaton, Denis Lavant campe un extraordinaire Clov, fils adopté, serviteur et souffre-douleur, trimbulant avec fracas son escabeau pour s'élever et scruter l'horizon. Face à lui, Frédéric Leigdens est un Hamm de grande ampleur, tyran aveugle et pourtant dandy, dictant ses ordres à Clov, convoquant ses parents enfouis dans des poubelles couleur de bronze (Peter Bonke et Claudine Delvaux).

Dans cet intérieur qui ressemble à un purgatoire, lieu de macération des passions de l'âme, le duel au sommet Hamm-Clov nous dit des choses inouïes sur la famille, sa puissance d'amour et de haine, et sur les liens irréparables entre humains. Quand tout cela va-t-il finir ? Reclus dans son fauteuil, Hamm repousse indéfiniment le départ de Clov : « *Il faut que tu sois là mieux que ça, si tu veux qu'on te laisse partir un jour.* » Clov ne cesse de lui dire qu'il le quitte mais brisera-t-il ce déséquilibre harmonieux sur lequel Denis Lavant avance en funambule ? La langue de Beckett est rude. Le travail de Jacques Osinski rend éclatante sa sensibilité à vif, enfantine et désespérée. Quand la représentation prend fin, nous n'éprouvons qu'une envie, que tout recommence pour retrouver ces quatre personnages en quête de salut.

Patrice Trapier

Fin de Partie. Texte Samuel Beckett. Mise en scène Jacques Osinski. Avec Denis Lavant, Frédéric Leigdens, Claudine Delvaux, Peter Bonke. Théâtre de l'Atelier, 1 place Charles Dullin, 75018 Paris. Tel : 01 46 06 49 24. Jusqu'au 5 mars 2023.

PAGESCRITIQUES

Retrouvez toutes nos critiques sur www.theatral-magazine.com



■ Sur la tête des enfants

[Pariser]
texte et mise en scène de Simon Le Sach, avec Marie Gilain, Pascal Elbé...

Théâtre de la Renaissance, 20 bd Saint-Martin 75010 Paris, jusqu'au 7 mai.

Après le succès de *Palais pour le dîner*, une des meilleures créations de la saison dernière, Simon Le Sach a écrit une nouvelle comédie sur le couple. Julie et Albert, sur le point de se marier, se jurent l'éternité pendant 10 ans. Sur la tête des enfants. Cette petite phrase les lie au-delà de leur promesse par superstition et parce que leurs enfants sont ce qu'ils ont de plus précieux. Mais presque 10 ans plus tard, ils divergent violemment chacun de leur côté pour aller à la liberté... Marie Gilain et Pascal Elbé campent avec beaucoup de subtilité ce couple amoureux et pauvre qui se laisse tenter à la première occasion pour remettre un peu de ciment dans leur vie. Ils jouent sur les mots, se moquent effrontément, mais surtout sont dans le défi d'arriver à tenir leur pacte à jamais, malgré qu'elle qu'ils ont risqué à venir. Hélas pendant 10 ans.

Fais bien écrire et risquer drôle et stimulante, la pièce pose la question de l'engagement de chacun et de son rapport à la morale. On se régale des jeux de mots, de la mauvaise foi des personnages et de l'interprétation des comédiens.

Julie Chevry

■ En attendant Godot

[Dessain, pas de Beckett]
texte de Samuel Beckett, mise en scène Alain Franck, avec André Marthon...

La Scala Paris, 13 boulevard de Strasbourg 75010 Paris, jusqu'au 8 avril.

La pièce de Beckett a marqué un tournant lors de sa première mise en scène en 1951 par Roger Blin en s'inscrivant dans le courant du théâtre d'attente. Deux hommes, Vladimir et Estragon, laissent le temps en attendant un certain Godot. De quoi ces hommes s'occupent, Pozzo et Lucky, le premier tenancier, laisse le dernier devant d'autres questions. Pozzo et Lucky sont-ils mariés, ou non ? Imaginent-ils Vladimir et Estragon, ou bien attendent-ils aussi leur Godot ?

Bien des choses ont été écrites sur cette pièce dans le sens de ce que de Dieu. L'aplanir à chaque fois d'attente. Alors Franck a travaillé à partir des canons de mise en scène de Beckett qui avait lui-même écrit le pièce. Et la façon dont il s'en empare, la direction très précise et humaine de ses comédiens, le décor et la lumière très basés ils insistent cette histoire dans un tableau vivant de chaque geste et chaque parole nous entraînent avec une acuité prodigieuse. On pourrait redouter de s'ennuyer face à deux horistes qui attendent, quise ne rapportent de qu'ils vivent et qui se bloquent des idées d'attente absurde ; ce fait de jubiler.

Julie Chevry

■ Fin de partie

[Asiennois]
texte Samuel Beckett mise en scène Jacques Després, avec Denis Lavart, Gérard Legrand...

Théâtre de l'Ancêtre, 2 place Charles Dullin, 75018 Paris, jusqu'au 16 avril.

Quoi de mieux que la splendide mise en scène de Jacques Després pour pointer les notes mélancoliques de Samuel Beckett, ses gestes indéfinissables par d'impensables débordements, cette prose croisée à la vitesse. Des magnifiques comédies tiennent le bal. Des vocs, jambes croisées, à quel point les Ghagos, rebordissent le buste Kaaton, Denis Lavart campe un astrophysicien Gao, Floadope, se voit et souffre du mal, tombant avec fracas son escale pour se lever en sonate François. Face à lui, Frédéric Leigden est un homme de grande envergure, sympathique et pacifique à dire, à dire ses canons à Elbe, convoquant ses parents, enfin dans des postures, l'autour de boire. Dans ses amorce que nous offre, à un poignément, les de manipulation des personnages de faire le diable au sommet. Henri-Claire nous offre des choses incroyables sur la famille, sa puissance d'amour et de haine, et sur les liens inséparables entre hommes, la langue de Beckett est rare. Le travail de Jacques Després nous fait sentir la sensibilité à un enfantin et désespéré. Quand le représentant ou prend l'exécution pour nous qui ne vivons, que tout recommence pour retrouver ces quatre personnages en cette descente.

Julie Chevry



© Christophe Bonnard, le.ige

© Christophe Bonnard, le.ige

nous culpabiliser, sur nos actes et peut-être aussi notre consommation, et ses conséquences sociales et environnementales.

Quelle a été l'influence des films d'animation de Miyazaki (*Le Voyage de Chihiro*, *Princesse Mononoké...*) sur la mise en scène ?

O.L. : Il n'y a aucune utilisation de la vidéo dans la pièce. Mais le rapport cinématographique se situe dans le théâtre de récit : on fabrique des images au plateau, mais aussi des images mentales par le biais du texte. L'enfant, qui ne connaît rien d'autre sur l'Asie que l'univers de Miyazaki, imagine ce qui se passe là-bas au travers de cet univers. Les spectateurs aussi.

La Filature, Scène nationale
20 allée Nathan-Katz, 68100 Mulhouse
Les 4 et 5 février, à 15 h.
Réservations en ligne (www.lafilature.org).

Théâtre de la Manufacture
10 Rue Baron-Louis, 54000 Nancy
Le 24 mars, à 19 h, et le 25 mars, à 17 h.
Réservations en ligne (www.theatre-manufacture.fr) ou par téléphone (03 83 37 42 42).



© DR



© DR

Théâtre (Paris) Fin de partie

Théâtre de l'Atelier
1, place Charles-Dullin, 75018 Paris
Jusqu'au 5 mars, du mardi au samedi, à 19 h,
et les dimanches, à 15 h.
Réservations en ligne (www.theatre-atelier.com)
ou par téléphone (01 46 06 49 24).

Les comédiens Denis Lavant et Frédéric Leidgens jouent avec un talent inégalé l'une des plus grandes pièces de Samuel Becket, mise en scène par Jacques Osinski. La pièce, qui raconte un monde qui s'écroule, met en scène quatre personnages handicapés. Ils évoluent dans un univers dévasté, aux airs de fin du monde. Ou de fin de partie...

Beckett : deux mises en scène magistrales

PAR CHANTAL BOIRON

Deux chefs d'œuvre de Samuel Beckett sont actuellement à l'affiche de deux théâtres privés parisiens : *En attendant Godot* (1952) dans la mise en scène d'Alain Françon, à la Scala. Et, au Théâtre de l'Atelier, à Montmartre, *Fin de partie* (1957), dans celle de Jacques Osinski. Rappelons que Beckett a écrit les deux pièces en français avant de les traduire lui-même en anglais et qu'elles ont été toutes les deux créées par Roger Blin. D'ailleurs, on trouve entre elles, de multiples résonances. Par exemple, Clov et Lucky sont les esclaves de deux tyrans aveugles, Hamme et Pozzo qui, dans le second acte d'*En attendant Godot*, a perdu la vue. Les deux spectacles sont exceptionnels, dirigés par deux grands metteurs et interprétés par de magnifiques comédiens. Car il faut de grands comédiens pour jouer Beckett, peu importe qu'ils viennent du théâtre, du music-hall où Roger Blin avait été les chercher pour *Godot*. D'abord, pour une raison fort simple : il ne se passe pour ainsi dire rien chez Beckett. Et l'on n'y parle pas beaucoup. Il faut pouvoir remplir uniquement par sa présence les silences beckettien. Que faire pour combler le vide ? Que faire pour déjouer l'attente ? Tout est si subtil. Parfois cela ne repose que sur une indication scénique ou un détail : des chaussures qu'on a retirées parce qu'elles vous faisaient mal et qu'on croit retrouver le lendemain à la même place. Mais non, ce n'est pas la même couleur. Ni la même taille, dixit Estragon.

Et surtout, il y a l'humanité profonde, infinie de l'anti-héros beckettien.

***Fin de partie* : « Au bord du gouffre »**



© Pierre Grosbois :
Fédéric Leidgens et Denis Lavant dans *Fin de partie* de Samuel Beckett, mise en scène de Jacques Osinski

Commençons par *Fin de partie*, mis en scène par Jacques Osinski avec Denis Lavant dans le rôle de Clov et Frédéric Leidgens dans celui de Hamm. Claudine Delveaux et Peter Bonke jouent Nell et Nagg, les parents de Hamm, enfermés dans des poubelles rouillées. Dans cette pièce, la seconde grande pièce de Beckett, on assiste à une journée routinière pour les quatre personnages : quatre handicapés de la vie, accablés sous le poids de l'ennui, cloîtrés dans un espace indéfini où deux fenêtres sont leurs seules ouvertures sur l'extérieur : l'une donnant sur la mer et l'autre, sur le ciel, des horizons que, sur l'ordre de Hamm, Clov scrute avec ses jumelles. Les quatre personnages de Beckett seraient-ils les derniers survivants d'un monde anéanti ?

Au milieu du plateau, trône le fauteuil roulant de Hamm. Au-dessus de lui, une lumière froide. Tout autour, le vide. Rien. Clov boitillant, claudiquant mais le seul des quatre qui puisse encore se mouvoir, donne le signal de cette nouvelle journée qui commence et que l'on imagine identique à toutes les autres. Sorti de sa cuisine, (sa tanière), il retire le drap qui recouvrait Hamm et l'observe un long moment en train de dormir. Des instants de forte intensité. Pense-t-il alors à le quitter ? Ou à le tuer ? En tout cas, il ne cessera plus d'en parler. Hamm, aveugle et paralysé, coincé dans son fauteuil roulant, est un maître tyrannique. Il ne peut pas bouger mais son arme, ce sont ses mots, tranchants, blessants.

Frédéric Leidgens en fait un manipulateur à la fois odieux et pitoyable : il nous paraît d'autant plus diabolique qu'il se dégage de lui une sorte de charme magnétique et qu'il alterne la cruauté avec une fausse douceur. Clov parle de s'en aller mais il ne le fait pas. Il ne se révolte pas. Esclave docile et banal, il exécute chaque ordre que lui intime Hamm, traînant la jambe de cour à jardin, avec sa démarche bringuebalante à la Charlot, grimant à une fenêtre, puis à une autre, encombré de son escabeau dans lequel il s'empêtre sans cesse, manquant à chaque instant de tomber. Un gag qui pourrait nous faire rire s'il ne suscitait notre compassion. « À quoi est-ce que je sers ? » demande-t-il à Hamm. « À me donner la réplique » lui répond celui-ci. Comique et tragique, Denis Lavant est profondément émouvant dans le rôle de Clov. Cela fait déjà plusieurs textes de Beckett que le comédien joue sous la direction de Jacques Osinski. Désormais, une belle complicité les unit tous deux à l'écrivain irlandais. Avec Frédéric Leidgens, Claudine Delveaux et Peter Bonke, ils nous entraînent véritablement « au bord du gouffre », ainsi que l'écrivait Beckett. Et, nous laissent avec nos questions sans réponses : Nell et Nagg sont-ils morts ? Et, même si Clov, à la fin, a pris sa valise, pourra-t-il vraiment quitter Hamm ?

***En attendant Godot* : « ... L'humanité, c'est nous »**



Dans la mise en scène d'*En attendant Godot* (1952) d'Alain Françon, ce qui nous frappe, c'est l'immense fraternité, la tendresse que l'on ressent entre Estragon (André Marcon) et Vladimir (Gilles Privat). Il y a le grand et le petit : Laurel et Hardy ? Peut-être... En fait, plus que deux clowns tragiques ou deux clochards, ce sont plutôt ici deux grands enfants réunis par le malheur, et qui ont l'air d'inventer des jeux pour tromper l'attente de Godot, distraire leur ennui et leur solitude : « On pourrait jouer à Pozzo et Lucky » propose Vladimir. De même, l'essayage des chaussures ou le troc des chapeaux qui devient un numéro de circassiens. Les voilà qui font de l'exercice ou qui jouent à s'engueuler. Chez Beckett, le divertissement pascalien se conjugue à l'infini. Sous la direction de Françon, André Marcon et Gilles Privat sont des poètes dans l'art d'inventer la moindre distraction à partir de rien. Ils atteignent une dimension métaphysique.

Il faudrait également noter les gestes protecteurs, les signes d'affection de Vladimir envers Estragon. Après avoir longtemps fouillé dans les poches de sa veste, il en fait surgir comme par magie une carotte pour la donner à Estragon qui en est friand. Dans le second acte, il posera délicatement sa veste sur les épaules de son compagnon de malheur, endormi, pour le protéger du froid. Notons la compassion que témoignent au début Gogo et Didi envers Lucky, le souffre-douleur de Pozzo : « Pourquoi ne dépose-t-il pas ses bagages » insiste Estragon. Il y a autant d'empathie que d'incompréhension dans la voix de Marcon.

Ce qui est poignant et que l'on ressent fortement dans la mise en scène de Françon, c'est le mystère : pas seulement le mystère d'un Godot qui ne viendra pas, qu'on ne verra jamais mais encore le mystère de chacun des personnages. D'où surgissent-ils ? Où sont-ils ? Dans quel temps ? Où disparaissent-ils ? Eux-mêmes ne semblent pas le savoir ou alors ils l'ont oublié comme Estragon qui ne se souvient de rien. Et il y a cette tragédie, ce charnier d'ossements qui les hante mais dont ils ne nous diront pas grand-chose. En même temps, ils sont si banaux, si proches de nous par plein de petits détails : ainsi, Vladimir qui s'éloigne à plusieurs reprises en courant, ne prenant pas le temps de se reboutonner. D'évidence, il souffre de la prostate.

Dans la scénographie de Jacques Gabel, c'est le vide qui l'emporte là encore. Il y a la pierre d'Estragon comme dans la mise en scène de Roger Blin. Et, est-ce l'hommage de Françon au créateur de Beckett ?, il y a l'arbre squelettique, si frêle, qui pourrait également évoquer celui que Giacometti avait fait pour lui. Impossible de s'y pendre, ni même de se cacher derrière. Joël Hourbeigt a réalisé un travail extraordinaire sur les éclairages. En toile de fond, c'est un dégradé extrêmement subtil de gris jusqu'au noir, avec d'imperceptibles trouées de lumière. La clarté surgissant de l'ombre. On pense aux toiles de Soulages. La seule tâche de couleur, ce sera le pull rouge de Pozzo (Guillaume Levêque), un des personnages les plus terre à terre de Beckett. Dans le rôle de Lucky, Éric Berger est incroyable, hallucinant lorsqu'il se jette dans sa danse saccadée, comme une transe, et dans son monologue, véritable logorrhée qui nous fait rire et nous déconcerte. Sociables plus qu'amicaux, Didi et Gogo lanceront le pliant de Pozzo, que Lucky a oublié et lui diront adieu en agitant leurs chapeaux. Un Garçon, surgi de nulle part, leur dira que Godot ne viendra pas, les laissant à leur solitude sans fin. Alors que la pleine lune s'élève dans le ciel, « *allons-y* » dit Vladimir. Mais ils ne bougent pas.

Dans le second acte, trois ou quatre feuilles sont apparues sur l'arbre. On a l'impression qu'il y a plus de lumière, un léger rayon de soleil qui traverserait les nuages. Sur le plateau, il y a bien une paire de chaussures. Mais ce ne sont pas celles laissées par Estragon. Lorsque Pozzo et Lucky réapparaissent, rien n'est plus pareil : Pozzo est désormais aveugle, usé, affaibli. La cruauté cette fois serait plutôt chez Vladimir qui s'acharne à battre Lucky ou chez Estragon qui refuse d'aider Pozzo et Vladimir à se relever : « *À cet endroit, en ce moment, l'humanité c'est nous, que ça nous plaise ou non* » lui dit Vladimir. Mais une humanité, à cet instant-là justement, féroce et impitoyable. L'Acte Deuxième est plus court mais aussi plus dur, encore plus pessimiste que le premier Acte. Pas d'issue, ni d'espoir. Cette fois encore, ils n'arrivent pas à se

pendre et restent confrontés à leur solitude. Et quand un Garçon surgit pour leur dire que Godot ne viendra pas, c'est le doute : était-ce le même garçon ou un autre ? Après son départ, la lune se lève, toute ronde, traverse furtivement le ciel et s'immobilise. Cette fois, c'est Estragon qui dit : « *Allons-y* ». Et, comme à la fin de l'Acte premier, « *Ils ne bougent pas* ».

Fin de partie au Théâtre de l'Atelier, 75018 Paris – Tel. 0146064924 (jusqu'au 5 mars 2023)
En attendant Godot à la Scala Paris, 13 bd de Strasbourg 75010 Paris – Tel. : 0140034430 (jusqu'au 8 avril 2023)



Une sonate à quatre mains

Un intérieur de maison très dépouillé : un simple fauteuil recouvert d'un drap, au milieu de la pièce, deux espèces de tonneaux au fond, coté jardin, une porte coté cour, donnant sur une cuisine, et deux fenêtres en hauteur, l'une coté jardin, l'autre coté cour, avec une escabeau pour y accéder. Un petit personnage, nommé Clov, se tient immobile près du fauteuil. Puis il ôte le drap du fauteuil, ce qui laisse apercevoir l'homme assis dessus, appelé Hamm. Le fauteuil est roulant et l'homme est aveugle. Nous apprenons vite que clov est le domestique de Hamm et que, dans les deux tonneaux, siègent les parents de Hamm, Nagg et Nell.

Le décor de *Fin de partie* de Samuel Beckett est, comme toujours, simple et précis. L'auteur ne met pas beaucoup d'ingrédients dans sa pièce, mais dans ce « pas beaucoup », un infini de situations, de sentiments et d'actions se déroule.

Dès le début, nous sommes en tension : quand clov décidera-t-il de quitter Hamm, qui ne cesse de le siffler, qui pour pérorer avec lui, qui pour disposer de son calmant, qui pour savoir ce qu'il se passe derrière la fenêtre coté jardin, puis derrière celle coté cour... Las, nous découvrons vite que l'interdépendance est grande entre Hamm et Clov, d'autant que Hamm a élevé Clov. Quitter n'est jamais simple, surtout dans ce cas de figure. Tout le théâtre de Beckett est dans une dialectique des situations : partir/rester ; mouvement/immobilité ; silence/parole ; bonheur/malheur ; comédie/tragédie... Chez lui, les contradictions du vivant sont insolubles. Clov le dit dans la pièce : « On ne peut pas s'en sortir ».

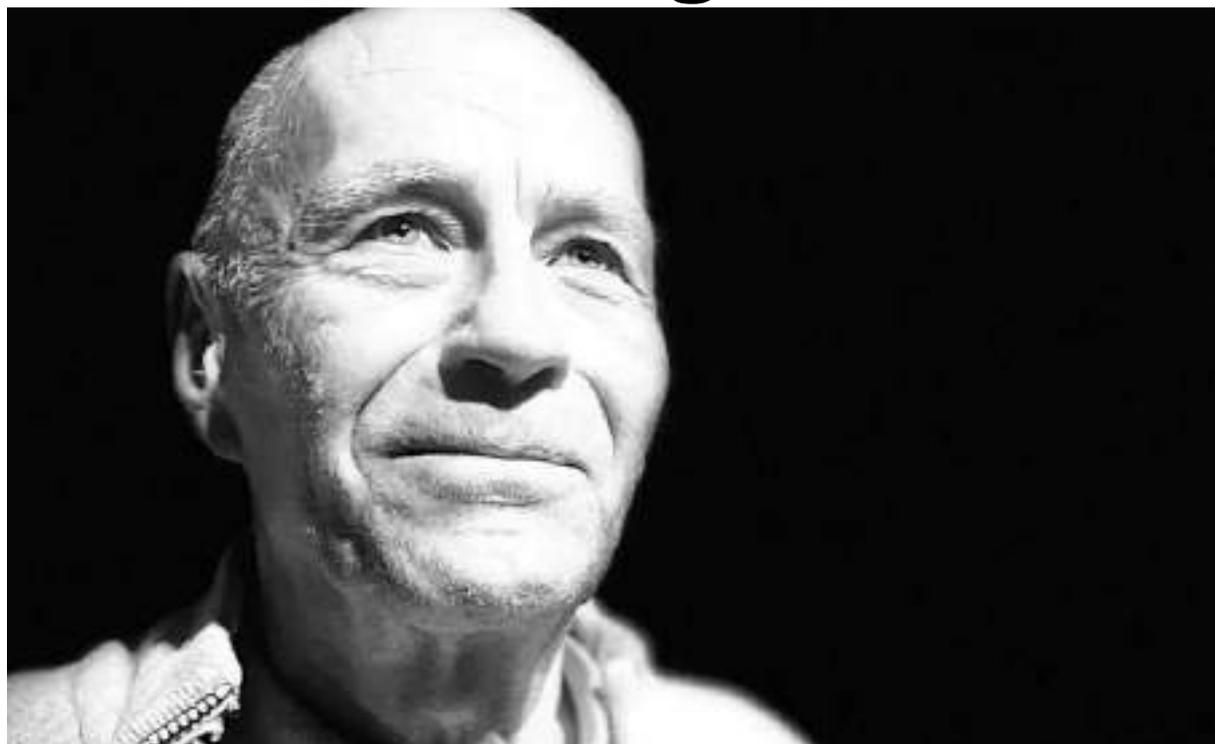
Samuel Beckett est une sorte de magicien du spectacle : sur ce fond, assez sombre, lié à une monotonie des situations – « quelque chose suit son cours » - il y a des fulgurances inattendues qui révèlent, chez son auteur, une conscience essentielle de notre humaine condition. C'est soudain : le souvenir d'un amour vécu, irradiant, céleste, holistique remonte à la surface et tout est bouleversé ! C'est comme dans une sonate de Schubert : une succession de notes, tel un brouillon, et puis tout d'un coup, nous sommes loin, comme en apnée, transportés dans un univers jugé inaccessible, très haut, un éden. Nous sommes pris. Jouer Beckett est une partition difficile. Entre les silences, les hésitations, les vociférations, les gesticulations... la voie est étroite. Avec Frédéric Leidgens en Hamm et Denis Lavant en Clov, l'auteur, si exigeant sur les mises en scène, n'a pas d'inquiétude à avoir, il est bien servi. Hamm joue bien de son immobilité, tout en gestes retenus, et Clov se présente comme un pantin désarticulé qui rappelle que, au tout début de sa carrière, Denis Lavant était un saltimbanque des rues. Claudine Delvaux (Nell) et Peter Bonke (Nagg) incarnent bien des vieux, au bout du rouleau, dont ne voit que les visages, comme pour Winnie, à la fin de *Oh les beaux jours*. Le metteur en scène, Jacques Osinski, doit être sensible aux silences de *Fin de partie*, car sa mise en scène est environ un tiers plus longue que celle de l'auteur lui-même. Samuel Beckett n'est, hélas, plus là pour donner son sentiment.

PRESSE WEB



©Pierre Grobois

Soir de Première avec Frédéric Leidgens



© Eric Blossé

Formé à l'École du Théâtre National de Strasbourg, Frédéric Leidgens, se partage entre la Belgique, son pays natal et la France. De Daniel Emilfork à Stanislas Nordey en passant par Wajdi Mouawad ou Julien Gosselin. Avant de prendre la direction du Théâtre de l'Atelier à Paris pour y jouer Hamm dans Fin de partie avec Denis Lavant, il crée et met en scène à Lyon, au Théâtre des Célestins, Un d'après Le Roman d'un être de Bernard Noël.

Avez-vous le trac lors des soirs de première ?

Moins le soir de la 1^{ère} que le soir de la seconde

Comment passez-vous votre journée avant un soir de première ?

Heureux, dans l'attente heureuse de la représentation du soir

Avez-vous des habitudes avant d'entrer en scène ? Des superstitions ?

Etre attentif à ne pas oublier de dire à tous mes partenaires : « Merde »

Première fois où je me suis dit « je veux faire ce métier ? »

Je vois un acteur, qui joue Scapin, sur la scène, allongé, qui mange une grappe de raisin avec une inouïe volupté

Premier bide ?

Au festival d'Avignon, un très beau texte de Roland Barthes. C'est le début des micros HF. Les antennes sont mal placées dans la salle et les voix des acteurs n'arrivent pas aux émetteurs, les spectateurs n'entendent rien.

Première ovation ?

Lors du 1er spectacle *Archéologie* écrit et joué avec mon ami Daniel Emilfork

Premier fou rire ?

Les macarons latéraux de la perruque de mon partenaire Philippe Clévenot, dans *La cruche cassée* de Kleist se défont lentement et pendouillent le long de son visage

Premières larmes en tant que spectateur ?

La pièce de Tchekhov *Sur la grand'route* montée par Klaus M. Grüber

Première mise à nue ?

A l'école du TNS avec Klaus M. Grüber, nous travaillons Richard II de Shakespeare

Première fois sur scène avec une idole ?

Dans un court- métrage avec Michael Lonsdale

Première interview ?

Le POP Club de José Artur sur France Inter



[L'Autre Scène \(.org\)](http://L'Autre Scène (.org))

SAMEDI 7 JANVIER L'AUTRE SCÈNE (.org)

PATER
de GUILLAUME BUFFARD
au Théâtre Le Monfort.

*Discutante : Magali Taieb-Cohen, Psychologue clinicienne Psychanalyste, membre
du Mouvement du Coût freudien*



Le Samedi 21 Janvier 2023 à 19H00

Fin de Partie

de Samuel Beckett
au Théâtre de l'Atelier

Discutant : Alain Vanier, Psychanalyse, Psychiatre, Professeur émérite à l'Université Paris Diderot, président d'Espace analytique.

Après Cap au pire et La Dernière bande, et plusieurs monologues beckettien en compagnie de Denis Lavant, Jacques Osinski gagne son nouveau pari, excitant et effrayant : Fin de partie, la grande pièce de Beckett qui a joué à guichets fermés au OFF d'Avignon. Le couple Denis Lavant, Frédéric Leidgens soutenu par Peter Bonke et Claudine Delvaux marque pour toujours notre relation privilégiée avec l'oeuvre beckettienne. A l'issue de la représentation j'animerai un bord plateau en présence de Denis Lavant, Frédéric Leidgens et de Jacques Osinski.

Je vous conseille de réserver vos places rapidement afin d'être bien placé.

WEBTHEATRE

FIN DE PARTIE DE SAMUEL BECKETT

Denis Lavant et Frédéric Leidgens dans un inoubliable duo orchestré par Jacques Osinski

Et de cinq. Après *Cap au pire*, *La Dernière Bande*, *L'Image* et *Words and Music*, Jacques Osinski met en scène *Fin de partie*. Un projet sans chronologie mais avec le même acteur, Denis Lavant. Et un crescendo dans la difficulté avec cette pièce (1957) dont le metteur en scène affirme qu'elle était la « préférée » de Beckett. Non dépourvue d'humour comme toujours chez l'auteur irlandais, *Fin de partie*, sa deuxième pièce, convoque deux acteurs de premier plan à qui Osinski offre un rôle-clé dans leur carrière pourtant déjà fournie. Le plus connu des deux, Denis Lavant, ne tient pas le premier rôle puisqu'il est Clov, le valet estropié, tandis que Frédéric Leidgens joue Hamm, le maître omnipotent aveugle et paraplégique, pérorant sans trêve dans son fauteuil roulant.

Mais, pour dissemblables qu'ils sont, les deux acteurs ont partie égale dans le duo d'insupportables inséparables qu'ils semblent devoir jouer indéfiniment dans cette pièce censée tenir en une journée qui commence pour Hamm par un fortifiant et se termine le soir par un calmant. Mais il n'y a plus ni l'un ni l'autre, déplore Clov et il se pourrait qu'on en reste là dans la partie engagée entre eux deux. Partie de quoi ? Sans doute d'échecs, mais on n'en est pas sûr, comme on n'est sûr de rien sinon que « cela dure depuis trop longtemps », comme l'affirme Hamm.

Rien à voir

Parler de huis-clos à propos du spectacle serait peu dire tant Osinski respecte à la lettre l'austérité du lieu, défini par Beckett – pas avare de didascalies – comme « un intérieur ». Dans l'espace nu représenté sur scène les deux fenêtres sont tout en hauteur, accessibles uniquement par un vieil escabeau grimpé laborieusement par Clov, toujours à la limite de l'équilibre. De toute façon, il n'y a rien à voir dans le monde sans doute post-apocalyptique dans lequel les deux compères se débattent. A moins que ce lieu ne soit un bateau, une nef échouée comme tendraient à le faire croire les instruments de marine, la gaffe et la longue vue, dont se sert Clov. Mais il a beau regarder, il ne voit qu'un oxymore, du « noir clair », la lumière semble s'être retirée et plus rien ne pousse, pas même les graines qu'il a semées. On ne peut pas faire plus dystopique !

Mais, ô surprise, les duettistes ne sont pas seuls au monde. Car des deux gros bidons posés côte-à-côte au fond de la scène Clov fait surgir le père et la mère de Hamm, Nell et Nagg, comme des diables sortis de leur boîte (en l'occurrence des poubelles). Eux aussi handicapés, Ils ont tous deux été amputés des jambes suite à un accident de tandem. L'anecdote ferait rire si leur vieillesse, coincée dans ce bidon, n'était tragique. Leur apparition offre à Hamm l'occasion d'inverser les rôles et de raconter à son père, avec un art consommé du récit, l'histoire de sa rencontre avec Clov, et comment il l'a adopté, le rendant ainsi encore plus dépendant. Génial Frédéric Leidgens, inoubliable dans ce rôle de tyran domestique lunatique et malheureux, dont la perversité n'a d'égale que la sophistication, capable aussi bien de citer Baudelaire que de donner des coups de bâtons.

Denis Lavant n'est pas en reste, dont la silhouette claudicante d'automate au pas lourd et la diction singulière impressionnent. Toujours en mouvement, toujours affairé, il brandit sans cesse la menace de quitter Hamm. Mais il revient toujours sur ses pas, comme aimanté par son bourreau. Cette vision de la relation maître/esclave, le premier toujours assis, le second toujours debout, participe du pessimisme intégral mais lucide de ce grand moment de théâtre.

***Fin de partie* , de Samuel Beckett, au Théâtre de l'Atelier jusqu'au 5 mars, www.theatre-atelier.com**

Mise en scène : Jacques Osinski. Scénographie : Yann Chapotel, Lumière : Catherine Verheyde, Costumes : Hélène Kritikos.

Avec : Denis Lavant (Clov), Frédéric Leidgens (Hamm), Claudine Delvaux (Nell), Peter Bonke (Nagg)

Photo : Pierre Grosbois

FIN DE PARTIE

DE SAMUEL BECKETT

Mise en scène Jacques Osinski

Dans son refuge postapocalyptique, Hamm (Frédéric Leidgens), maître des lieux décrépît et tonnant, aveugle et en fauteuil roulant...

Avec lui, ses parents culs-de-jatte, bouclés dans des poubelles, qui apparaissent par intermittences, et Clov (Denis Lavant), son domestique, peut-être un fils adoptif.

Mais aujourd'hui quelque chose a changé : ça va peut-être enfin tout à fait finir.

C'est cette fin, espérée et crainte, retardée et accélérée, jouée et subie, cette impensable et impossible fin, que raconte « Fin de partie ». Est-ce vraiment la fin de la bouillie, la fin de la terre, la fin du couple Clov/Hamm ? Fini de jouer ?

La question est entière et permanente, jouée dans une tension extrême entre les deux personnages, par les deux comédiens. Si les paroles qu'ils s'échangent sont des coups qu'ils se portent, pointent simultanément une forme d'attachement entre eux, l'attachement d'un vieux couple. Un couple oui mais de quelle nature ? Comment savoir, il n'y a plus de nature.

» Quelque chose suit son cours « , mais cela va-t-il pour autant finir dans ce refuge coupé de tout, dans cet univers brutalement réduit, flottant dans le vide à l'image d'un satellite à la dérive? D'un bateau sans ivresse ? D'un plateau de théâtre ? Côté mer / côté terre, côté cour/ côté jardin. A moins qu'il ne s'agisse d'un damier de jeu d'échec.



DR Pierre Grobois

Jacques Osinski met parfaitement au centre de sa mise en scène et de sa direction d'acteur la question du Jeu et la Fin.

« Cessons de jouer ! » Demande Clov. « jamais! » réplique Hamm. Quand il n'y a plus de but ni de sens à vivre, jouer est le seul choix quand il n'y a plus de choix. Tant qu'il y a des mots et quelqu'un pour « donner la réplique » comme dit Hamm.

Denis Lavant entretient un lien particulier et ancien avec le cirque et les clowns. En 2017, il déclarait : « Mon plan de navigation intime c'est d'être clown .» « Mon idéal », être ce «poète de la piste». Il incarnait d'ailleurs en 2019 l'auguste dans « Le sourire au pied de l'échelle » d'Henry Miller. Il donne à son Clov, par touches légères mais prégantes, sa force Clovnesque. Et fait apparaître l'évidence d'un rapport Auguste/Clown Blanc dans la vision de Beckett. Il donne une telle humanité à son personnage, avec ses renfrognements d'enfant, ses injustices vécues comme toujours inédites, sa méchanceté enfantine parfois qui lui permet de ruser avec la dureté d'Hamm. **Serge Merlin n'étant plus, Denis Lavant**

se révèle une fois de plus l'un de nos comédiens ultimes encore visibles. Dans toute son étrangeté et toute sa proximité, il est la poésie qu'il met en jeu jusque dans la moindre chose.

Frédéric Leidgens, en Hamm spectral et maniéré, travaille les mots comme l'on équarrit un cadavre. Il témoigne d'un travail d'articulation, et de prononciation, qui permet au texte d'être vécu sur scène autant que d'être autopsié. Il faut saluer cet effort, ce respect de chaque seconde pour le texte. Il est, ailleurs, trop souvent bradé, bazardé, bavardé. Frédéric Leidgens, accompagne ce jeu, par un balai permanent de ses mains fascinantes. Là où le personnage est accablant par son immobilisme aggravé de cécité, le comédien lui ouvre une échappée et lui donne un corps de marionnettes, par ses deux mains joueuses. Hamm marionnettiste ! Je n'y avais jamais pensé. Merci donc ! Marionnettiste de ses mains, de son chien en peluche, de Clov... Un Clov qui d'ailleurs ne sait pas pourquoi il obéit, quand aucun fil de corde ne permet à son maître de le diriger. (On pense ici à la corde autour du cou dans « Godot »).

Marionnettes parentales aussi, sorties au besoin de leurs poubelles. Hamm comme un Dom Juan d'après l'effondrement, a changé la statue du Commandeur en un brailleux édenté quémandant sa bouillie. Finalement Hamm aussi est un enfant. Un vieil enfant qui a cassé tous ses jouets.

Dans un univers où la liberté du metteur en scène en scène est limitée, par cet autre marionnettiste obsessionnel qu'est Beckett, Jacques Osinski réussit un magnifique spectacle, où le respect de l'œuvre laisse percer sans cesse l'envie d'en jouer, d'en savourer et découvrir les facettes infinies. Avec beaucoup d'intelligence, et de malice. Car j'oubliais, comme des enfants aussi, nous rions beaucoup...

FIN DE PARTIE

DE SAMUEL BECKETT



[Afficha Info](#)

[Искра духа, не угаснувшая в брентной оболочке, — новое прочтение Беккета в Парижском театре Ателье](#)

[21/01/2023](#) / [Екатерина Богопольская](#)

20 января – 05 марта 2023 – Théâtre de l'Atelier, Paris

Не будем повторять всего сказанного и известного, про одну из лучших пьес классика театра абсурда Сэмюэля Беккета «Конец игры» (1957). Скажем, что прочтение Жака Осински/Jacques Osinski открывает Беккета неожиданного. Спектакль поставлен на двух феноменальных актеров - Дени Лавана/Denis Lavant и Фредерика Ледгенса/Frédéric Leidgens. И в этом дуэте, как никогда раньше, вдруг открылся смысл вот этого существования, всегда в паре, персонажей Беккета, когда один невозможен без другого, нуждается в другом. Может быть, именно это присутствие Другого способно скрасить ужас бытия? Может быть...

Мизансцена выстроена с классической ясностью, точное следование авторским ремаркам - сценография замкнутого пространства, два окна, лестница-стремянка. Ритм замедленный, с по-настоящему длинными паузами и всей партитурой повторяющихся действий: так сохраняется очень значимый для Беккета мотив протяженности, ожидания. Дени Лаван - гениальный трагикомический клоун, но здесь он словно сдерживает свой темперамент, «смягчает» бурлескный характер повторяющихся действий Клова (как застывшая маска, растопыренные негнувшиеся ноги Клова-

Лавана,— я так скрючен, говорит сам о себе персонаж Беккета, что вижу только свои ноги), он в чем-то и нежно-нелепый, и даже немножко блаженный. « Конец игры » - партия для двух голосов тоже, хрипловатые обертоны Клова против широкой вибрации поэтического слога Хамма.



Фредерик Ледгенс — Хамм прикован к инвалидному креслу, но все равно красив. Изысканная аристократичность, элегантность любого движения и жеста, неизъяснимая аура какой-то высшей утонченности человеческого духа. Своего рода Бог -отец, демиург, наделенный даром сочинять истории, а не только претерпевать, а значит – придавать смысл. Клов, в отличие от Хамма, малословен. Его участь — двигаться без конца и порой без смысла. Но, как ни странно, когда он решается вставить реплику в высказывания Отца, слова его не лишены определенного остроумия. В общем, два обреченных одиночества, как душа и тело. Но не только это.



Осински избегает акцентировку слуга-хозяин. То есть перед нами вовсе не домашний тиран, измывающийся над немного слабоумным слугой Да, парализованный ослепший Хамм заставляет Клова смотреть, бегать, иногда с перебором, но ведь он его глаза и его

ноги, или ,может быть, его сущность, та, что не заключена в тюрьму неподвижности и темноты, немного его аватар, как у безногого морского пехотинца из Джеймса Кэмерона. Через Клова (вероятно все таки приемного сына),он преодолевает собственную неподвижность. Между ними сильная взаимная привязанность, сродни любви. Космическое безмолвие в спектакле Жака Осински не такое уж холодное, ибо обогревается человеческим присутствием. Именно чистый акт любви не позволяет Клову бросить отца – в финале уже переодевшись и с дорожным чемоданчиком он так и не решится уйти, даже если Хамм об этом уже не узнает.

То, что Хамм превращает собственное умирание в игру, кульминацию игры (второе возможный перевод пьесы, эндшпиль), в исполнении Фредерика Ледгенса приобретает весь свой смысл. И, кстати, из ремарки режиссера в пресс-релизе открылось значение предпоследней реплики Хамма, когда тот призывает поэзию, чтобы конец вышел в красоте: « Tu réclamais le soir, il descend, le voici »/Ты звал ночь – ну вот, она нисходит, она с тобой – оказывается, это цитата из Бодлера, из поэмы «Recueillement»/Созерцание.

Существование не так уж бессмысленно, заброшенность в мире не полная, если остались тонкие ниточки человеческих связей. Искра духа, все-таки не угаснувшая в брэнной оболочке.

Ekaterina Bogopolskaia

Crédit photo: Pierre Grosbois

[Beckett; Denis Lavant; Дени Лаван; Беккет](#)



Fin de partie – Théâtre de l'Atelier

21 janvier 2023 Guillaume d'AZEMAR de FABREGUES



Fin de Partie à l'Atelier : Jacques Osinski propose une belle vision d'une des meilleures pièces du théâtre de l'absurde. Denis Lavant et Frédéric Leidgens, tous deux excellents, savent souligner l'humour sous-jacent à ce texte post apocalyptique. A ne pas rater.

Le rideau métallique est baissé, sa couleur rouille déjà dans l'ambiance. Il se lève, dans un grondement. Trois murs gris vert, deux fenêtres, une porte. Deux fûts, en fond de scène. Au centre de la scène, un fauteuil, couvert d'un drap. Voilà Clov, un escabeau, une débauche de mouvements inutiles, il ouvre les rideaux. Découvre le fauteuil. Hamm est là. *Fin. C'est fini. Ça va finir. Ça va peut-être finir. A moi de jouer.*

Écrite en pleine guerre froide, Fin de Partie se déroule dans un monde post apocalyptique, il n'y a plus de vie. Hamm, aveugle et paraplégique règne sur Clov, son serviteur esclave handicapé, sur ses parents, amputés des jambes et posés dans des fûts. Hamm parle, joue avec les hommes, avec les mots, jusqu'à la fin de la journée. Dans une absurde répétition sans fin, il cherche un sens à son existence. Les personnages se décomposent, mentalement, physiquement, dans un monde où la vie s'est effondrée. Jusqu'à la fin de la journée, si la fin est le commencement, est-ce qu'elle continue ?

J'ai un rapport particulier avec Fin de Partie. A chaque représentation, je vois un vieux flipper au monnayeur cassé, dans un bar déjà suranné en 1975, une lumière

faible, jaune. Nell et Nagg sont les cibles, Hamm le champignon central, Clov la bille qu'on peut jouer et rejouer, same player shoot again, jusqu'à ce que l'ampoule claque.

La mise en scène de Jacques Osinski donne à Denis Lavant, Clov hypnotique et à Frédéric Leidgens, Hamm glaçant, le temps d'installer le sentiment du temps qui passe, de sentir l'absurdité de la recherche du sens de l'existence dans un monde qui s'est effondré. La salle suit, se laisse emporter, sait prendre la distance nécessaire, apprécier l'humour qui sourd derrière l'absurde.

Fin de partie est une des meilleures pièces du théâtre de l'absurde. Jacques Osinski emmène Denis Lavant et Frédéric Leidgens dans une interprétation de grande qualité.

Si vous n'avez jamais vu Fin de Partie, c'est une belle occasion de découvrir le texte post apocalyptique de Samuel Beckett, de le confronter à la dégradation d'un monde en crises sociales, sanitaires, climatiques, géo-politiques... Si vous connaissez le texte, vous savourerez le jeu de Hamm et Clov, vous apprécierez la façon dont Jacques Osinski offre à Denis Lavant et Frédéric Leidgens la possibilité de donner du rythme à un temps qui ne passe pas.

Au Théâtre de l'Atelier jusqu'au 5 mars 2023
Dimanche 18h00 – lundi 19h30 – mardi 21h30
Texte : Samuel Beckett
Avec : Denis Lavant, Frédéric Leidgens, Claudine Delvaux, Peter Bonke
Mise en scène : Jacques Osinski

Denis Lavant et Frédéric Leidgens, deux phénix au bord du vide dans une « Fin de partie » magistrale

Par
[Amaury Jacquet](#)

21 janvier 2023



Photo Pierre Grosbois

Denis Lavant et Frédéric Leidgens, deux phénix au bord du vide dans une « Fin de partie » magistrale

« Rien n'est plus drôle que le malheur, [...] c'est la chose la plus comique [...] mais c'est toujours la même chose [...]. C'est comme la bonne histoire qu'on nous raconte [...] nous la trouvons bonne mais nous n'en rions plus ».

Voilà, tout est dit, **Samuel Beckett** transcende sa propre noirceur par l'humour implacable de la dérision inscrite en filigrane dans les plis du langage et une humanité au bord du vide.

Clov (**Denis Lavant**), Hamm (**Frédéric Leidgens**), Nagg (**Peter Bonke**) et Nell (**Claudine Delvaux**) – pauvres rescapés de la vie – continuent à réinventer le jeu de l'humanité. Et ils résistent. Inexorablement. Pour continuer à exister, ils remplissent le temps des mots qui les émeuvent, les font s'insurger ou se taire. Ils vaquent à leurs occupations. Le monde s'est effondré mais eux comme si de rien n'était, ils continuent. « Fin de partie », pièce mémorable de **Samuel Beckett**, où la tragédie métaphysique du désespoir est portée à son paroxysme.

Une « Fin de partie » éclairante

Quatre personnages donc sont à l'œuvre. Hamm aveugle et en fauteuil roulant. Avec lui, ses parents culs-de-jatte, jetés dans des poubelles, qui apparaissent par intermittences, et Clov, son domestique, peut être un fils adoptif.

Mais aujourd'hui quelque chose a changé : ça va peut-être enfin tout à fait finir. C'est cette fin, espérée et crainte, retardée et accélérée, jouée et subie, cette impensable et impossible fin, que raconte « Fin de partie » : Clov partira-t-il : abandonnant Hamm à lui-même ? La question est entière, et si la tension est extrême entre les deux personnages, si les paroles qu'ils s'échangent sont des coups qu'ils se portent, pointe simultanément une forme d'attachement entre eux, l'attachement d'un vieux couple. « Quelque chose suit son cours », mais cela va-t-il pour autant finir dans ce refuge coupé de tout, dans cet univers dévasté et post-apocalyptique.

Et au contraire de « En attendant Godot », qui centre l'action autour d'un personnage qui ne viendra jamais, « Fin de Partie » nous place dans l'attente de départs que l'on ne verra pas : celui de Clov, annoncé dès le début (« fini, c'est fini, ça va finir »), mais qui est encore présent à la fermeture du rideau ; celui des parents, dont la mort est suggérée sur scène

sans qu'ils quittent l'abri de leurs poubelles. L'action est soit passée (Nell et Nagg évoquent leurs souvenirs de jeunesse), soit future (le départ de Clov, un projet de roman évoqué par Hamm, ce dernier allant jusqu'à affirmer que sa vie « a toujours été [future]»). Le présent se vivant dans l'attente et le ressassement pour les protagonistes déjà prisonniers d'eux-mêmes, et en attente de la fin.

Un dernier round inscrit dans l'anéantissement – malgré les répétitions, les détours, et les silences qui se nichent entre le texte – et non dénué d'un humour ravageur. Où dans un ultime acte de résistance, la langue ressassée, imprime sur un ton emprunt de dérision, de tendresse et de gravité mêlées, l'impossible quête existentielle.

La mise en scène sobre et subtile de **Jacques Osinski** fait entendre à merveille l'écriture composite du dramaturge, frappée jusqu'à l'épuisement de cette pensée du désespoir, et au plus près de la condition humaine, de sa résistance, de son mystère, de sa souffrance et de son impuissance.

Denis Lavant et **Frédéric Leidgens** sont vertigineux d'incandescence. Le premier, trépignant, désarticulé et empêché, ne lâche rien. L'autre, prolixe, aristocrate, et désinvolte, fulmine. Ils portent à l'unisson la profondeur et la richesse du texte de **Beckett** aux prises entre la dureté et la mélancolie, la consolation et la désolation, le fini et l'infini.

Une ambiguïté si propre à l'œuvre du dramaturge et en miroir à notre condition humaine aussi dérisoire qu'unique. Du grand art. Bravo !

Dates : 19 janvier au 5 mars 2025 – **Lieu** : [Théâtre de l'Atelier](#) (Paris)

Mise en scène : Jacques Osinski



Spectatif

FIN DE PARTIE au théâtre de l'Atelier

21 Janvier 2023

Un spectacle impressionnant et déroutant. La pièce mythique de Beckett ainsi jouée nous plonge dans un univers où le vide, le néant et le rien illustrent un ailleurs ou un après étrangement proche et horrifiant à la fois. Aucune prise rationnelle ne semble possible. L'imaginaire du spectateur doit œuvrer en permanence malgré les piqués furtifs du réel, souvent drôles, ironiques et cyniques, propres au langage beckettien.

« Hamm est dans un fauteuil, il est vieux, infirme et aveugle. Tous les mouvements qu'il peut faire, c'est sur son fauteuil roulant qu'il les fait, poussé par Clov, un domestique, peut-être un fils adoptif, qui est lui-même mal en point, qui marche difficilement. Le vieillard a ses parents encore, qui sont dans des poubelles, son père et sa mère qu'on voit de temps en temps apparaître. Hamm et Clov se déchirent, jouent une sorte de partie d'échecs, ils marquent des points l'un après l'autre. Et il y a ce suspense d'un départ éventuel de Clov. Partira-t-il ou non ? Peut-être. On ne le sait pas jusqu'à la fin. »

Le texte est perfide. Les actions sont mécaniques et dénuées de situations narratives. Les personnages voguent de désarroi en fuite, criant leur intransigeance, dénonçant leur interdépendance. Les parents sont des morts-vivants qui renâclent par sursauts. Clov et Hamm eux se combattent, s'aiment peut-être et s'ennuient. Alors ils jouent de ça, ils jouent d'eux-mêmes. Ils jouent de leur solitude perpétuelle et troublée dans laquelle un récurrent combat intérieur les conduit à tenter d'exprimer l'inexprimable. Mais l'un sans l'autre, ils ne peuvent pas jouer à ce jeu de survie, cette seule occupation qui leur reste pour lutter contre l'absurdité et l'inutilité qui les taraudent et les figent dans un présent perpétuel et improductif. Il faut que cela finisse.

Jacques Osinski s'y entend à merveille pour faire parler Beckett. Il installe dès le début comme une façon de quatrième mur par le bruissement du lourd rideau de fer qui se lève, le silence et la lenteur qui s'emparent du plateau et la scénographie qui donne à l'ensemble une évidence de vacuité de l'instant. Nous sommes alors prêts à rentrer dans un théâtre de ruptures et de suspensions dans lequel le non-sens fatal et implacable se glisse et prend place.

Sa mise en scène est détonante. Il distingue nettement dans l'espace-temps de la représentation la parole et le silence, l'écoute et l'attente, l'entendu et le sous-

entendu, le mouvement et l'immobilité. Œuvrant pour restituer ce qui semble être l'essentiel du théâtre de Beckett : « la choseté ». Aux couleurs allant du noir clair au blanc sombre, ici la couleur de la nuit et celle du chien, la « choseté » est ce qui représente selon Beckett la structure intime et indiciblement complexe de la réalité : « La chose sans accident, communément dite rien ».

Par ailleurs, Jacques Osinski sert élégamment les jeux textuels du méta-théâtre que Beckett parsème tout le long, laissant aux comédiens le soin de les jouer sans emphase ni effets. On entend parler les personnages de leurs jeux d'acteurs (aparté, soliloque, à moi de jouer, réplique...), cassant tout en la valorisant l'illusion théâtrale.

L'interprétation est d'excellence.

Peter Bonke et Claudine Delvaux campent les parents avec simplicité et efficacité, faisant ressortir avec justesse l'incarnation de leur décrépitude, leur quête de tendresse aussi comme la lucidité de leur condition de souffre-douleur.

Frédéric Leidgens est Hamm. Il sert avec une parfaite rigidité fourbe le personnage de ce vieillard cabot, personnifiant la violence qui soumet les autres, atrocement cynique et féroce touchant.

Denis Lavant est un fascinant Clov. Nous sommes hypnotisés par sa prestation. Un envoutant clown élastique, meurtri et déterminé à ne pas « être », à ne rien faire d'autres que ce que Hamm demande. Il nous fait croire jusqu'à la fin à une rébellion et une émancipation possibles. C'est fabuleusement bien joué.

Un spectacle de très haute qualité. Une « fin de partie » remarquable et mémorable en tous points. Incontournable !

Spectacle vu le 20 janvier 2023

Frédéric Perez

Au Théâtre
et Ailleurs.com
par Annie Chénieux

Fin de partie

Au Théâtre de l'Atelier, Jacques Osinski met en scène la pièce de Beckett, avec Denis Lavant et Frédéric Leidgens. Forcément sublime

Après *Cap au pire*, *La dernière bande*, *Words and music* et *L'image*, Jacques Osinski poursuit son cycle Beckett avec sa pièce préférée, *Fin de partie*, créée en 1957 par Roger Blin et devenue un classique intemporel. Et pour cause, le temps est au cœur de la pièce. Après *En attendant Godot*, et avant *La dernière bande*, Samuel Beckett creuse la vacuité de l'existence, les affres de la condition humaine. Tant que l'on n'est pas mort, l'on est encore en vie. Une lapalissade bien sûr, que les personnages de Beckett illustrent pleinement. Ils vont « finir », oui, bientôt peut-être, mais quand ? Impossible de savoir. Alors, en attendant cette fin, ils continuent à vivre, et donc à jouer. L'un, Hamm, cloué dans un fauteuil roulant, aveugle, l'autre, Clov, à son service, regardant par la fenêtre ce qui se passe à l'extérieur, assurant les choses essentielles : « A quoi est-ce que je sers ? » « A me donner la réplique. » Un maître et son serviteur ? Un père et son fils adopté ? Mystère. Et peu importe. Le véritable enjeu est la fin. Et comment y arriver. « Quelque chose suit son cours. » La fin du monde ?

Théâtre dans le théâtre

Mystère aussi de l'extérieur... Tout est scrupuleusement décrit dans le texte : la pièce, les accessoires, les déplacements et les moindres gestes. Beckett souhaitait que l'on respecte ses didascalies, qui sont partie intégrante du texte. Impossible, pour le metteur en scène, de déroger à la règle. Tout est alors dans l'interprétation des silences, des mots, l'intonation. « Les grains s'ajoutent aux grains, un à un, et un jour, soudain, c'est un tas, un petit tas, l'impossible tas. » C'est doux et lancinant, mélancolique et absurde, burlesque et vertigineux. Hamm et Clov n'en finissent pas de finir jusqu'à « l'impossible tas ». Soit Frédéric Leidgens et Denis Lavant. Le premier, réplique de Roger Blin dans le rôle de Hamm, mais avec toute sa singulière personnalité, sa voix profonde, le deuxième, dans un jeu très physique, mécanique mais intensément incarné, rappelant la gestuelle de Buster Keaton (pour qui l'auteur irlandais avait écrit un scénario de film). Lavant déploie au plus haut l'art d'un clown alliant la drôlerie et la métaphysique. Les deux comédiens, et leurs partenaires Claudine Delvaux et Peter Bonke, excellents, interprètent jusqu'au sublime ce chef

d'œuvre littéraire. Le constat est lucide, jamais triste ou sinistre, relayé par une énergie vitale formidablement rendue par l'interprétation. La pièce, immense, réactive des résonances multiples, sur la Résistance (à laquelle participa activement Beckett), l'écologie... et n'en finit pas d'interroger.

(vu au Théâtre des Halles, à Avignon, juillet 2022)

Fin de partie * * * *

**Théâtre de l'Atelier, Place Charles Dullin, Paris 18^e. Tél. 01 46 06 49
24. www.theatre-atelier.com Jusqu'au 5 mars.**

(Photo Pierre Grosbois)

FIN DE PARTIE

Théâtre de l'Atelier (Paris) janvier 2023



Comédie dramatique de Samuel Beckett, mise en scène de Jacques Osinski, avec Denis Lavant, Frédéric Leidgens, Claudine Delvaux et Peter Bonke.

Après notamment "*Cap au pire*", "*La dernière bande 22849*" et "*L'Image*", Jacques Osinski revient à l'oeuvre de Samuel Beckett avec "*Fin de partie*".

Ce, dans une scénographie de Yann Chapotel ne dérogeant pas aux didascalies dont le dramaturge irlandais corsète son opus.

Soit un cul de basse-fosse avec deux fenêtres-meurtrières et deux containers pour camper le dérisoire royaume sur lequel règne, en tyran filial et domestique, un cacochyme aveugle et paralytique.

Et encadré par des parois qui évoquent le verso du décor en châssis pour signifier le petit théâtre personnel dans lequel il est auteur, acteur principal et metteur en scène de partenaires faire-valoir investis des rôles de vieux parents impotents et de domestique boiteux.

Polysémique et considérée comme limpide ou absconse, la partition en forme de huis-clos ontologique ressortant au registre de la tragi-comédie burlesque décline les tropismes beckettien.

Dont, entre autres, le concept de servitude volontaire afférent à la dialectique du maître et de l'esclave, le paradigme calderonien de la vie est un songe et l'existentialisme camusien avec la vaine quête de sens avec la sentence métaphysique sans appel : "la fin est dans le commencement et pourtant on continue".

Une sentence en boucle temporelle, qui correspond également à la répétition de la représentation théâtrale toujours identique et pourtant unique, avec le fameux jour sans fin, au demeurant le dernier avant l'extinction des feux et l'engloutissement final. Qui, en l'espèce, ne commence pas à la manière du déni jovial du credo de "Oh les beaux jours" mais par l'acceptation "Fini, c'est fini, ça va finir, ça va peut-être finir".

Jacques Osinski signe une mise en scène de cette comédie de la vie, qu'il indique éclairée par une analyse et une approche de "la longue marche du temps, sa fin et son éternel recommencement". Portée par l'humour noir, pour le rire et le pire, du texte qui confine parfois au comique clownesque, ainsi que par son humanité, elle s'avère émérite.

Claudine Delvaux et Peter Bonke apportent une densité compassionnelle aux personnages des géniteurs en fin de vie confinés dans des poubelles-cercueils qui ont traversé la vie sans questionnement métaphysique.

Pour le duo "à la vie à la mort" engagé dans cette relation bivalente et alternative, deux comédiens de choc et funambules du verbe pour une performance, l'un dans le statisme physique n'excluant pas la dramaturgie gestuelle, du visage et des mains, l'autre dans le déplacement compulsif.

Frédéric Leidgens, allure de roi shakespearien, impérial en clown blanc, croquemitaine de pacotille et cabotin grandiloquent, et Denis Lavant magnifique en factotum valide, soumis sifflé comme un chien mais qui, jambe raide, air ahuri de l'Auguste circassien et fulgurances lucides, tire les ficelles de ce qui pourrait bien être un jeu de rôle toujours en mode replay.

Une excellente proposition et une indéniable réussite.

MM

Théâtre : Fin de partie

PAR ALFREDO ALLEGRA | LEXTIMES.FR | 22 JANVIER 2023 13:46



Fin de partie, au théâtre de l'Atelier. Photo Pierre Grosbois.

« *Fin de partie* » (2022), d'après le texte éponyme (1957) de Samuel Beckett (1906-1989). Mise en scène par Jacques Osinski. Avec Denis Lavant (Clov), Frédéric Leidgens (Hamm), Claudine Delvaux (Nell) et Peter Bonke (Nagg). Au théâtre de l'Atelier¹. Jusqu'au 5 mars 2023. 110'.

Les amoureux inconditionnels de Samuel Beckett vont, à n'en pas douter, aimer, beaucoup, énormément, passionnément, à la folie. Un petit bijou dans son genre. Ceux qui se sont retrouvés là, en revanche, tout-à-fait par hasard, parce qu'il faisait trop froid à l'extérieur, vont très vite déchanter et regretter de ne pas être allés au bistrot d'à côté boire un bon vin chaud à la cannelle. À mi-chemin entre le réel et l'absurde, Beckett n'est en effet pas aisément accessible ni facilement compréhensible ni à la portée de tout le monde. Il faut avoir un QI de 80 ou de 140 pour espérer pouvoir pénétrer dans son univers.

« *Fin de partie* » met en scène quatre personnages handicapés — illustrant ainsi parfaitement la réalité crue selon laquelle nous avons tous un petit ou un grand handicap physique ou mental, ostensiblement visible ou quasiment imperceptible à l'œil nu — qui vivent dans une maison au milieu de nulle part

éclairée par deux fenêtres, voire deux hublots et être l'Arche de Noé dont ils sont les quatre seuls et uniques survivants, et parlent, lorsqu'ils parlent entre de deux silences, pour ne rien dire comme c'est généralement le cas dans le monde absurde et égoïste dans lequel nous vivons.

Au centre de la scène et du monde, Hamm, aveugle et paraplégique, entretient une relation particulièrement malsaine de dominant-dominé avec son domestique et fils adoptif, Clov, qui boîte et le menace constamment de le quitter voire de le tuer mais selon la maxime « *chien qui aboie ne mord pas* » et leur relation faite de « *je t'aime... moi non plus* » peut sans doute, avec un peu d'imagination, faire écho à celle existant entre le Président et le Premier Ministre sous la Cinquième République conçue juste quelques mois plus tard. En retrait, au fond de la scène, nous tous, les parents (électeurs) de ce fils ingrat qu'est Hamm, Nell et Nagg, — qui ont perdu leurs jambes lors d'un accident de tandem dans les Ardennes — vivent dans deux poubelles en attendant la mort qui ne saurait tarder et ne sortent la tête de leur trou que lorsque leur rejeton les y autorise.

« *Tant qu'il reste de [Samuel Beckett] des choses que je ne comprends pas, qui me sont obscures, étrangères, je crois que je peux le mettre en scène* », écrit Jacques Osinski qui signe la mise la scène de cette *Fin de partie*, une pièce, dit-il, qu'on « *n'ose pas aborder sans un certain bagage* » et qui vient donc, avec la complicité de son acteur fétiche beckettien, Denis Lavant, après *Cap au pire* (2017), *la Dernière bande* (2019) et *l'Image* (2021), qu'il avait rencontré en 1995 à l'occasion de *la Faim* de Knut Hamsun.

Denis Lavant et Frédéric Leidgens, lumières dans la nuit beckettienne



Photo Pierre Grosbois

Le metteur en scène Jacques Osinski poursuit, avec *Fin de partie*, son compagnonnage avec le dramaturge irlandais. Il en livre une version magnifiquement solaire où l'alchimie entre les deux comédiens fonctionne à merveille.

D'abord un noir, long, profond, tel un sas déstabilisant, nécessaire semble nous dire Jacques Osinski, pour faire perdre aux spectateurs leurs repères et plonger dans la nuit beckettienne ; puis, soudain, la lumière se fait, crue, spectrale, et révèle la dernière poche de vie de *Fin de partie*. Dans une maison pour le moins spartiate, trône un homme, immobile. Peu à peu, il se met en mouvement, puis prononce quelques onomatopées – des « *ha-has* » aux fenêtres –, avant, enfin, de s'emparer du langage, comme si l'humain, par fragments, se reconstituait. « *Fini, c'est fini, ça va finir, ça va peut-être finir* », énonce-t-il avec une langueur hésitante. **Et le metteur en scène de comprendre que, tout, alors, réside dans ce « *peut-être* » qui, au long de ce glissement sémantique, représente ce tout petit interstice d'où peut, malgré le crépuscule du monde, jaillir un reste d'humanité.**

Cet homme, c'est Clov, évidemment, qui ne tarde pas à retirer les draps sous lesquels Hamm, son maître, et ses géniteurs, Nell et Nagg, sommeillent. Cloué dans un fauteuil roulant, le premier est un aveugle acariâtre, tyrannique, qui attend impatiemment la mort de ses parents qui ne semble pas vouloir venir ; les deux vieux, quant à eux, vivent dans des tonneaux où ils sont « bouclés » la plupart de la journée. Réduits à quémander de la bouillie et des dragées à l'ordonnateur des lieux, ils sont les dernières reliques du passé, d'un « hier » fantasmé dont plus personne ne sait exactement ce qu'il qualifie tant le cours du temps semble s'être irrémédiablement arrêté. Soumis aux desiderata des uns et des autres, le domestique annonce, à intervalles réguliers, qu'il va prendre ses cliques et ses claques, sans jamais y parvenir.

C'est que, dans ce monde où ils représentent, à les en croire, la seule cellule vitale encore existante, à la manière de pantins condamnés au supplice de l'immortalité, Hamm et Clov sont indéfectiblement liés, telles les inséparables moitiés d'une même entité. L'un est constamment assis quand l'autre est toujours debout, l'un est enferré dans le réel tandis que l'autre s'évade dans son imaginaire au gré d'histoires qu'il n'en finit plus de tisser, l'un a les jambes et l'autre le cerveau, dans une dynamique duale qui les anime autant qu'elle les emprisonne. **Cette complémentarité qu'Hamm a, on peut le supposer, orchestrée de toutes pièces – Clov devant se contenter de lui donner la réplique et ses parents d'écouter ses histoires –, Jacques Osinski la magnifie en fin connaisseur de Beckett qu'il est devenu.**

Après *Cap au pire*, *La Dernière bande* et *L'Image*, le metteur en scène poursuit son compagnonnage avec le dramaturge irlandais. Dernière pièce où l'auteur s'encombre encore d'un semblant de récit, *Fin de partie* incarne aussi un défi scénique, avec son décor, imposé, et ses quatre acteurs. Pour l'occasion, Jacques Osinski fait, une nouvelle fois, appelle à **Denis Lavant** à qui il confie le rôle de Clov, mais aussi à **Frédéric Leidgens** qui hérite de celui de Hamm, et à **Claudine Delvaux** et **Peter Bonke** qui campent Nell et Nagg. Armé d'une lecture particulièrement fine de cette oeuvre, aussi fascinante que complexe, le metteur en scène renforce la complémentarité du quatuor pour embrasser toutes les dimensions du théâtre : à Frédéric Leidgens, magnétique, le drame teinté de mélancolie autant que de dureté ; aux trois autres, le comique, non départi d'une certaine gravité. **Entre eux, l'alchimie fonctionne à merveille pour faire de la pièce de Beckett le dernier îlot de lumière**, baigné par les rayons du crépuscule qui pointe à travers les fenêtres. Symbole d'un monde qui n'en finit pas de finir, ou de recommencer.

Vincent Bouquet – www.sceneweb.fr

Fin de partie

Texte Samuel Beckett

Mise en scène Jacques Osinski

Avec Denis Lavant, Frédéric Leidgens, Peter Bonke et Claudine Delvaux

Scénographie Yann Chapotel

Lumière Catherine Verheyde

Costumes Hélène Kritikos

Production Compagnie L'Aurore Boréale

Coproduction Châteauvallon-Liberté, scène nationale ; Théâtre de l'Atelier

Coréalisation Théâtre des Halles, scène d'Avignon

Avec l'aide à la résidence de l'Arcal et du Théâtre 14 et avec l'aide de la Spedidam

L'Aurore Boréale est conventionnée par la DRAC Ile-de-France.

***Fin de partie* est publié aux Editions de Minuit.**

Durée : 2h05

Théâtre de l'Atelier, Paris

du 19 janvier au 26 février 2023

Châteauvallon-Liberté, scène nationale

les 12 et 13 avril



FIN DE PARTIE

Théâtre de l'Atelier

place Charles Dullin

75018 Paris

01 46 06 49 24

Jusqu'au 5 mars.

Du mardi au samedi à 19h.

Dimanche 15h



Photo © Pierre Grosbois

Quoi de neuf ? Beckett, bien sûr.

L'occasion est belle, en ce début 2023 de courir au théâtre de l'Atelier pour y voir (ou revoir) *Fin de partie*.

Étrange pièce : elle semble s'inscrire dans la lignée de *En attendant Godot*, et puis non. C'est la même ambiance poisseuse, les mêmes personnages désespérés (ici un vieillard aveugle et paralysée et son factotum-souffre-douleur) mais il y a des

rajouts, des variantes. La scène est intérieure, nous sommes dans un gourbi, un abri, on ne sait pas exactement, mais la fin d'une époque est là. Tout a disparu ou disparaît, et ce qui reste du monde s'organise entre Hamm, ce vieillard tyrannique (affligé de ses parents qui vivent dans des poubelles !) et Clov à qui Denis Lavant prête sa gestuelle, sa démarche claudicante, son sens du rythme et son visage tragique.

La mise en scène, efficace, joue la montre : à juste titre, elle prend son temps. Elle installe les choses, déroule les micro-événements, transcende cette parole qui se cherche, hésite et qui, quand elle se trouve, ne fait qu'esquisser une théâtralité trompeuse.

Tout passe. La blague du tailleur, le leit-motiv des calmants, l'histoire sans cesse recommencée de Hamm, les jeux de scène de Clov autour d'un réveil, d'un escabeau ou... d'une puce.

Bien que s'inscrivant dans une sorte d'anti-théâtre, elle regorge de "mots" :

« Quelque chose suit son cours » ou « Le malheur est la chose la plus comique au monde » ou alors ce glaçant « Vous êtes sur terre, c'est sans remède », qu'on croirait tout droit sorti d'une page de Cioran.

Comme la vie, la pièce est un peu longue, surtout vers la fin.

Mais le propos de Beckett, sa formidable entreprise de démolition des codes du théâtre et du langage, tout ceci garde une consistance étrange et forte.

Décor sobre, avec ses fenêtres ouvrant sur la nuit.

Soulignons le jeu inspiré de Frédéric Leidgens, parfois terrifiant, souvent d'une fragilité de verre. Denis Lavant, habité, fait plus que lui donner la réplique : les deux fonctionnent comme un duo de clowns tristes, et la pièce, plus que jamais, reste une méditation sur la vie et la mort.

Intemporelle, vraiment.

Gérard Noël

Fin de partie

Pièce de Samuel Beckett

Mise en scène : Jacques Osinski

Avec : Denis Lavant, Frédéric Leidgens, Claudine Delvaux, Peter Bonke

Scénographie : Yann Chapotel

Lumière : Catherine Verheyde

Costumes : Hélène Kritikos



Fin de partie

L'histoire de la vie... ou de la mort

« *Tant qu'il reste en lui des choses que je ne comprends pas, qui me sont obscures, étrangères, je crois que je peux le mettre en scène* ». **Pour la quatrième fois, après *Cap au pire* en 2017, *La dernière bande* en 2019 et *L'Image* en 2021, Jacques Osinski collabore avec Denis Lavant et met en scène Beckett.** « *Sans doute la plus métaphysique et la plus concrète de ses pièces, la plus méchante et la plus tendre, la plus mystérieuse et la plus drôle... une pièce que l'on n'ose pas aborder sans un certain bagage* ».

Fin de partie est, tout d'abord la deuxième pièce de **Samuel Beckett** créée en 1957, mais aussi sa dernière pièce où il y a encore un semblant de récit.

Et pourtant, l'histoire regorge de mystères et soulève en nous, beaucoup de questions et d'incertitudes.

« *Fini, c'est fini, ça va finir, ça va peut-être finir* ». **La première réplique de Clov, au début de la pièce**

Où sommes-nous ? Sur la terre ? Au ciel ?

Quand sommes-nous ? À la fin de quelque chose ? De la vie ? D'un monde ? De notre monde ?

Revivons-nous toujours la même journée, la même partie qui n'en finirait jamais de finir ?

Le même rituel familial, inlassablement, avec ses drames et ses espoirs ?

Quel sont les rapports véritables entre chacun des personnages ?

Après un long noir mystérieux, comme un sas pour nous permettre d'entrer dans ce monde... différent et effrayant, la lumière révèle un espace indéfini, un « *intérieur* » a dit **Beckett**. Un intérieur gris, *doté de deux fenêtres donnant sur l'extérieur*. L'une sur la mer, l'autre sur la terre.

Clov, un homme, immobile va, peu à peu, se retrouver entouré par Hamm, son maître (peut-être son père), un personnage très théâtral, aveugle, acariâtre et tyrannique ainsi que Nell et Nagg, les parents de Hamm, cul-de-jatte, enfermés dans des poubelles. Ces quatre créatures, sans doute à la fin de leur propre partie, résistent et s'accrochent encore peu à leur semblant d'humanité.

Une œuvre ennuyante à en mourir, hypnotisante et fascinante

Un rendez-vous tragique et douloureux entre dominant et dominé.

Un huit clos étouffant aussi loufoque que mélancolique, aussi exigeant et complexe que vertigineux.

Épaulé par le duo merveilleux composé de **Frédéric Leidgens** et **Denis Lavant**, l'un magnétique, sombre et imposant et l'autre inventif, virtuose et solaire, **Jacques Osinski**, avec son humour, sa folie et son intelligence nous offre une lecture rare et passionnante du chef d'œuvre de **Beckett**.

Une tragédie philosophique, désopilante et passionnante faite de nombreux silences et de répétitions.

Un spectacle noir qui nous permet de partir à l'exploration de nos frayeurs les plus intimes et nous confronte à notre question la plus existentielle : à quoi sert la vie ? *Avis de Foudart* 🍻🍻🍻🍻

La belle *Fin de partie* de Jacques Osinski

24 janvier 2023



Présentée avec succès, en juillet 2022, dans le cadre du Festival Off d'Avignon, au théâtre des Halles, la grande pièce de Samuel Beckett, mise en scène par Jacques Osinski, s'installe à Paris, dans le prestigieux théâtre de l'Atelier.

Après *Cap au pire*, [La dernière bande](#), [L'image](#), [Jacques Osinski](#) poursuit son exploration de l'œuvre du prix Nobel de littérature, **Samuel Beckett**. Avec *Fin de partie*, le metteur en scène aborde, avec rigueur et précision, une des grandes pièces de l'auteur. Créé en 1957, par le metteur en scène **Roger Blin**, ce texte prend en ce début de XXI^e siècle un écho apocalyptique. Car cette fin du monde dont il est question devient aujourd'hui, avec le réchauffement climatique, une menace de plus en plus tangible.

Apocalypse now

L'action se situe donc un lieu indéfini où le temps est suspendu. Dehors, tout semble mort. Quatre survivants habitent une maison désolée, située entre terre et mer, au bout du monde. « *La nature nous a oubliés* », dit Hamm, le vieil aveugle cloué dans son fauteuil roulant. Cet homme tyrannique, capricieux aime tourmenter le pauvre Clov, ce boiteux, à l'allure malade, qui est à la fois son fils adoptif et son domestique. Leurs rapports peuvent sembler tordus. Cela ressemble à un jeu. « *À quoi est-ce que je sers ?* » demande Clov à son maître. « *À me donner la réplique* ». Sans âge et sans jambes, enfermés dans leur poubelle, tel des rejets de la société, Nell (**Claudine Delvaux**) et Nagg (**Peter Bonke**), les parents de Hamm, s'accrochent à la vie. Coincés dans leur habitacle, ils ne peuvent sortir. « *Hors d'ici, c'est la mort* ». Le temps s'écoule alors dans un rituel immuable.



Pourtant, aujourd'hui, quelque chose a changé. Clov, dans un esprit de rébellion, annonce qu'il va partir. Hamm tente de le retenir, car sans lui, rien n'a de sens. La mère passe à trépas et le père lâche prise. Est-ce que, comme le souligne le titre de la pièce, c'est la fin ? Ou est-ce que la partie va se rejouer indéfiniment ? Bien sûr, **Beckett** ne donne pas la réponse. C'est à chacun de se projeter dans cette vision pessimiste et fataliste de la condition humaine. « ... *La fin est dans le commencement et cependant on continue* ».

Le vide pour combler le manque

Les liens d'amour et de haine qui peuvent lier une famille résonnent dans toute sa cruauté. Pourtant, il n'est question que de solitude et d'abandon. Tel les marins d'un navire en perdition, les personnages naviguent dans les eaux troubles de leurs démons et de leurs peurs. Et l'un sans l'autre, ils coulent. Quant au vide qui les entoure, cette terre abandonnée de tous, il semble les conforter. Comme toujours dans le théâtre du dramaturge, les silences et les répétitions jouent un rôle important, tout comme l'humour, grinçant et subtil. « *Personne au monde n'a jamais pensé aussi tordu que nous* ». Fidèle aux didascalies chères à **Beckett**, **Jacques Osinski** a abordé la

pièce avec une belle intelligence d'esprit. Les mots et les idées de l'auteur nous parviennent avec clarté. La scénographie, autour de cette pièce vide donnant sur rien, est impressionnante.

Un magnifique duo d'acteur

Le duo, Hamm et Clov, sorte de clowns pathétiques, répétant leur quotidien dans une partie rondement menée, est ici des plus remarquables. Dans le rôle d'Hamm, le comédien belge, **Frédéric Leidgens** est impressionnant. On peut même dire terrifiant. Mais, tel le clown blanc, il n'est rien sans son Auguste. **Denis Lavant**, qui accompagne **Osinski** dans cette passionnante exploration des textes de **Beckett**, est à nouveau éblouissant. Sa démarche claudicante, sa voix éraillée, pareille à celle d'un enfant qui a trop crié, sa gestuelle, ses fragilités font qu'il incarne un Clov terriblement touchant. Le regarder jouer, c'est prendre une grande leçon d'humanité. Et cela ne fait pas de mal.

Marie-Céline Nivière

THÉÂTRE

"Fin de partie" Le rire cinglant de Samuel Beckett traverse le silence dans la salle du théâtre de l'Atelier

On est comme au bord d'un gouffre. Pourtant, il n'y a pas grand-chose de vertigineux sur le plateau. Une pièce fermée avec deux fenêtres tout en haut des murs grisâtres comme dans une cave, comme deux écoutilles, et puis deux poubelles immenses rouillées, et deux hommes immobiles, l'un debout, l'autre assis sous un drap, cloué dans un fauteuil roulant, archaïque. Le gouffre ne saute pas aux yeux immédiatement, il ne se voit pas, mais il est là depuis des siècles, depuis que ces personnages vivent, il est au fond d'eux-mêmes, il est entre eux, il est face au public.



© Pierre Grobois.

Le personnage debout, c'est Clov, sous l'apparence de Denis Lavant. Il se déplace comme s'il avait une hanche bloquée, mais il marche. L'autre, celui qu'on découvre sous le drap, le visage couvert par un mouchoir ensanglanté, c'est Hamm, l'aveugle, derrière les lunettes duquel joue Frédéric Leidgens. Lui ne marche plus du tout, mais il dirige tout ça. Tout ça, c'est cette maison bâtie entre terre et mer, et Clov et, dans les deux poubelles, la mère et le père d'Hamm qui sortent de temps en temps leurs têtes, leurs souvenirs, leurs demandes, leurs restes à vivre.

Dans cette bâtisse qui semble comme une institution quasi éternelle, règne un ordre du même type, régenté par Hamm, l'aveugle impotent, vaguement despote. Qui règne sur ce petit monde. Qui est tout le monde connu. Cela sent tout de même la fin du voyage, la fin des temps, même si chaque jour doit

un peu sentir la même chose, on se dit. Chaque jour, Clov annonce qu'il quitte Hamm, qu'il va partir, chaque jour la mère ou le père meurt un peu plus, chaque jour, il ne reste presque plus rien en réserve de nourriture, de médicaments dans la maison.



© Pierre Grobois.

Beckett semble raconter ici ce qui n'en finit pas de finir. Avec classe, sans jugement, sans sentimentalisme, au contraire. En racontant ceci, il raconte la vie, l'étrange vie humaine d'entre les humains qui sont entre eux autant d'entraves aux libertés et qui, pourtant, ne cessent d'avoir besoin des autres, de se chercher, de vivre en symbiose. La pièce est organique, Clov et Hamm et Nell et Nagg sont comme des cellules d'un corps qui les dépassent. Impossible pour eux d'exister sans les autres comme si tous étaient incomplets de nature. Même les noms semblent incomplets, tronqués, toujours, de naissance, d'origine, Clov, Hamm, Nell, Nagg. Des paires, des pairs et de pères à n'en plus finir.

Une lecture de cet aspect d'incomplétude qui est évidente pour les deux personnages principaux. L'un marche avec douleur, mais ne peut se coucher, l'autre ne peut marcher, ne voit pas, mais possède l'autorité. On pourrait les croire complémentaires, mais ils sont symbiotiques comme certains micro-organismes. Avec cette pièce, Beckett écarte les jolies enjolivures de la vie, les bons sentiments, les parures de fête pour peser le poids de cette vie même, sans ornements, et cet éphémère tragique qui

finit toujours par gagner sur toutes les vieilles croyances ridicules, ces fumées.

Jacques Osinski, le metteur en scène, est un explorateur de longue date de l'œuvre de Beckett. De même que Denis Lavant avec qui ils ont déjà fait deux spectacles précédemment : "Cap au pire" et "La dernière bande". Il s'est entouré dans cette pièce de quatre implacables interprètes. Implacables, car ils ne laissent pas une chance à la moindre critique tant ils sont d'une parfaite justesse dans la création de leurs différents rôles. Denis Lavant n'a pas besoin de parler pour mettre au monde un Clov totalement expressif. Le corps, l'intensité du jeu, du regard, tout est là pour susciter l'attention et découvrir cet être en constante quête de délivrance.

Frédéric Leidgens, cloué au fauteuil, les yeux opaques, est la présence vertigineuse de Hamm au centre du plateau, exactement au centre du monde comme le noyau dans une cellule d'un corps beaucoup trop vaste pour en avoir perception. Ses mains, mais surtout sa manière de dire ce texte et cet affût où s'agit perpétuellement sa tête en fait un personnage entre insecte et mécanique, impressionnant.



© Pierre Grobois.

La mère et le père, dont on ne voit que la tête et les mains, ne font que quelques apparitions, mais Claudine Delvaux et Peter Bonke ont tous deux une telle présence, un tel doux impact qu'ils restent en mémoire, eux qui sont les derniers récipiendaires de la mémoire.

Jacques Osinski et chacun des interprètes de la pièce ont pris le texte de Beckett avec une extrême humilité, mais surtout avec un sens aigu du rythme, de la respiration et des silences, ce qui donne à toute la pièce une grande puissance parsemée de rires, de fascinations et d'émotions.

"Fin de partie"



© Pierre Grobois.

Texte : Samuel Beckett, publié aux Éditions de Minuit.

Mise en scène : Jacques Osinski.

Avec Denis Lavant (Clov), Frédéric Leidgens (Hamm), Claudine Delvaux (Nell) et Peter Bonke (Nagg).

Scénographie : Yann Chapotel.

Lumières : Catherine Verheyde.

Costumes : Hélène Kritikos.

Tout public à partir de 14 ans.

Durée : 2 h.

Du 19 janvier au 5 mars 2023.

Du mardi au samedi 19 h, dimanche à 15 h.

Théâtre de l'Atelier, Paris 18e, 01 46 06 49 24.

>> theatre-atelier.com



Fin de partie (jusqu'au 5 mars)

le 26/01/2023 au théâtre de l'Atelier 1 place Charles Dullin 75018 Paris (du mardi au samedi 19h et dimanches à 15h)

Mise en scène de Jacques Osinski avec Denis Lavant, Frédéric Leidgens, Claudine Delvaux et Peter Bonke écrit par Beckett

Un décor nu, trois murs, deux hautes fenêtres et deux silhouettes bizarres presque statufiées qui s'animent bientôt, lentement, très lentement. Mais qui sont-ils ces deux étranges personnages sur scène ? Qui est cet homme, à l'allure déplumée de vieil oiseau fatigué, qui se déplace avec rapidité mais de manière erratique en ritualisant quasiment chacun de ses gestes ? Et cet autre, vissé à son fauteuil roulant, coiffé d'un bonnet, les yeux apparemment éteints cachés derrière des lunettes noires ? Quelles sont les relations entre eux ? Parents, maître et serviteur ? On a du mal à le savoir. Clov accourt au moindre coup de sifflet de Hamm qui dépend de son aide. Clov parle de partir, et Hamm ne peut que rester, cloué qu'il est par son infirmité. Même si le ton est sec et dénué d'affect entre les deux hommes, il n'y a ni animosité ni apparente relation hiérarchique dans leur dialogue, qui prend souvent la forme d'un monologue. Hamm parle sans bouger et Clov bouge sans cesse sans beaucoup parler. L'esprit rationnel cherche à comprendre mais rapidement, il y renonce.

Beckett a gagné et a attiré le spectateur dans les filets de son « théâtre de l'absurde ». L'étrangeté s'accroît encore lorsque surgissent deux autres personnages, un homme et une femme, dont la tête et les bras émergent de deux poubelles. D'eux, on ne saura pas grand-chose non plus. En l'absence de sens apparent et de déroulement d'une quelconque action, l'esprit divague et se focalise sur la musique des mots, jusqu'à l'hypnose. Parfois une sentence philosophique émerge des bouches de ce duo de clowns graves et la finitude est évoquée, souvent... sans que l'on sache pour autant si c'est la mort qui est évoquée.

Car l'écriture de Beckett est comme ça : une phrase lancée sans retomber, une pirouette verbale, les balles sont jetées au spectateur, à lui de jongler ! Jacques Osinski, le metteur en scène, le résume bien dans sa note d'intention évoquant Beckett : « Tant qu'il reste en lui des choses que je ne comprends pas, qui me sont obscures, étrangères, je crois que je peux le mettre en scène ». On le rejoindra sur ce point : de « Fin de partie », on ne comprend pas tout, loin de là. Par contre, on ressent. On ressent la terrible solitude de ces deux hommes.

On touche du doigt le profond pessimisme qui émane de ce texte interprété par les deux clowns de génie que sont Denis Lavant (Clov) et Frédéric Leidgens (Hamm). Et lorsque Clov ouvre l'une des fenêtres en hauteur de ce huis-clos un peu étouffant, on se prend à frissonner. Avant de se rendre compte que ce n'est que l'air du dehors, un dehors qu'aucun des deux hommes n'a apparemment l'intention de rejoindre. Quand le dernier coup de sifflet de Hamm retentit, c'est celui de « la fin de partie ».

L'esprit se libère, car on ne sort pas indemne de « Fin de Partie ». Cette version-là est servie avec brio par deux formidables comédiens et une mise en scène sobre qui prend son temps et laisse la place aux interstices du texte.

Eric Dotter

COUP DE THÉÂTRE

FIN DE PARTIE – THÉÂTRE DE L'ATELIER

PUBLIÉ LE [27 JANVIER 2023](#) PAR [COUP DE THÉÂTRE !](#)

♥♥♥♥ Des murs gris avec deux fenêtres qui ouvrent sur la mer d'un côté, sur la terre de l'autre. Dans ce décor volontairement dépouillé qui évoque la fin du monde, le tyrannique Hamm, aveugle et cloué dans un fauteuil roulant, et son fils adoptif Clov (ou son domestique ?), taiseux et boiteux, jouent tous les jours une comédie qui semble ne jamais devoir finir. L'un donne des ordres, l'autre les exécute. Leur dialogue absurde est émaillé de jeux de mots et non dépourvu d'humour (noir forcément).

Nous assistons à un huis clos entre deux êtres que tout semble opposer ou peut-être n'est-ce que les deux faces du même être, pris dans la dialectique du maître et de l'esclave, tour à tour cynique, autoritaire, égoïste (Hamm) ou servile, dépendant du désir de l'autre (Clov)... Dans le théâtre de Beckett, pas de psychologie, tout repose sur les mots et les actions des personnages, réduites à l'essentiel (aller, venir, manger, ouvrir une fenêtre, prendre un médicament). Beckett nous fait entrevoir une existence dépourvue de sens, où les êtres semblent englués dans un destin qu'ils ne peuvent pas maîtriser. « *La fin est dans le commencement et pourtant on continue.* » Cette phrase semble résumer à elle seule toute la condition humaine.

Ainsi en est-il des parents de Hamm, Nell et Nag, qui surgissent par instants du tonneau où ils vivent enfermés. Ils ne sont pas morts, mais c'est tout comme, réduits qu'ils sont au désir de Hamm qui les nourrit et les oblige à écouter ses histoires. De même, Hamm et Clov regardent leur vie se dérouler devant eux comme des spectateurs dans un théâtre. Ils ne s'aiment pas, mais ils ont besoin l'un de l'autre pour survivre face au temps qui s'écoule inexorablement : « *Clov : À quoi je sers ?* » « *Hamm : à me donner la réplique.* »

La mise en scène millimétrée de Jacques Osinsky (grand admirateur et spécialiste de Beckett) sert à merveille la complexité du texte et met en avant la complémentarité entre les deux acteurs principaux. Dans le rôle de Hamm, Frédéric Leidgens péroré, magnétique, dur et détaché à souhait. Face à lui, clown dérisoire, Denis Lavant impressionne avec sa gestuelle décalée et sa maladresse. Tel un pantin désarticulé, il va et vient, monte et descend sur une échelle, obéissant sans réfléchir aux ordres absurdes de son maître. Derniers vestiges de l'humanité, ils jouent devant nous une partie qui n'en finit pas de finir.

Le billet de Véronique

FIN DE PARTIE

Théâtre de l'Atelier

1, place Charles-Dullin

75018 Paris

Jusqu'au 5 mars 2023

Du mardi au samedi à 19 h, relâche le 20 janvier

Dimanche à 15 h

Crédits photo : Pierre Grosbois

DE LA COUR AU JARDIN

Fin de partie

30 JANVIER 2023

Rédigé par Yves POEY et publié depuis Overblog



© Photo Y.P. -

Beckett. Osinski. Lavant.

Et de quatre !

Après avoir commencé par monter l'un des derniers textes de Samuel Beckett, [Cap au pire](#) (en commençant donc par la fin, comme une prémonition...), après [La dernière bande](#) et [L'image](#), Jacques Osinski retrouve Denis Lavant pour une exceptionnelle version de la deuxième pièce du dramaturge irlandais.

Ai-je écrit exceptionnelle ? Oui, oui, exceptionnelle !

J'en suis convaincu, on parlera longtemps de ce spectacle dans les futures annales du théâtre, tout comme *La trilogie de la villégiature* de Strehler ou *La cerisaie* de Françon.

Je ne voudrais d'ailleurs pas être à la place du prochain metteur en scène qui voudra mettre en scène cette *Fin de partie*, tellement ici, la barre est haute.

Jacques Osinski et ses quatre comédienne-comédiens sont parvenus de façon sidérante et magnifique à faire « *exploser à nos oreilles le langage quotidien de Beckett* », pour reprendre le mot de Roger Blin, qui créa le rôle principal de la pièce en 1957.

Nous allons prendre en pleine face ce discours et ces mots répétitifs, d'apparence anodine, avec une logique toute relative, le tout dans un sentiment de pesanteur,

d'immobilité, avec des références au passé des quatre personnages pour mieux dénoncer la vacuité du présent dérisoire et d'un futur inexistant.

Un lieu dont on ne sait rien.

Une maison, un bateau en perdition, une arche où vivrait la dernière famille survivante de l'humanité ?

En 1957, on pouvait certes trouver des références à un temps post-apocalyptique ; de nos jours, avec les nombreuses évocations d'une nature disparue, on pense évidemment aux conséquences finales du dérèglement climatique. La partie est devenue écologique. Elle est finie.

La dernière pitoyable et pathétique famille, donc.

Quatre personnages dont le corps a beaucoup souffert.

Il y aurait Clov et Hamm.

Un fils et un père, un valet et un maître, un presque-invalides et un paraplégique, un souffre-douleur et un tortionnaire, un opprimé et un tyran, un type qui voudrait quitter le second sans y parvenir, un corps et un esprit, (Joyce et Beckett?), dans une étrange et délétère relation.

Un couple fait de tous les contraires.

Un auguste et un clown blanc dérisoires.

Denis Lavant et Frédéric Leidgens sont ces deux êtres pathétiques, au sens premier du mot. Pathétique, celui qui suscite une émotion intense.

Les deux artistes se livrent chacun sur la scène de l'Atelier à une époustouflante prestation, nous faisant ressentir toute la folie et l'absurdité beckettienne.

Par le texte, bien entendu, un texte ardu parce que fait de petites phrases sans véritable narration, mais également, et peut-être surtout, par la prise à bras le corps des didascalies de la pièce.

C'est à mon sens là que se situe la plus grande réussite de cette entreprise artistique.

On le sait, la pièce est composée d'environ 30 % de ces indications scéniques.

C'est ainsi que les trois premières pages du texte sont composées de ces didascalies qui nous permettent de découvrir Clov, lui-même découvrant (au sens premier du terme, d'ailleurs...) Hamm.

Une nouvelle fois, pour notre plus grand plaisir et ma plus grande admiration, Denis Lavant, mime, clown de formation, se livre à un travail hallucinant et jouissif.

Sa voix éraillée à nulle autre pareille, sa capacité à rester immobile, sa gestuelle, ses déplacements d'un être boitillant en permanence, ses effets répétitifs burlesques, (la séquence de l'escabeau est extraordinaire!), tout ceci relève encore et toujours d'un art magistral et sans aucun doute unique dans le paysage dramaturgique français.

On est une nouvelle fois complètement sidérés par Lavant, dont la merveilleuse folie personnelle, rejoint avec tellement de force celle de l'auteur.

Il ne faudrait d'ailleurs pas passer sous silence la dimension comique de la pièce.

Le texte, les situations nous font sourire et rire.

Denis Lavant est bien souvent le vecteur de cet humour.

Son extraordinaire tirade « Si je ne tue pas ce rat il va mourir » provoque l'hilarité. La partie de Beckett touche à sa fin, mais elle est drôle !

Sur son fauteuil, Frédéric Leidgens lui aussi se livre à une prestation qui force l'admiration.

C'est son personnage, immobile et volubile qui se coltine avec la plus grande partie du texte. (Un texte rendu ardu par la non-logique apparente du propos.)

C'est lui qui fait avancer une action qui n'existe pas, pauvre et pitoyable narrateur cloué dans son fauteuil roulant.

Son Hamm est d'une incroyable épaisseur.

Le comédien incarne cet être ambivalent, ambigu, avec une force poignante. Tous les spectateurs ne peuvent qu'être pendus aux dires de ce type à la calotte de feutre et aux lunettes noires d'aveugle. Ce tyran du quotidien.

Nagg et Nell, les parents de Hamm, amputés suite à un accident de tandem dans les Ardennes, qui vivent dorénavant chacun dans une poubelle.

Claudine Delvaux et Peter Bonke sont ces deux torses qui apparaissent de temps à autres, relevant au lointain le couvercle de leur poubelle respective.

Coup de chapeau également à Yann Chapotel, qui signe une scénographie oppressante au possible, à Catherine Verheyde qui éclaire très subtilement le plateau (là encore contraste entre ambiance lumineuse douce et lumière crue), et à Hélène Kritikos pour ses costumes. (Le pull et le pantalon étriqués de Denis Lavant renforcent le côté « petite chose » de son personnage.)

Ne passez surtout pas à côté de cet incontournable spectacle qui magnifie cette deuxième pièce de Samuel Beckett.

On ne peut qu'être admiratif du travail de Jacques Osinski et de sa petite troupe !

Fin de partie de Samuel Beckett, mise en scène de Jacques Osinski, au Théâtre de L'Atelier.



Crédit photo : Pierre Grosbois

***Fin de partie* de Samuel Beckett, mise en scène de Jacques Osinski, scénographie de Yann Chapotel, lumière de Catherine Verheyde, costumes de Hélène Kritikos. Avec Denis Lavant, Frédéric Leidgens, Peter Bonke, Claudine Delvaux.**

Après *Cap au pire*, *la dernière bande*, *L'image* et *Words and Music*, Jacques Osinski, metteur en scène beckettien s'il en est, monte *Fin de partie* que l'Irlandais écrit avant *La Dernière Bande*.

Fin de partie interroge le théâtre, et au début du spectacle, s'installe un petit théâtre d'objets: Clov tirant les rideaux, soulevant les draps qui recouvrent Hamm et les poubelles de Nell et Nagg, les parents de celui-ci. Tous vivent dans un espace indéfini, un « intérieur » doté de deux fenêtres donnant sur l'extérieur. A contempler pour le spectateur cet espace gris et pourtant vivant, bruissant des bruits de la mer visible par l'une des fenêtres, alors que l'autre donne sur la terre.

L'aventure est vivifiante et tonique, celle d'abord du concepteur qui consiste à diriger Denis Lavant et Frédéric Leidgens, Clov et Hamm, le fils adoptif et le père ou le domestique et le maître, et celle ensuite du public qui assiste non seulement à la confrontation de deux figures emblématiques du théâtre et de leurs relations existentielles, mais à la présence aussi de deux grands de la scène. Frédéric Leidgens et Denis Lavant sont des monstres de théâtre, graves autant que facétieux.

Clov, bouge, s'agite, boîte ostensiblement, mais peut aussi rester immobile par instants plus longs; il parle peu, absorbé par sa pensée ou par l'oubli de soi. Denis Lavant donne au personnage une allure sensible identifiable, dos courbé, silhouette voûtée et cassée, le pantin n'en nourrit pas moins un réel dynamisme, montant un grand escabeau avec vivacité, pour accéder aux fenêtres élevées. La jambe raide, il gravit avec

une célérité étrange et grand tapage les degrés sonores de l'escabeau. L'acteur esquisse une figure expressionniste inénarrable, sortant d'un film muet.

Clov prend soin de Hamm, qui a autrefois pris soin de lui. On ne sait pas quelle est cette histoire ressassée par Hamm d'un père qui serait venu avec son fils et dont il aurait gardé l'enfant, Clov : le scénario se répète ici avec un garçon assis dans le sable, entrevu par la fenêtre, un leitmotiv.

En face, sur son fauteuil roulant, Hamm, aveugle et paralytique, est immobile et volubile : Frédéric Leidgens siffle Clov quand besoin est, ordonne et vitupère à plaisir. L'acteur à la belle sérénité fait preuve d'un contrôle rare de sa partition, ménageant les silences préparés, les pauses, les répit, qui donnent à entendre *a contrario* le poids philosophique et beckettien des mots, jouant l'arrêt des hostilités et le repos, avant de reprendre encore ses cris autoritaires sans nul ménagement. La relation de maître à esclave, implicite ou manifeste, est incarnée avec une distance significative.

Tyrannie, abus de pouvoir, autocratie domestique, Hamm craint que Clov ne le quitte: une menace. Qui est le maître véritable ? Rien n'est plus énigmatique, le temps seul qui tourne aura la réponse.

Dans cet espace « *noir clair* », la crainte sourde des personnages est que la lumière les quitte définitivement. « Sommes-nous sur Terre? Peut-être est-ce déjà le purgatoire, peut-être la maison est-elle sur un îlot, seul endroit encore peuplé après la fin du monde. A la lumière d'aujourd'hui, le texte prend une étrange résonance écologique, ce qui va nous inspirer pour la scénographie, faite de matériaux bruts et évoquant un monde en reconstruction », écrit Jacques Osinski.

Hamm. – La nature nous a oubliés. Clov. – Il n'y a plus de nature. Reste à vivre chaque jour selon son propre tempo : se lever, manger, prendre son calmant, raconter une histoire, sans mépriser ni oublier le réveil, jouet et accessoire, auquel Clov se raccroche comme à une bouée de survie.

Le Théâtre de l'Atelier reste fidèle à son histoire, qui en 1985 proposait l'inoubliable mise en scène de *En attendant Godot* de Beckett, dans la mise en scène d'Otomar Krejca avec Rufus, Georges Wilson et Michel Bouquet – un grand rendez-vous de théâtre à partir d'une pièce-phare de Beckett.

Jacques Osinski reprend le flambeau, invitant à la découverte d'une partition précise et lumineuse – entre texte et silences -, maîtrisée avec talent, témoignage de conviction post-moderne, évocateur de nos temps bousculés, qui, fort des liens de famille, d'amitié ou d'hostilité éprouvés, ne s'en remet pas moins aux jours qui passent, trésor existentiel inépuisable *ad vitam aeternam*.

Véronique Hotte

A partir du 19 janvier 2023, du mardi au samedi 19h, dimanche 15h, au **Théâtre de L'Atelier**, changements d'horaires, – les 28 janvier, 4 février et 11 février, 18h30, et les 31 janvier, les 1er, 2, 7 et 9 février à 18h45, jusqu'au 5 mars. Prolongations jusqu'au 30 avril 2023, au **Théâtre de l'Atelier** 1, place Charles Dullin 75018 – Paris. Tél : 01 46 06 49 24 guichetsreservations@theatre-atelier.com

« Fin de partie » et « En attendant Godot » : deux pépites théâtrales signées Samuel Beckett



Hélène Kuttner 2 février 2023



©Pierre Grosbois

En ce début d'année, on célèbre Samuel Beckett avec de magnifiques comédiens qui incarnent ces paumés de la Terre dans deux spectacles d'exception. « Fin de partie », mise en scène de Jacques Osinski, poursuit sa route, après un triomphe au Festival d'Avignon, au Théâtre de l'Atelier. « En attendant Godot », dans la mise en scène d'Alain Françon, s'installe à La Scala après le Festival de Roussillon. Inutile de choisir, tout amoureux du théâtre et des acteurs doit impérativement voir les deux spectacles qui sont magistraux.

« Fin de partie » : un génial pied de nez au malheur



©Pierre Grosbois

« Rien n'est plus drôle que le malheur » confie l'un des quatre personnages de la pièce la plus énigmatique, la plus cocasse, la plus désespérée de Beckett. Le metteur en scène Jacques Osinski, qui s'est déjà attaqué à plusieurs oeuvres de l'auteur irlandais, dont *Cap au pire*, *La dernière bande* et *L'image* avec l'acteur Denis Lavant, retrouve ce dernier dans cette fin de partie métaphysique et burlesque qui est un véritable chef-d'oeuvre théâtral. Avec l'immense Frédéric Leidgens qui incarne Ham, un aveugle paralytique cloué dans son fauteuil et donnant sèchement des ordres à son fils adoptif qu'il prend pour son domestique, Denis Lavant est Clov, ce pantin désarticulé qui met en scène une comédie morbide en grimant aux fenêtres pour faire entrer la lumière de la vie. Deux vieux géniteurs, ceux de Ham, croupissent dans de grandes poubelles de cuivre et sortent de temps en temps une tête, des yeux, des mains et un sourire. Claudine Delvaux et Peter Bonk sont ces deux séniors magnifiques, tendres et terriblement vivants. Où est-on ? Et que racontent-ils, ces personnages étranges qui semblent mettre en scène leur existence comme des romanciers, maîtrisant répliques et didascalies, mensonges et aveux tragiques, grivoiseries et blagues scatologiques ? Beckett s'amuse avec ces personnages qui nous parlent de nous, de ce présent qui n'en finit pas de passer, de ce bout de route qui est notre lot à tous. La mise en scène sensible, précise et lumineuse de Jacques Osinski laisse le champ libre à ces virtuoses comédiens poètes qui nous embarquent très loin, mais très près de nous, dans ce cauchemar qui cherche en permanence l'utopie, de notre vie de misère et de merveilles, et que seul le théâtre dans un moment de grâce peut nous offrir.

« En attendant Godot » : un grand classique magnifique



©Thomas-OBrien

Le plus grand succès de Samuel Beckett, celui qui le fera connaître mondialement, est aussi celui qui nous fera toucher le plus intimement l'absurdité de notre condition humaine. Qui est Godot, celui qu'on attend des jours et des nuits entières ? Qui est Pozzo, le cruel marchand qui maltraite son esclave en le rouant de coups ? Alain Françon monte la pièce avec une élégance et une simplicité impressionnantes, sans donner ni livrer aucune réponse à ces questions et à ces mystères. Vladimir, Gilles Privat, et Estragon, André Marcon, sont les deux versants d'un même miroir tacheté de rouille. Le premier, Vladimir, est d'une folle gaieté, d'une innocence adolescente, pour protéger le second, Estragon, râleur et sauvage. Les deux acteurs rivalisent d'humanité et de vérité, vieux garçons encore gamins, roublards, rusés et puérils à la fois face au Pozzo de Guillaume Lévêque et au pauvre Lucky d'Eric Berger qui semble à lui seul concentrer toute la misère du monde. Les costumes de Marie La Rocca, la belle scénographie de Jacques Gabel éclairée subtilement par Joël Hourbeigt, participent de la réussite de cette production d'une savoureuse fantaisie, d'une cruelle vérité. Un chef-d'œuvre absolu qui prend vie pour notre plus grand bonheur.

Hélène Kuttner

DIACRITIK

— LE MAGAZINE QUI MET L'ACCENT
SUR LA CULTURE —

Finie la rigolade : Beckett au théâtre de l'Atelier (*Fin de partie*)



Fin de partie © Théâtre de l'Atelier

Samuel Beckett a écrit directement en français *Fin de partie* après *En attendant Godot* au milieu des années 1950. La pièce a été ensuite créée en avril 1957 à Londres puis reprise le même mois au Studio des Champs-Élysées, à Paris, avec Roger Blin dans le rôle de Hamm. Ensuite, acteurs et lecteurs n'ont cessé de rejouer et réinterpréter un texte qu'on considère aujourd'hui comme un classique, de Alan Schneider à Pierre Chabert, Michel Bouquet ou György Kurtág.

Une mise en scène est comme une traduction. Elle est toujours contemporaine de son époque, en l'occurrence, la nôtre. Revoir la pièce de Beckett au début de l'année 2023 dans la mise en scène fidèle de Jacques Osinski influence notre manière de saisir les différents niveaux de signification de ce quatuor en mode mineur : Nagg et Nell, les géniteurs qui croupissent engoncés dans une poubelle, Clov, le domestique boiteux, Hamm, le tyran déchu dans son fauteuil roulant, aveugle et paralytique. Une parodie presque des structures élémentaires de la parenté dans un hospice métaphysique...

Si Theodor Adorno, dans son étude de 1958, « Pour comprendre *Fin de partie* », entrevoyait déjà l'expression d'un monde post-atomique, cette lecture n'aurait fait que s'accroître avec la crise climatique. On ne peut s'empêcher d'y penser lorsque Clov répond à Hamm qu'« il n'y plus de nature ». Roger Blin s'en défendait en rappelant que cette pièce ne délivrait aucun « message » et que sa force résidait dans sa capacité à faire « exploser le langage quotidien ». Beckett lui-même, contre l'avis d'Adorno, se protégeait en soulignant que sa pièce avait été écrite comme une partition musicale et qu'il fallait davantage être à l'écoute des sons (des sons fondamentaux) que du sens. Dans la suite de la réplique, la contamination phonique de « tordu » ou de « tort » présenterait ainsi plus d'intérêt.

Clov. — Personne au monde n'a jamais pensé aussi *tordu* que nous.

Hamm. — On fait ce qu'on peut.

Clov. — On a *tort*.

Le public ne rit pas franchement. Pas d'hilarité que suscitait encore l'attente indéfiniment différée de Godot. Le rire, si rire il y a, est plutôt un « rire bref » (telle une des didascalies qui saturent le texte de Beckett), un rire qui vient de plus loin, du « fond » que contemple Nell et qui s'en tire en reconnaissant finalement que « rien n'est plus drôle que le malheur ».



Fin de partie © Théâtre de l'Atelier

Il s'agit d'un exercice d'équilibrisme que Frédéric Leidgens et Denis Lavant comme deux orfèvres réussissent parfaitement tout en faisant bouger autrement l'échiquier. Lavant chorégraphie le rôle de Clov, s'immobilise, repart en boitant dans sa cuisine, revient, déplace son échelle, jongle avec les mots à qui il redonne toute leur charge émotionnelle. Leidgens, lui, dans le rôle de Hamm, un Hamm à l'allure aristocratique, ressemble à un magicien qui ciselle chaque phrase en de vertigineuses arabesques à l'image des mains qui se meuvent mystérieusement en tâtonnant dans la nuit. « Présentez votre supplication, mille soins m'appellent... » Les dialogues, tendres et cruels, s'enchaînent à une vitesse envoûtante. On est saisi, se demande ce que se passe vraiment. « Je te quitte », « je te quitte », répète Clov. « Ça avance », « ça avance », répète Hamm. Ces deux comédiens-là connaissent leur Beckett.

Louis Jouvet, dans *Le Comédien désincarné* (1954), disait que le personnage se tient à côté de l'acteur, qu'il attend que celui-ci se désincarne afin qu'il puisse s'incarner dans son corps, sa voix. On assiste bien, sur la scène du théâtre de l'Atelier, l'ancien théâtre de Charles Dullin, à une pareille métamorphose : Clov, en Lavant, Hamm, en Leidgens. On retrouve une des fonctions premières du théâtre qui a trop tendance à abuser d'artifices scénographiques (vidéo, micro, décor, son, lumière, etc.) au détriment de la présence brute de l'acteur.

Alors qu'on a dépassé le milieu de la pièce, que Nell est laissée pour morte dans sa poubelle, Nagg avec des accents bibliques maudit Hamm qui comprend que la partie est en train de finir. L'histoire qu'il se raconte à lui-même n'avance plus. Bientôt Clov ne répondra plus de rien. L'un et l'autre, comme les acteurs de la comédie qu'ils se jouent à eux-mêmes, s'apprêtent à gagner la sortie. « Finie la rigolade », dit-il. De

nouveau, on ne peut s'empêcher de penser que Beckett, décidément, est un des grands auteurs de notre temps. Ne sommes-nous pas tous en train d'attendre Godot ou d'essayer de quitter un monde qui n'en finit plus de mourir ? *Oh le beau spectacle que ça aura été encore...*

Samuel Beckett, *Fin de partie*, Théâtre de l'Atelier (Paris), du 19 janvier au 5 mars 2023, mise en scène Jacques Osinski, avec Denis Lavant (Clov), Frédéric Leidgens (Hamm), Claudine Delvaux (Nell) et Peter Bonke (Nagg).

BLOG JOSEPH SHILDOW

Fin de Partie

De Samuel Beckett. Mise en scène : Jacques Osinski

Dans une pièce qui respire le malaise, Clov, un être boiteux s'affaire, monte sur des échelles et atteint une fenêtre puis une autre. L'une a une vue plongeante sur l'océan, l'autre sur un bout de terre. Sa besogne achevée, il ôte le drap qui recouvre le corps de Hamm, un acrimonieux handicapé à la fois aveugle et paralysé au maintien rigoureux. Les deux hommes sont visiblement liés par des rapports amour-haine. L'un est le fils adopté et mal traité, l'homme à tout faire de l'autre. Les deux comparses ne sont pas seuls sur le plateau. Dans une poubelle sont placés la mère et le père de Ham, qui après un accident alors qu'ils roulaient en tandem, ont perdu l'usage de leurs jambes. Les deux vieillards souvent s'esclaffent. Le malheur, prétendent-ils, fait rire. Aussi belliqueux qu'avec Clov, Hamm réveille son père sous les prétextes les plus futiles. S'il donne une réponse satisfaisante à une question oiseuse qu'il lui pose, il lui promet un dragée... Alors que le paternel s'endort à tout bout de champ, Clov obéit aux ordres contradictoires de son tortionnaire. Celui-ci s'y entend pour lui mettre les nerfs à vifs.

On sait combien Denis Lavant a le don de se laisser envahir par les émotions des poètes auxquels il se frotte. Pas étonnant qu'il se montre à la hauteur de Samuel Beckett qu'il a déjà maintes fois interprété. Frédéric Leidgens est un comédien d'une envergure comparable. Il fait de Hamm un personnage qui ne trouve de raisons de vivre que dans son plaisir à tourner en bourrique son complice. Celui-ci se demande pourquoi il accepte de se laisser ainsi jouer de lui et arrive parfois à son tour à mettre Hamm dans de sales draps, notamment en prétendant qu'il ne dispose plus des calmants dont il fait une constante consommation.

Metteur en scène dont l'importance va en grandissant, Jacques Osinski traite cette pièce que Beckett remis de nombreuses fois sur le métier et qu'il disait être sa préférée, comme une partition musicale. Il ne fait guère de doutes que l'auteur aurait apprécié qu'il suive ses indications, ses didascalies, à la lettre. Le spectacle est d'une telle force que les spectateurs tendent constamment l'oreille afin de ne pas perdre la moindre bribe d'un dialogue qui compte parmi les plus accomplis jamais écrit.



Godot à l'infini

12 FÉVRIER 2023 [POSTER UN COMMENTAIRE](#)

**DENIS LAVANT
FRÉDÉRIC LEIDGENS**

FIN DE SAMUEL BECKETT
PARTIE

Mise en scène
Jacques Osinski

« Le duo mémorable formé par les deux comédiens fait résonner comme jamais la pièce de Samuel Beckett »
- Le Monde

« Rarement on nous aura aussi bien fait entendre un texte si magique »
- Télérama TTTT

Théâtre de l'Atelier
PLACE CHARLES BOLLIN
13010 PARIS

19 JANV.
5 MARS
19H [DIMANCHE 19H]

01 46 06 49 24
THEATRE-ATELIER.COM

© ABRESSIS / ANVERS

Avec Denis Lavant, Frédéric Leidgens,
Claudine Dalvaux et Peter Benke
Réalisation
Catherine Théron-Beckett
Scénario
Samuel Beckett
Mise en scène
Jacques Osinski
L'interprétation de la pièce Godot est coproduite par le
MTC de la Province d'Anvers et la Région de Bruxelles-Capitale
Toute question aux Éditions de Mouton

OPERA D'OR
SPEDIDAM

Critique de *Fin de Partie*, de Samuel Beckett, vue le 2 février au Théâtre de l'Atelier
Avec Denis Lavant, Frédéric Leidgens, Claudine Delvaux et Peter Bonke, mis en scène par Jacques Osinski

J'avais évidemment entendu parler de cette *Fin de partie* lors du Festival d'Avignon OFF 2022, mais je me doutais bien qu'elle allait venir à Paris. Et même alors, il m'a fallu beaucoup beaucoup d'échos positifs pour me décider enfin à y aller. C'est difficile de passer après un spectacle qui vous a marqué. *Fin de partie*, c'est le premier Beckett que j'ai vu sur scène, c'est aussi ma première rencontre avec Alain Françon, et enfin c'est la première critique dont mon grand-père m'a dit qu'elle était particulièrement fine et poussée. Bref, il fallait vraiment un grand spectacle pour pouvoir passer au-dessus de ce souvenir. Bingo.

« Fini, c'est fini, ça va finir, ça va peut-être finir. » Cette phrase qui ouvre la pièce est peut-être son meilleur résumé. J'aurais du mal à en dire beaucoup plus. On découvre Hamm et Clov dans un intérieur sombre et légèrement inquiétant, qui apparemment donne sur la mer. On n'en saura pas vraiment davantage. Hamm est aveugle et paraplégique, Clov est son serviteur. Les deux personnages semblent complètement interdépendants. Et ils jouent ce nouveau jour de leur vie devant nous.

C'est là que je me rends compte comme la langue de Beckett m'avait manqué. Et comme la mise en scène de Jacques Osinski lui fait honneur. C'est un texte qui semble appeler ce genre de mise en scène qui joue le texte sans jamais en augmenter la moindre virgule. Qui joue la situation autant que l'absence de situation. Qui joue les mots autant que les silences. Et même les sons. La première scène en est une démonstration magistrale. Rien n'est dit, et pourtant les variations de sons produites semblent poser une ambiance à elles seules. Les didascalies de Beckett, si importantes dans *Fin de Partie*, sont là. On les entend, on les voit, on les sent jusque dans nos os. Et nous voilà partis pour un voyage hors du commun.

Et c'est là que, malgré tout, je me rends compte que j'étais peut-être un peu jeune lorsque j'ai rencontré cette pièce pour la première fois. Je n'avais pas perçu, comme ici, la présence aussi intense de la fin du monde. On a parfois l'impression d'être dans *Black Mirror*. Jacques Osinski n'arrête rien, ne propose pas davantage. Il avance le long d'un couloir et ouvre des portes sans jamais les franchir. Ce pourrait être la dernière conversation entre Clov et Hamm, ou ce pourrait être un même scénario qui se répète. On pourrait être dans un bateau à la dérive ou dans une maison après une attaque nucléaire. Ce pourrait être l'antichambre de la mort, ou le premier jour du reste de leur vie. Ce qui semble l'intéresser particulièrement, c'est le lien qui existe entre ses personnages. S'ils sont encore là, c'est parce qu'ils existent par les autres avec qui ils interagissent.

Et quels autres ! On pourrait enchaîner les poncifs, dire d'eux qu'ils sont complémentaires (c'est vrai), infiniment précis (c'est vrai), complètement fascinants (c'est toujours vrai). On pourrait en écrire des choses sur la composition gestuelle de Denis Lavant, on pourrait probablement dissenter rien que sur sa manière inénarrable de monter à l'échelle. C'est un plaisir de spectateur sans pareil. Mais ce qui marque particulièrement, cette chose indicible qui semble transcender le plateau, c'est à quel point chacun de leur geste ou de leur parole vient réhausser leur humanité, comme si l'arrêt du mouvement, ou celui du son, entraînerait l'effacement de ce qu'ils sont pour toujours. C'est extrêmement mal dit, mais il y a quelque chose de cette ordre-là. Une condition humaine à laquelle on s'accroche.

Jeu, set, et match, Jacques Osinski et ses formidables comédiens remportent tout. Bravo. ❤️❤️



Théâtre : Fin de partie, de Samuel Beckett, par Jacques Osinski (Théâtre de l'Atelier)

Jusqu'au 16 avril 2023. Du mardi au samedi à 19h, Le dimanche à 15h [Théâtre de l'Atelier](#), 1 place Charles Dullin, 75018 Paris – Tél. : + 33 1 46 06 49 24 – billetterie@theatre-atelier.com

Mise en scène : Jacques Osinski, avec Denis Lavant (*Clov*), Frédéric Leidgens (*Hamm*), Claudine Delvaux (*Nell*) et Peter Bonke (*Nagg*)
Texte publié aux Éditions de Minuit

« *Vous êtes sur terre, c'est sans remède* ». D'emblée le metteur en scène Jacques Osinski met le spectateur au tempo crépusculaire de *Fin de Partie*, véritable brûlot jeté sur la société du bonheur. Dans la (deuxième) pièce de [Samuel Beckett](#) (1906-1989), le temps suspendu corrompt les âmes et devient un personnage du huis clos à lui tout seul. Créée en 1957, les personnages vieillissants remarquablement incarnés par un quatuor d'acteurs interpellent toujours [Patricia de Figueiredo](#) par la modernité des sujets abordés. Non sens de l'existence, catastrophe écologique, guerre mondiale, est-ce la fin du monde ou du théâtre ? au [Théâtre de l'Atelier](#) jusqu'au 16 avril 2023



Fin de partie, de Samuel Beckett, mise en scène par Jacques Osinski (Théâtre de l'Atelier) Photo Pierre Grosbois

L'infini du vide sera autour de toi,
tous les morts de tous les temps ressuscités ne le combleraient pas,
tu y seras comme un petit gravier, au milieu de la steppe.
Samuel Beckett, Fin de partie

Après plusieurs mises en scène des pièces de Beckett (*Cap au pire, L'image, Words and Music*) qu'il ne cesse d'interroger, **Jacques Osinski** aborde – comme on *débarque* sur une île à la fois déconcertante et imprévisible, **Fin de Partie**. Pièce selon lui la plus difficile de l'auteur irlandais naturalisé français, « *Plus aboutie que Godot, moins rabâchée aussi peut-être* »

Encore Beckett.

Tant qu'il reste en lui des choses que je ne comprends pas,
qui me sont obscures, étrangères, je crois que je peux le mettre en scène.
Jacques Osinski. [Note d'intention](#)



*Frédéric Leidgens (Hamm), Claudine Delvaux (Nell) et Peter Bonke (Nagg) Fin de partie, de Samuel Beckett, mise en scène par Jacques Osinski (Théâtre de l'Atelier)
Photo Pierre Grosbois*

Pour réussir sa *voie* – comme on dit pour défier une montagne – le metteur en scène place littéralement son quatuor de grands acteurs, dans un décor de « *petit théâtre* » à multiples entrées. Dans une direction d'acteurs, tirée au cordeau, souvent étouffante, **Frédéric Leidgens** en tête, **Peter Bonke**, **Claudine Delvaux** et bien sûr **Denis Lavant**, nous entraînent dans un monde apocalyptique où les survivants ne sont plus que des fantômes d'eux-mêmes. Ils appliquent au souffle près la consigne du metteur en scène « *trouver cette âpre douceur et une lucidité sans amertume* ». Autant dire, qu'au bord du gouffre, l'air et l'humanité sont des éclairs rares.

C'est me poser la question du théâtre, retrouver le théâtre,
après m'être centré sur les mots et la musicalité :
Tout à coup, il faut voir les choses en grand.

Jacques Osinski. [Note d'intention](#)

De la vieillesse comme un théâtre de l'irréparable



Denis Lavant (Clov) et Frédéric Leidgens (Hamm) Fin de partie, de Samuel Beckett, mise en scène par Jacques Osinski (Théâtre de l'Atelier) Photo Pierre Grosbois

Quatre survivants habitent une maison quelque part entre mer et terre. Il y a *Ham*, l'aveugle cloué sur son fauteuil, superbement interprété par Frédéric Leidgens, tyrannique, donnant des ordres à son valet qui s'avère être son fils adoptif, *Clov* (Denis Lavant dont la formation de clown ressort dans son personnage) boiteux d'aspect maladif, il obéit aux caprices de Ham, jusqu'à quand. Il veut partir mais pour où ? Le fera-t-il ? Le duo se répond, chacun dans leur propre logique. Il y a aussi les parents de Ham amputés après un accident, coincés dans leurs tonneaux, qui réclament à manger, un peu d'attention, Ham négocie tout. La famille est le lieu où la haine peut s'exprimer mais ils sont liés les uns aux autres, ils forment un tout.

Rarement une pièce de théâtre n'a aussi lucidement et sobrement exposé les liens d'amour-haine

qui lient les membres d'une famille. Strindberg et Ibsen sont dépassés haut-la-main.

Jacques Osinski. [Note d'intention](#)

Le décor renforce ce sentiment de solitude, de dépouillement.



Le décor reflète la radicalité de Fin de partie, de Samuel Beckett, mise en scène par Jacques Osinski (Théâtre de l'Atelier) Photo Pierre Grosbois

Dans ce décor de bois – est-ce une arche refuge ou un cercueil ?, le verbe de Beckett sort haut et clair, les phrases courtes percutent le monde absurde, croque ou dévore l'homme inconséquent. Seule son parfait approvisionnement de l'*antithéâtre* de Beckett, permet au metteur en scène de ne pas tomber dans le piège de l'absurdité, ici et là une présence humaine palpable, se bat contre le temps immobile qui s'enkyste dans l'incommunicable.

« *Quelque chose suit son cours* » même si rien ne change. La routine s'embourbe dans un ennui poisseux où la mort guette « puisque toute la maison pue le cadavre ». Tout ici est exacerbé au fil du rasoir. C'est un infini recommencement de rien, comme dit Hamm: « La fin est dans le commencement et cependant on continue. »

Difficile de ne pas ressortir autrement que sonné ou grandi, écoeuré ou (plus) lucide. La radicalité de Beckett reste intacte, insondable, irréductible. Le metteur en scène et ses quatre complices ont réussi paradoxalement à en capter la force et souligner la nécessité de garder coûte que coûte malgré l'apesanteur, une liberté de mouvement.

Date de publication 19 février 2023



« Fin de partie » de Samuel Beckett, mis en scène par Jacques Osinski

par [Elisabeth Naud](#)

Théâtre

CRITIQUE

Après avoir monté *L'Image* en mai 2021, Jacques Osinski retrouve Samuel Beckett avec *Fin de partie*, au Théâtre de l'Atelier à Paris. C'est aussi pour le metteur en scène la suite de son compagnonnage avec le comédien Denis Lavant, entamé dans les années 90 depuis *La Faim* de Knut Hamsun (1995).

Le titre de la pièce, la préférée de Samuel Beckett, pourrait à lui seul, imager non sans humour et ironie, l'univers de Beckett. **Action quasi inexistante se situant nulle part, monde sans ailleurs où apparaissent des personnages qui sont plus des abstractions que des êtres vivants**, incohérence du discours, parodie du théâtre classique, la dramaturgie de Beckett si particulière, restera sans doute, dans son essence inimitable, et inimitée.

Après *Cap au pire*, et *La dernière Bande*, Jacques Osinski revient à l'auteur franco-irlandais avec *Fin de partie* (texte publié en 1957 aux Éditions de

Minuit) au Théâtre de l'Atelier. La création a eu lieu au Festival d'Avignon 2022 au Théâtre des Halles. Hamm, aveugle paraplégique, en chaise roulante, occupe le centre de la scène. Il entretient avec son valet et fils adoptif Clov une relation énigmatique d'interdépendance. Clov affirme vouloir quitter Hamm ou le tuer, mais n'a pas le courage de le faire, ni l'un ni l'autre d'ailleurs n'ont celui de se séparer.

Ouverture du spectacle : Dans le silence brisé ça et là, par un rire sarcastique, Denis Lavant (Clov) exécute avec une agilité unique, une scène magistrale. Comique et mécanique de la répétition, à la manière de Charlie Chaplin ou Buster Keaton, il se débat avec un escabeau d'une fenêtre à l'autre. **Une intensité théâtrale s'empare de cette situation ordinaire et de ce lieu de nulle part**, où règne l'absence de toute chose. Un huis-clos parfois à la limite du supportable, parfois tellement drôle. Désespoir et humour sont à leur comble. Les comédiens nous font charnellement entendre et ressentir : le vide, la futilité, l'ennui, la mort. L'ironie, la bouffonnerie, mais aussi la mélancolie, et la spiritualité de *Fin de partie* traversent le spectacle avec brio et nous touche de plein fouet. Les dialogues, improbables, de ces personnages étranges, l'écriture dans son essence inimitable de par sa forme fragmentée, répétée et de son rapport au monde, font de cette pièce, un objet théâtral unique, dont Jacques Osinski s'empare avec humilité et force.



© Pierre Grosbois

La scénographie respecte le décor imposé par Samuel Beckett : une pièce, dans les teintes grises et beiges-marrons, entre obscurité et faible lumière, deux fenêtres carrées haut perchées, l'une à l'ouest, l'autre au nord, des draps blancs recouvrant le fauteuil roulant, et deux poubelles. Intérieur/Extérieur, Terre/Mer, un lieu comme un trou sans fond. L'endroit atone et sans charme, prend vie au rythme des paroles-action entre les personnages : Hamm : - « Il faudrait qu'il pleuve » Clov : - « Il ne pleuvra pas. Hamm : - « À part ça, ça va ? » Clov : - « Je ne me plains pas. ». Une prouesse en soi lorsque l'on sait à quel point dans l'univers de Beckett, **cette ouverture à la vie est on ne peut plus particulière**. Huis-clos et paroles-action, où « **Du moment qu'il y a parole, pas besoin d'histoire** » La voix est déjà à elle seule, une histoire, un signe de vie et un son dramatique.

Denis Lavant et Frédéric Leidgens, excellents dans le rôle de Clov, et de Hamm, nous éblouissent par leur interprétation. Frédéric Leidgens, élégant, passant d'une voix calme, presque aristocratique et lointaine, accompagnée par des gestes furtifs mais si justes et remarqués, à des excès colériques, brefs et intenses. Quant à Denis Lavant, exceptionnel ! **Entre clown et pantin, à la démarche saccadée-handicapée et élans stoppés inoubliables, est d'une adresse corporelle qui ravit le public**. Ce duo épouse au mot près, les contours de la parole tragi-comique beckettienne et la profère avec une précision digne d'un travail d'orfèvre. Vient les rejoindre avec autant de subtilité, un autre duo, cul-de-jatte, parents de Hamm : **La mère, Nell (Claudine Delvaux) et le père, Nagg (Peter Bonke), surprenants et espiègles**. Chacun dans une poubelle, à l'ouverture des couvercles, ils apparaissent et nous surprennent comme des marionnettes ou têtes montées sur ressort. L'immense qualité de jeu, nous offre un quatuor infernal, et réjouissant.



© Pierre Grosbois

Avec une profonde sensibilité les acteurs réussissent à occuper l'espace infiniment petit ou, et c'est la même chose, infiniment grand, **constitué par la fêlure insigne entre l'être et le néant**. Cette insigne fêlure c'est la vie terrestre, qui selon la perception beckettienne, **est une marche inexorable vers le pourrissement désastreux**. Le metteur en scène laisse advenir la musique et ses silences, le tempo dramatique, primordial en l'écriture théâtrale de Samuel Beckett. Et transmet ce mouvement de la parole avec une profondeur sans pareil dans sa direction d'acteurs. Le spectacle parvient à rendre dans toute sa puissance, l'esthétique et la thématique du théâtre de Samuel Beckett, si difficile à mettre en scène, à savoir : **présentifier, intellectuellement ce qui, par définition est insaisissable** : le Rien, l'épuisé et le fatigué : Hamm : - « Tu n'en as pas assez , Clov : - « Si (Un temps.) De quoi ? Hamm : - « De ce... de cette... chose. » Clov : - « Mais depuis toujours. (Un temps.) Toi non ? Hamm : - « Alors il n'y a pas de raison pour que ça change. » Clov : -« Ça peut finir. (Un temps.) Toute la vie les mêmes questions, les mêmes réponses ». **Une grande pièce, un magnifique et bouleversant spectacle !**

***Fin de partie* de Samuel Beckett, mis en scène par Jacques Osinski, du 19 janvier au 5 mars 2023 au Théâtre de l'Atelier à Paris. Puis le 12 et 13 avril 2023 à Châteauvallon-Liberté, scène nationale de Toulon.**

**CRAYONNÉ AU THÉÂTRE. BLOG RÉALISÉ PAR
CHRISTIAN DRAPRON**

De la Dernière Bande à Fin de partie de
Samuel Beckett



la Dernière Bande Mise en scène de Jacques Osinski. **Théâtre 14** (7 – 25 juin 2022)
Avec Denis Lavant. Lumières Catherine Verheyde., Son Anthony Capelli,
scénographie Christophe Ouvrard., Dramaturgie Marie Potonet.

Fin de Partie Mise en scène de Jacques Osinski **Paris Théâtre de l'Atelier** (19 janvier- 5
mars 2023). Avec Peter Bonke , Claudine Delvaux, Denis Lavant, Frédéric
Leidgens. **Chateauballon-Liberté, scène nationale de Toulon** (12 – 13 avril 2023)4

photographies : Pierre Grosbois

Cela fait déjà quelques temps que Jacques Osinski et Denis Lavant ont noué un compagnonnage fécond autour de l'œuvre de Samuel Beckett. C'est au Théâtre 14 dirigé par les excellents Mathieu Touzé et Edouard Chapot, que j'ai pu découvrir *La Dernière Bande*.

« Un soir, tard, d'ici quelques temps. » Tard, trop tard peut-être pour renouer le fil d'une rêverie inachevée : « Je suppose que j'entends ces choses qui en vaudront encore la peine quand toute la poussière sera – quand toute *ma* poussière sera retombée. Je ferme les yeux et je m'efforce de les imaginer. »

Derrière l'austère bureau encombré de cartons défraîchis, entre le « registre », l'épais dictionnaire et les bobines enregistrées qui lui tiennent lieu de prothèses mémorielles, un homme, myope et à demi sourd, émerge de la pénombre du silence à la recherche de lui-même.

Yeux mi-clos, aux aguets, une main posée en visière sur le pavillon de l'oreille, un doigt pointé sur la commande d'un magnétophone à bandes, il prend une profonde respiration, comme au sortir d'une apnée prolongée, tente de faire le point. Il calcule, évalue la part d'ombre et de lumière propices au petit cérémonial auquel il se livre à chacun de ses anniversaires : « Le nouvel éclairage au-dessus de ma table est une grande amélioration. Avec toute cette obscurité autour de moi je me sens moins seul. (Pause) En un sens. (Pause.) J'aime à me lever pour y aller faire un tour, pour revenir ici à... (il hésite) moi (Pause.) Krapp. »

Denis Lavant prête à Krapp sa présence minérale, sa voix éraillée et sa face burinée. Il se contorsionne, se fait les poches d'où il tire successivement une enveloppe froissée où il a consigné quelques notes vite abandonnées, un jeu de clés commandant les tiroirs du bureau qui s'ouvrent curieusement face public. Piquant carrément une tête dans un des tiroirs, il en extrait une banane, l'épluche, la caresse, s'en délecte du bout des dents. Puis y renonce pour se rabattre sur une seconde banane qu'il fourre directement dans une autre poche.

C'est seulement au terme de cette pantomime silencieuse qu'il entame d'une voix éraillée un soliloque ponctué de ricanements de jurons, de quintes de toux et du bruit sec des bouchons qu'il fait sauter dans le coin sombre où il s'esquive.

Que recherche donc Krapp, aux prises avec l'écheveau d'un passé cabossé fait de plans de vie inaboutis, de résolutions trahies, de repentirs inachevés et d'une histoire d'amour avortée? S'agit-il de recoudre les bribes d'une existence rituellement enregistrée année après année? S'agit-il de la doter d'une « chute » ?

Mais c'est peine perdue : *la Dernière bande* ne met pas un point final à « l'opus magnum » ambitionné jadis. La bobine tirée triomphalement d'une des multiples poches de Krapp ne vient pas mettre un terme à son inépuisable entreprise d'archivage. Ce n'est pas de *l'ultime* enregistrement qu'il s'agit, mais, comme aurait dit Deleuze, du *pénultième*, tel le « dernier verre » que prétexte l'ivrogne éternel assoiffé. De « chute » il n'en est d'autre possible que le dérapage contrôlé de Krapp sur la peau de banane qu'il a négligemment jetée.

«C'était sans espoir », conclut-il de ses histoires d'amour et de ses vellétés littéraires. Ainsi remonte-t-il le courant d'une jeunesse désabusée et d'une maturité sans avenir ni postérité. Tout au plus s'abandonne-t-il à la rêverie d'une histoire d'amour révolue. Il procède par tâtonnements, coups de sonde, remises en chantier et se livre à un examen en forme de liquidation systématique: « Viens d'écouter ce pauvre petit crétin pour qui je me prenais il y a trente ans, difficile de croire que j'aie jamais été con à ce point-là. Ça au moins c'est fini, Dieu merci. ».

« Fini, c'est fini, ça va peut-être finir ». C'est par ces mots de Clov que s'ouvre *Fin de Partie* :

Le plan horizontal de la table de la « turne » où Krapp soliloque laisse alors place à la verticalité des hautes cloisons de bois clair de *Fin de Partie*. « Trou » « refuge » ou sorte de mastaba percé d'une porte latérale et de deux fenêtres haut placées que ferment de petits rideaux, c'est le séjour des cinq représentants d'une humanité en fin de course.

L'état du monde répond à l'état des corps: Tandis que le monde semble livré au délabrement et la désertification, chaque corps exhibe à quelque degré son état de déglissement avancé. Il y

a Hamm (magnifique Frédéric Liedgens), tyran long et sec., crachant le sang et entrecoupant son discours de bâillements et de soupirs, comme au sortir d'un profond sommeil. Aveugle et paralytique, cloué sur son fauteuil à roulettes, il commande à coups de sifflet les entrées et sorties de Clov, son fils adoptif, soumis à ses moindres caprices de vieil enfant tyrannique: Tandis que, de son côté, Clov, (Denis Lavant) est en proie à une 'hyperactivité burlesque de l'esclave qui ne peut plus s'asseoir, Hamm, aveugle et privé de l'usage de ses membres inférieurs s'essaie parfois convulsivement, à l'aide d'une gaffe à un simulacre de déplacement. De son côté Clov s'affaire en claudiquant à diverses tâches dérisoires : rafistolage du chien en peluche de son maître ; extermination d'un intrus rat, puce ou morpion à grand renfort de poudre insecticide.

Vigie brinquebalante, Clov est commis à l'observation du monde dévasté où le gris domine. Il grimpe, avec la célérité et les contorsions sporadiques d'un pantin désarticulé dont on viendrait de remonter le ressort, jusqu'à l'une ou à l'autre des deux fenêtres..Parvenu au dernier degré de son escabeau chancelant, il écarte le mince rideau qui le sépare du dehors . Il dresse à l'usage de son maître et comparse, le même tableau d'un paysage désolé qu'aucun soleil n'éclaire, qu'aucun cri de mouette ne traverse, scrute, à l'aide d'une longue vue, un horizon où nulle voile ne dessine une ligne de fuite ou une échappée possible.

Il y a enfin, Nell et Nagg, (Sandrine Delvaux et Peter Bonke) les parents de Hamm, tous deux victimes du burlesque accident de tandem qui les a relégués dans les poubelles en fond de scène. Alternant doléances de vieux enfants, en demande, qui d'un câlin, qui d'un biscuit, qui d'une dragée, ils ne sortent que sporadiquement de leur somnolence et de leur vie végétative pour se rejouer, une fois encore, la comédie de l'amour, de la tendresse, des sanglots et du deuil.

Il revient à Jacques Osinski et à ses interprètes d'avoir porté une attention scrupuleuse aux didascalies de Beckett. Elles confèrent au jeu des protagonistes, à leur gestuelle et à leurs silences même, une force qui tend à soustraire l'œuvre à la tyrannie de la lettre du texte et à la quête d'un sens arrêté :

Hamm -Clov !

Clov (agacé) – *Qu'est-ce que c'est ?*

Hamm –*On n'est pas en train de...signifier quelque chose ?*

Clov – *Signifier ? Nous, signifier ! Ah elle est bonne !*

La part laissée au silence et à un jeu d'acteurs virtuoses excède toute tentative de réduire les propos des protagonistes au simple croisement de réparties métaphysiques agrémentées de blagues usées. Rien dans leurs échanges ne relève, comme on le prétend parfois, d'un simple ping-pong théâtral. Plutôt que les motivations psychologiques, importent les variations d'intensité. Autrement dit, Samuel Beckett n'écrit pas, il biffe, il rature, et son minimalisme opère comme un instrument de précision, un sismographe, plus que comme le véhicule d'un « message » que rien ne rattache à la vieille dénomination de « théâtre de l'absurde » Si ses personnages convoquent les puissances de la répétition, ce qu'il leur reste de pulsion de vie

rejoint les soubresauts agonistiques et tragi-comiques d'une existence qui n'en finit pas de finir. Rien ne se passe finalement, sinon que, comme dit Clov, « Quelque chose suit son cours ».

Fin de Partie est fait de ces minuscules mouvements inertiels qui, de loin en loin, relancent le jeu sans le mener à terme, sans aboutir à l'épuisement total des postures et des stratagèmes dérisoires auxquels il recourt. Ni le projet de construction d'un radeau formulé par Hamm, ni les velléités de fuite ou de meurtre de Clov, ni l'enlèvement de Nell et Nagg, n'offrent l'horizon d'un avenir, d'un ailleurs ou d'un au-delà. « Foirades » diriait Beckett.

Plutôt qu'elles n'indiquent une transcendance, les hautes cloisons verticales de *Fin de Partie* dessinent le puits sans fond d'un présent qui s'éternise. C'est de là que ce spectacle tire toute sa force.



CE QUI EST REMARQUABLE...
un regard sur la culture pop

FIN DE PARTIE AU THÉÂTRE DE L'ATELIER, JUSQU'AU 5 MARS



Au Théâtre de l'Atelier le spectacle commence dans la salle : les soirs de premières la fréquentation fourmille de comédiens et comédiennes, ils ont le regard vif qui porte loin et le salut fraternel, avec une assiduité sans failles ils viennent soutenir et applaudir leurs copains. Alors que le pays gronde son mécontentement face aux réformes annoncées, ici personne ne discute et encore moins attend les directives gouvernementales pour décider l'âge de la retraite, il n'est pas question d'arrêter de jouer, jamais. A ce propos, le théâtre de la Place Charles Dullin tient sa programmation au plus près du temps qui passe, le sujet de « Fin de partie » est d'ailleurs très nécessairement inspirant. Dont acte.

La pièce, écrite en 1957 par Samuel Beckett, est un huis-clos tragi-comique dont la savoureuse étrangeté littéraire traite de la dégradation des corps, de la fuite des esprits, de l'impotence des sentiments, et pas seulement... Cette inévitable et cruelle fin d'existence, Beckett l'attaque comme une énigme, il apporte des indices teintés d'humour noir, truffés de répliques corrosives, parfois tendres, en

ne s'épargnant pas d'aller enquêter au fin fond de nos âmes, recoins sombres, affres et autres tourments.

L'espace est indéfinissable, un peu démesuré, résolument abstrait. Comme si les angoisses existentielles de Samuel Beckett ne suffisaient pas à égarer ses personnages, Yann Chapotel, à la scénographie, et Jacques Osinski, à la mise en scène, œuvrent pour embarquer avec eux la salle toute entière dans l'envers du décor. Le tour est adroit, le spectateur sans défense, piégé dans l'immobilité passive des rangs de velours, assiste au drame. Un drame miroir, un peu, forcément.



Frédéric Leidgens est Hamm, il nous accueille dans sa demeure tel un roi shakespearien. Paralysé, coincé dans un fauteuil-trône, il a perdu l'usage de la vue comme celui de ses espérances. De ses grandes et belles mains fines, le vieillard fantasque exprime les derniers mouvements de la vie tout autour de lui comme les derniers soubresauts d'un animal blessé. Une sorte de puissance presque machiavélique le tient en alerte lorsqu'il s'agit de tyranniser Denis Lavant (Clov). Souffre-douleur, un peu résigné, parfois révolté, attentif et infiniment touchant, Denis Lavant propose une partition dansante entre commedia dell'arte et mime, il est un pantin désarticulé au visage drôle ou émouvant, héritier légitime de Chaplin ou Marceau. Enfin, émergents de cercueils aussi cylindriques que de grandes poubelles, les très malins, Claudine Delvaux (Nell) et Peter Bonke (Nagg), apportent une part d'humanité qui vient nous saisir à des instants totalement inattendus.

La pièce est annoncée pour durer 1h50, cependant on soupçonne les comédiens de jouer les prolongations, il est fort à parier qu'ils se délectent dans les

formidables répliques de Beckett, qu'ils cherchent à révéler des mondes parallèles dont peut-être même l'auteur en ignorait l'existence, et qu'ils goûtent avec gourmandise autant les silences émus que les rires des spectateurs. Rarement, décors, interprètes, mise en scène, lumières jusqu'aux costumes ne se sont aussi bien accordés. « Fin de partie » au Théâtre de l'Atelier est une création artistique, dramatique et plastique qui restera pour toujours. Attention chef d'œuvre !

Laurence Caron

[LIEN PERMANENT](#) CATÉGORIES : [EN FAMILLE](#), [LETTRES, ONDES & IMAGES](#), [SCENES](#) TAGS : [FIN DE PARTIE](#), [SAMUEL BECKETT](#), [JACQUES OSINSKI](#), [DENIS LAVANT](#), [FRÉDÉRIC LEIDGENS](#), [CLAUDINE DELVAUX](#), [PETER BONKE](#), [YANN CHAPOTEL](#), [CATHERINE VERHEYDE](#), [HÉLÈNE KRITIKOS](#), [PIERRE GROBOIS](#), [ÉDITIONS DE MINUIT](#), [THEATRE DE L'ATELIER](#)

Yann le galopin

vendredi, février 24, 2023

FIN DE PARTIE

FIN DE PARTIE

Disons le tout net, j'ai eu par le passé, parfois des difficultés à entrer dans l'univers Beckettien.

Fin de partie que je n'avais jamais vu ni lu, se passe dans un lieu indéterminé, une maison ou une cave (pour atteindre les fenêtres il faut utiliser un escabeau), sur une île ? dans un environnement extérieur sur lequel on ne sait rien, avec deux personnages Clov qui est boiteux et Hamm aveugle en fauteuil roulant sans connaître les liens qui les unissent, certaines phrases et situations se répètent. Dans des poubelles, les parents de Hamm interviennent ponctuellement. Autant d'éléments qui font qu'on peut être facilement dérouté.



@PierreGrobois

Ici j'ai très rapidement lâché prise ce que je n'avais pas fait pour les Beckett précédents, j'ai oublié toutes les interrogations qu'on peut avoir, oublié de chercher à comprendre, pour ne plus regarder que les comédiens, les écouter, être captivé par ce que je voyais.
Et ce fut un pur plaisir théâtral.

Ce pur plaisir je le dois à Jacques Osinski, dont la mise en scène au cordeau sert admirablement le texte et les comédiens, et quels comédiens !

La gestuelle, la voix, les intonations font de l'immense Denis Lavant un Clov inoubliable. Quant à Frédéric Leidgens cloué sur sa chaise roulante et caché derrière ses lunettes noires il est un formidable Hamm.

Sans oublier Peter Bonke et Claudine Delvaux qui sont excellents.

Un de mes premiers spectacles 2023, qui sera sûrement un des plus marquants, et une vraie découverte de l'oeuvre un des grands maîtres du théâtre de l'absurde.

"Fini, c'est fini, ça va peut-être finir", mais pas avant le 16 avril, le spectacle a rencontré son public et joue les prolongations, courez y.

Geneviève Charras

L'amuse-danse !

"Fin de partie" : se soumette sans "la voix de son maitre". Sans dieu ni Marx! Denis Lavant "articulé" comme jamais.



Après plusieurs monologues beckettien en compagnie de Denis Lavant, Jacques Osinski fait un nouveau pari, excitant et effrayant : *Fin de partie*, la grande pièce de Beckett, sa préférée. Tout à coup, il faut voir les choses en grand. Sommes-nous sur terre ?

Sommes-nous sur l'Arche de Noé après la fin du monde ? Peut-être est-ce déjà le purgatoire ...



La pièce raconte un monde qui s'écroule et donne la plus belle définition du théâtre qui soit : « Le souffle qu'on retient et puis ... (il expire). Puis parler, vite des mots, comme l'enfant solitaire qui se met en plusieurs, deux, trois, pour être ensemble, et parler ensemble, dans la nuit. » Et il faut voir évoluer Denis Lavant dans un rôle qui semble taillé sur mesure: un être "empêché" dans son corps boiteux, handicapé aux prises avec l'enfermement, la soumission, la défaite peut-être d'être humble et fataliste. Le personnage est à la fois pathétique et empathique, fort et faible dans sa résilience. Denis Lavant apparaît au début comme pétrifié, médusé, hors sol, pantin désarticulé aux gestes mécaniques et précis, ciselés au millimètre près comme à son accoutumé. Ici on compte, on pense, on arpente le plateau du regard pour le posséder, alors que son acolyte aveugle sur son fauteuil roulant ne peut mettre pied à terre. C'est bluffant de réalisme, touchant et plus de deux heures durant, on suit ce dialogue d'aveugle ou de sourd avec enchantement et ravissement; "Ravi" dépossédé par la justesse du jeu des deux acteurs en totale opposition. Lavant qui escalade sans cesse le monde et l'extérieur sur son échelle du ciel pour ausculter le monde extérieur, perché, niché pour échapper à ce huis clos dramatique ou absurde: au choix. Le texte fluide, la réflexion déroutante, désopilante, parfois comique et redondante pour mieux souligner la reprise, l'effet de répétition qui malgré tout fait avancer une intrigue absente. Perte de repère temporel, cocasse prise de positions physiques de Clov, élastique, souple, malgré ses difficultés ostéopathiques. Denis Lavant en danseur de corde, agile sous des facettes d'entrave, de perte de motricité, de handicap dus à l'enfermement, le manque de divagations quotidiennes du à sa "prison dorée" chez son maître "chien" Hamm. Maître qui sans lâcher, l'enferme, le préserve, le soumet à son emprise toxique. Un Frédéric Leidgens fascinant. De mal voyant, tireur de cartes de château en Espagne. Ils sont tendres et féroces, implacables objets d'un destin sans destination, hormis cette "fin de partie" qui n'en finit pas de rebondir. En match de "échec" où le fou se démène, le roi déchoit et les deux tours que sont les parents Nagg et Nell se confinent dans des tubes, des bidons d'essence débordant de lucidité. Les relations sont simples et complexes, servies par une mise en

scène sobre et éloquente Comme ce verbe flamboyant de Beckett qui nous cloue le bec, ce gouffre où l'on se jette sans réfléchir au sauvetage. Pas de bouée ni de maître à danser pour cette prestation d'acteur au sommet de leur art: la présence, l'engagement physique et au service d'un texte qui vagabonde sans soucis dans l'exiguïté du verbe, de la syntaxe. Du Beckett assurément!

Ce sont quatre personnages - **Clov et Hamm, Nagg et Nell** ; c'est un lieu clos - car au dehors, c'est "Mortibus" ; c'est une boucle sans fin ; c'est un temps inexistant ; c'est surtout des répliques, des dialogues, des relations entre les personnages magnifiquement mis en scène par le génie de Beckett.



Mise en scène **Jacques Osinski**

Avec **Denis Lavant (Clov)**, **Frédéric Leidgens (Hamm)**, **Claudine Delvaux (Nell)** et **Peter Bonke (Nagg)**

Scénographie **Yann Chapotel**

Lumières **Catherine Verheyde**

Costumes **Hélène Kritikos**

Chantiers de culture

Samuel Beckett, un double plaisir

Jusqu'au 8/04 pour l'une à La Scala, au Théâtre de l'Atelier pour l'autre jusqu'au 16/04, se jouent à Paris *En attendant Godot* et *Fin de partie*. Deux classiques du répertoire contemporain, deux chefs d'oeuvre de Samuel Beckett... Avec de prodigieux interprètes magistralement mis en scène par Alain Françon et Jacques Osinski.



Un événement à ne point manquer. **Prix Nobel de littérature en 1969, le plus français des auteurs irlandais à l'affiche de deux salles parisiennes : Samuel Beckett, le maître de l'insolite, défaiseur de langage et tricoteur de dialogues !** Qui fit scandale en 1953, lors de la création d'*En attendant Godot* par Roger Blin, les spectateurs n'y comprenant rien, excédés qu'il ne se passe rien, au point d'en venir aux mains : Godot, qu'on attend toujours 70 ans plus tard, n'en demandait pas tant, le succès était assuré !

« **Je ne sais pas qui est Godot. je ne sais même pas, surtout pas, s'il existe. Et je ne sais pas s'ils y croient ou non, les deux qui l'attendent. Les deux autres qui passent vers la fin de chacun des deux actes, ça doit être pour rompre la monotonie. Tout ce que j'ai pu savoir, je l'ai montré. Ce n'est pas beaucoup. Mais ça me suffit, et largement. Je dirai même que je me serai contenté de moins** ».

Samuel Beckett. Lettre à Michel Polac, 1952



Sur les planches de la Scala, un duo époustouflant de naturel et de naïveté ! **Laurel et Hardy des temps modernes, le petit rondouillard et le grand escogriffe à la Tati attendent Godot sans désespérer.** La lune se levant au jour couchant, les godillots blessant les pieds, la faim tenaillant le ventre, le froid s'immiscant au pied de l'arbre décharné... En fond de scène un paysage

vaporeux et gris noir, **un gros caillou au devant sur lequel Estragon (André Marcon) soulage son fessier tandis que Vladimir (Gilles Privat) le rejoint braguette ouverte.** Le dialogue s'engage. Répétitif, désopilant : sur la mémoire qui flanche au souvenir d'être déjà passé par là, sur l'état miséreux des deux paumés que lie une tumultueuse mais solide amitié, sur le rendez-vous sans cesse décalé avec l'énigmatique Godot. Comme chaque soir, ils croisent le chemin du fantasque Pozzo (Guillaume Lévêque) tenant en laisse Lucky (Eric Berger), son porteur de valise. Chacun y va de sa tirade, pleureuse ou rieuse, douceuse ou coléreuse. **Rien n'avance ni ne bouge, l'action au point mort alors que s'agitent les protagonistes, en perpétuel mouvement !** Estragon et Vladimir repartent comme ils sont venus, même pas déçus lorsqu'un jeune messager (Antoine Heuillet) leur annonce un nouveau report. Demain, les deux compères en sont convaincus, ils rencontreront l'étrange inconnu.



Alain Françon, qui fit hier les beaux jours (oh, Beckett...) du Théâtre national de la Colline, a fouillé le texte du bel et grand irlandais pour en extraire la substantifique moelle. Posant chaque tirade et dialogue dans le bon geste et la bonne intonation de ses interprètes, rendant tout à la fois limpide et sulfureuse l'écriture du dramaturge, faisant advenir complicité et compassion envers cette galerie d'êtres égarés et détonants, déconcertés et déconcertants. **Une tranche d'humanité partagée entre rire et désespoir, tendresse et cruauté dans l'aridité d'un monde où la rencontre avec l'autre désormais ne va plus de soi.** Et pourtant... Quand l'arbre dégarni, d'une unique feuille au final luit, l'espoir reverdit ! Un plaisir des planches renouvelé au Théâtre de l'Atelier, toujours en compagnie de Samuel Beckett ! **Jacques Osinski met en scène *Fin de partie*, là encore avec une sacrée bande de comédiens, Denis Lavant et Frédéric Leidgens dans les rôles-titre...**

« Ma bataille sans espoir contre mes fous continue (avec l'écriture de *Fin de partie*, ndlr), en ce moment j'ai fait sortir A de son fauteuil et je l'ai allongé sur la scène à plat ventre et B essaie en vain de le faire revenir sur son fauteuil. Je sais au moins que j'irai jusqu'à la fin avant d'avoir recours à la corbeille à papier. Je suis mal fichu et démoralisé et si anxieux que mes hurlements jaillissent, résonnant dans la maison et dans la rue, avant que je puisse les arrêter ».

Samuel Beckett. Lettre à Pamela Mitchell, 1955



Comme l'affirme le génial irlandais à propos de sa pièce préférée, un vieil homme condamné en son fauteuil, aveugle et paralytique... Près de lui, un type plus jeune, boiteux et agité. **Hamm (Frédéric Leidgens) et Clov (Denis Lavant), le père et le fils peut-être, le maître et le serviteur plus vraisemblablement : l'un parle l'autre agit, l'un ordonne l'autre obéit.** Qui s'interpellent et se répondent du tac au tac, des dialogues de basse ou haute intensité, comme Clov qui n'en finit pas de monter et descendre de son échelle, d'une aigreur vacharde ou d'une mielleuse condescendance. **Le vieux, acariâtre, vit la peur au ventre, redoutant que son garçon de compagnie le quitte. L'autre, fielleux, ne cesse de répéter qu'il va fuir, s'en aller bientôt,** et si ce n'est aujourd'hui ce sera demain assurément. La vie, les jours s'écoulent ainsi en ce salon sans chaleur ni luminosité, d'un rituel l'autre à servir le repas, surveiller le bon ou mauvais temps du haut de la fenêtre, cajoler le petit chien en peluche qui a perdu une patte : comme le précise Beckett dans la missive à son amoureuse, **un monde de fous qui, paradoxe, semblent pourtant toujours maîtres de leur raison,** les parents de Hamm (Claudine Delvaux et Peter Bonke) sortant la tête des deux grands tonneaux où ils sont cloîtrés, à priori à leur insu mais de leur plein gré au vu de leur visage rayonnant ! **Là encore, peu d'action mais forte agitation, Lavant et Leidgens au sommet de leur art,** entre tragédie et comédie, dans leurs rôles de composition et leurs tirades à la pointe acérée.



Jacques Osinski maîtrise l'univers beckettien. Du maître irlandais exilé à Paris depuis 1938, **l'ancien directeur du Centre dramatique national des Alpes de Grenoble a déjà mis en scène nombre de ses textes**, du *Cap au pire* à *La dernière bande*... Avant que ne se lève le rideau, un interminable noir silence invite le spectateur à se défaire des affaires du temps présent pour entrer dans un univers hors d'atteinte de toute normalité : **l'ancien monde qui se meurt au fond d'un tonneau, le nouveau où les vivants se répartissent la tête et les jambes, l'un pensant et l'autre claudiquant**. Une alliance forcée, une solidarité fondée dans la contrainte, un piteux jet de lumière laissant entrevoir un semblant de bonté et d'espoir. Avec Beckett, c'est peu dire, entre humour et férocité, les rapports entre humains sont d'une étrange complexité.

D'une pièce l'autre, de *Godot* à *Fin de partie*, chacun est convié, selon son humeur du jour, à rire ou pleurer au banquet de la comédie humaine. **Deux spectacles accessibles à quiconque, avec les mots du quotidien – décalés, disjonctés, déphasés -, pour donner à voir les maux d'un monde** où la graine ne germe plus, l'éclaircie se fait rare, l'autre se terre dans l'absence et le silence. « *Fini, c'est fini, ça va finir, ça va peut-être finir* », nous alerte Beckett avec une hauteur et une intelligence d'esprit prophétiques. **Yonnel Liégeois**

En attendant Godot : jusqu'au 08/04 à la Scala, à Paris. Du 12 au 14/04 au Domaine d'O, à Montpellier. Du 03 au 05/05 au Théâtre national de Nice. Du 07 au 29/07 à la Scala Provence, à Avignon.

Fin de partie : jusqu'au 16/04 au Théâtre de l'Atelier, à Paris. Les 12 et 13/04 à Châteauvallon-Liberté, scène nationale.



GODOT, ENFIN ARRIVÉ, ENTRAÎNE LE BRIGADIER AU THÉÂTRE

LIEN PERMANENT : [HTTPS://MONDE-LIBERTAIRE.NET/INDEX.PHP?ARTICLEN=7090](https://monde-libertaire.net/index.php?articlen=7090)

Fin de partie de SAMUEL BECKETT

Mise en scène **Jacques Osinski**

Avec **Denis Lavant** (Clov), **Frédéric Leidgens** (Hamm), **Claudine Delvaux** (Nell) et **Peter Bonke** (Nagg)

Scénographie **Yann Chapotel**

Lumières **Catherine Verheyde**

Costumes **Hélène Kritikos**

Photographies **Pierre Grobois**

Texte publié aux *Éditions de Minuit*

Après *Cap au pire* en 2017, *la Dernière Bande* en 2019 et *l'Image* en 2021, **Jacques OSINSKI** signe une nouvelle mise d'une pièce de **Samuel BECKETT** qui serait la préférée de l'auteur.

Le metteur en scène dans sa note d'intention parle de voyage avec Beckett dont il cite cette pensée tirée d'une lettre à Pamela Mitchell : « *C'est étrange de se sentir à la fois fort et au bord du gouffre. C'est ce que j'éprouve et j'ignore laquelle de ces deux impressions est fautive : ni l'une ni l'autre probablement* ».

Avant de s'engouffrer dans les multiples considérations que peuvent susciter cette pièce en raison de ses thèmes existentiels les plus criants : la solitude, la vieillesse, la mort, la misère, il est possible de considérer tout simplement cette pièce comme un objet théâtral ou bien un vaisseau théâtral destiné de préférence à d'excellents comédiens tels que **Denis LAVANT** et **Frédéric LEIDGENS** sans oublier **Claudine DELVAUX** et **Peter BONKE**.

Tout en respectant les didascalies [note] du texte, Jacques Osinski crée sur le plateau une atmosphère sans artifice où les personnages donnent l'impression de vivre dans un endroit familial et vivant avec des objets signifiants que ce soient les poubelles où sont engoncés jusqu'au cou deux vieillards, l'escabeau, le chien en peluche, le fauteuil à roulettes. Quant au drap qui recouvre en début de scène le paralysé, décrit comme vieux par Beckett, il rutile d'une blancheur qui contraste avec le gris sombre de la pièce à vivre.

Il s'agit donc bien de cela, pièce à vivre et quels en sont donc les occupants ? Hamm un individu paralysé et aveugle, ses parents en fin de vie et Clov son serviteur boiteux. Que font tous ces personnages, ils parlent ... Parce qu'ils sont en situation de dépendance, ils sont obligés de se parler ou s'écouter parler, même pour ne rien dire ou quoi que ce soit qui fasse avancer. Une façon de combler le vide, l'absence de véritable communication avec des mots.

On parle souvent de vide ou de néant à propos des pièces de Beckett mais ce qui frappe pourtant c'est la présence « *extraordinaire* » des personnages. Je me souviens d'avoir assisté adolescente à une retransmission télévisée de *Oh les beaux jours* avec Madeleine RENAUD qui interprétait Winnie. Elle crevait l'écran tant elle donnait l'impression de vivre intensément ce qui lui arrivait sans dramatiser la situation tragique, voire effrayante qu'elle subissait.

Cette espèce de fascination, je crois l'avoir retrouvée avec les personnages de *Fin de partie*, une vision qui s'imprime étrangement dans l'espace comme s'il était encore possible d'entendre converser Hamm et Clov au-delà de la représentation.

Certes il s'agit de situations impossibles, désespérantes, il n'empêche qu'on peut rire et les personnages eux-mêmes se tournent en dérision. Quand le tragique finit par devenir comique. Trop, c'est trop ! Comment lui

tordre le cou à ce quotidien « infâme » sinon en le faisant sortir de ses gonds, en se moquant de lui, en lui assignant juste sa place, en le désignant ou en se désignant soi-même. : Toi Hamm, toi Clov, toi le vieux, toi la chaise, toi l'escabeau !

Le fait de désigner opère le hors-soi, permet la projection et d'une certaine façon libère. Il importe de convenir de la rotation de ce qui est perçu comme immuable, les instincts de mort et de vie, la jour et la nuit...

La représentation au théâtre opérera toujours ce hors soi, ce pourquoi elle est exigeante, elle requiert l'œil du public ou du metteur en scène, elle est signifiante pour les personnages dans un univers parallèle comme chez Pirandello.

La force des personnages est une révélation. Comment ? Prendre un paralysé aveugle, un boiteux, deux vieillards pour nous parler de l'existence, c'est scandaleux !

Spectateurs, spectatrices, n'ayez crainte, grâce à la mise en scène très inspirée de Jacques OSINSKI qui fait toute confiance à ses interprètes capables de faire retentir tout le poids d'une existence malheureuse avec un indéfinissable clin d'œil de malice, vous ne ressortirez pas tristes ou déprimés.

Tout se passe et c'est probablement une illusion comme si Beckett tel Clov grimpeait sur un escabeau et regardant à travers une lunette, s'écriait : Cherchez l'humain !

Le 7 Mars 2023
Evelyne Trân

Au **Théâtre de l'Atelier** 1 Place Charles Dullin 75018 PARIS
du 19 Janvier au 16 Avril 2023.
Du mardi au samedi à 19h. Le dimanche à 15h

Prolongations à partir du 9 mars : Attention nouveaux horaires.
Du mardi au samedi à 21h. Le dimanche à 17h

N. B : Jacques OSINSKI était l'invité de l'émission **DEUX SOUS DE SCÈNE** sur **RADIO LIBERTAIRE 89.4** en 2ème partie, le samedi 25 Février 2023, en podcast sur le site de Radio Libertaire.

THEATRE AU VENT

ACTUALITES THEATRALES & MUSICALES

FIN DE PARTIE de Samuel BECKETT – Mise en scène de Jacques OSINSKI au Théâtre de l'Atelier 1 Place Charles Dullin 75018 PARIS du 19 Janvier au 16 Avril 2023.

[Evelyne Trân](#) [Non classé](#) 8 mars 2023 4 Minutes

Du mardi au samedi à 19h | Le dimanche à 15h*

Prolongations à partir du 9 mars : Attention nouveaux horaires.
Du mardi au samedi à 21h | Le dimanche à 17h



Mise en scène **Jacques Osinski**
Avec **Denis Lavant (Clov)**, **Frédéric Leidgens (Hamm)**, **Claudine Delvaux (Nell)** et **Peter Bonke (Nagg)**

Scénographie **Yann Chapotel**
Lumières **Catherine Verheyde**
Costumes **Hélène Kritikos**
Photographies **Pierre Grobois**

Texte publié aux **Éditions de Minuit**

Après *Cap au pire* en 2017, *la Dernière Bande* en 2019 et *l'Image* en 2021, Jacques OSINSKI signe une nouvelle mise d'une pièce de Samuel BECKETT qui serait la préférée de l'auteur.

Le metteur en scène dans sa note d'intention parle de voyage avec Beckett dont il cite cette pensée tirée d'une lettre à Pamela Mitchell : « C'est étrange de se sentir à la fois fort et au bord du gouffre. C'est ce que j'éprouve et j'ignore laquelle de ces deux impressions est fautive : ni l'une ni l'autre probablement ».

Avant de s'engouffrer dans les multiples considérations que peuvent susciter cette pièce en raison de ses thèmes existentiels les plus criants : la solitude, la vieillesse, la mort, la misère, il est possible de considérer tout simplement cette pièce comme un objet théâtral ou bien un vaisseau théâtral destiné de préférence à d'excellents comédiens tels que Denis LAVANT et Frédéric LEIDGENS sans oublier Claudine DELVAUX et Peter BONKE.

Tout en respectant les descriptives du texte, Jacques Osinski crée sur le plateau une atmosphère sans artifice où les personnages donnent l'impression de vivre dans un endroit familier et vivant avec des objets signifiants que ce soient les poubelles où sont engoncés jusqu'au cou deux vieillards, l'escabeau, le chien en peluche, le fauteuil à roulettes. Quant au drap qui recouvre en début de scène le paralysé, décrit comme vieux par Beckett, il rutilait d'une blancheur qui contraste avec le gris sombre de la pièce à vivre.

Il s'agit donc bien de cela, pièce à vivre et quels en sont donc les occupants ? Hamm un individu paralysé et aveugle, ses parents en fin de vie et Clov son serviteur boiteux. Que font tous ces personnages, ils parlent ... Parce qu'ils sont en situation de dépendance, ils sont obligés de se parler ou s'écouter parler, même pour ne rien dire ou quoi que ce soit qui fasse avancer. Une façon de combler le vide, l'absence de véritable communication avec des mots.

On parle souvent de vide ou de néant à propos des pièces de Beckett mais ce qui frappe pourtant c'est la présence « extraordinaire » des personnages. Je me souviens d'avoir assisté adolescente à une retransmission télévisée de *Oh les beaux jours* avec Madeleine RENAUD qui interprétait Winnie. Elle crevait l'écran tant elle donnait l'impression de vivre intensément ce qui lui arrivait sans dramatiser la situation tragique, voire effrayante qu'elle subissait.

Cette espèce de fascination, je crois l'avoir retrouvée avec les personnages de *Fin de partie*, une vision qui s'imprime étrangement dans l'espace comme s'il était encore possible d'entendre converser Hamm et Clov au-delà de la représentation.

Certes il s'agit de situations impossibles, désespérantes, il n'empêche qu'on peut rire et les personnages eux-mêmes se tournent en dérision. Quand le tragique finit par devenir comique. Trop, c'est trop ! Comment lui tordre le cou à ce quotidien « infâme » sinon en le faisant sortir de ses gonds, en se moquant de lui, en lui assignant juste sa place, en le désignant ou en se désignant soi-même. : Toi Hamm, toi Clov, toi le vieux, toi la chaise, toi l'escabeau !

Le fait de désigner opère le hors soi, permet la projection et d'une certaine façon libère. Il importe de convenir de la rotation de ce qui est perçu comme immuable, les instincts de mort et de vie, la jour et la nuit...

La représentation au théâtre opérera toujours ce hors soi, ce pourquoi elle est exigeante, elle requiert l'œil du public ou du metteur en scène, elle est signifiante pour les personnages dans un univers parallèle comme chez Pirandello.

La force des personnages est une révélation. Comment ? Prendre un paralysé aveugle, un boiteux, deux vieillards pour nous parler de l'existence, c'est scandaleux !

Spectateurs, spectatrices, n'ayez crainte, grâce à la mise en scène très inspirée de Jacques OSINSKI qui fait toute confiance à ses interprètes capables de faire retentir tout le poids d'une existence malheureuse avec un indéfinissable clin d'œil de malice, vous ne ressortirez pas tristes ou déprimés.

Tout se passe et c'est probablement une illusion comme si Beckett tel Clov grimpeait sur un escabeau et regardant à travers une lunette, s'écriait : Cherchez l'humain !

Le 8 Mars 2023

Evelyne Trân

Fin de partie au théâtre de l'Atelier

Représentée pour la première fois à Londres en 1957 et reprise quelques semaines plus tard au Studio des Champs-Élysées à Paris, cette pièce inclassable de Samuel Beckett fait « exploser un langage très quotidien », comme disait Roger Blin qui en assurait la mise en scène et jouait le rôle de Hamm. C'est une pure merveille qui échappe à l'usure du temps.

Huis clos d'une bien curieuse famille dans une maison désolée de bord de mer, un « espace indéfini » avec deux infirmes. L'un paralytique et aveugle dans un fauteuil roulant : Hamm, le propriétaire. L'autre, boiteux : Clov, un orphelin devenu son fils adoptif. Le premier, immobile et volubile ; le second, agité et taiseux. Et dans deux poubelles, le père et la mère de Hamm qui ont perdu leurs jambes dans un accident.

Atmosphère crépusculaire dans un monde fini, désolation et huis clos où le seul contact avec l'extérieur est le regard de Clov lorsqu'il grimpe sur une échelle branlante pour scruter le paysage à travers deux fenêtres et, en même temps, l'énergie incroyable des deux compères, leurs chamailleries obsessionnelles, le chaos de sentiments. Et ce langage singulier célèbre fait de répétitions : les didascalies de silences prennent avantageusement la place des mots, si l'on reste maître du silence on est esclave des mots, ce qui préserve la liberté dans le comportement et le destin de nos héros. Voici une manière parmi d'autres d'interpréter la pièce. Intelligence, humour noir, théâtre de la farce plutôt que de l'absurde, fulgurances, la force de ce beau texte repose sur ce dépouillement.

Et quelle tendresse dans ces relations tumultueuses faites de récriminations, d'humiliations, détestations car ils ne peuvent se

passer l'un de l'autre. Hamm, l'orgueilleux despote, vit dans la peur que Clov le quitte et celui-ci n'arrive pas à le faire, suspense qui reste entier jusqu'à la fin.

Les mots ordinaires sont incapables de décrire une telle œuvre. Ils peuvent servir à exprimer tout le plaisir que l'on a pris à voir ce spectacle qui, après le succès rencontré cet été à Avignon, se donne pour quelques mois au théâtre de l'Atelier. La mise en scène de Jacques Osinski met en valeur cette délicate alchimie entre noirceur et comédie, fragilité et puissance. Et le face-à-face tout en tension des deux comédiens est une vraie performance. Denis Lavant est Clov, le corps, pantin désarticulé, équilibriste toujours en mouvement, clown qui invente mille facéties une prouesse. Mais on ne saurait oublier la performance de Frédéric Leidgens, Hamm, l'esprit, clown blanc aristocratique et hautain. Un grand moment de théâtre.

Jusqu'au 16 avril 2023

Théâtre de l'Atelier, 1 place Charles Dullin, 75018 Paris

En attendant Godot au théâtre de La Scala

Autre Beckett, sa pièce la plus connue, le fameux *En attendant Godot*, auréolé des souvenirs tumultueux de sa création en 1953 au théâtre de Babylone, dans une mise en scène de Roger Blin qui jouait le rôle de Pozzo : chahuts, départ de la moitié de la salle avant la fin de l'acte I, batailles rangées, baisser de rideau, ce qui assura la célébrité du jeune auteur, publié peu après aux Éditions de Minuit par Jérôme Lindon dont on ne louera jamais assez le rôle de dénicheur de talents. Traduite dans une vingtaine de langues, la pièce est devenue un des plus grands succès du théâtre contemporain.

Un sujet simple disait l'auteur : quatre personnages, un décor minimaliste (« route de campagne, avec arbre ») à la tombée de la nuit et une action réduite à l'attente du mystérieux Godot par deux vagabonds, Vladimir et Estragon, alias Didi et Gogo.

Rien d'autre à prouver sinon que la vie est une éternelle attente et des rendez-vous jamais vraiment réussis. Godot existe-t-il ? Tout

restera inachèvement et mystère jusqu'à la mort elle-même. Aux deux clochards célestes s'ajoutent le couple formé par Pozzo et Lucky, deux autres vagabonds. Si les premiers sont dans un rapport d'égalité, ces derniers sont dans une relation maître et esclave, l'abominable Pozzo tenant en laisse le malheureux Lucky qu'il martyrise sous les yeux des deux compères que cette diversion sort de leur ennui. Et la magie du langage de Beckett, unique, fait d'une économie de mots simples, du rythme des silences et des répétitions. La tragédie est bousculée par l'humour, cette courtoisie du savoir-vivre qui tire le tout vers le cirque et la farce.

La mise en scène du grand Alain Françon met en valeur la poésie de la pièce, avec un décor lumineux en fond de la scène où une ébauche de paysage est éclairé par une lune blafarde lorsque la nuit tombe. Et l'épure voulue par l'auteur : la grosse pierre et l'arbre nu qui prendra ensuite quelques feuilles pour marquer la fuite du temps. La direction d'acteurs fait ressortir la complexité des caractères, l'intelligence rusée des deux clochards, aristocrates du verbe sinon du comportement. Quant aux comédiens; qu'il s'agisse de Gilles Privat (Vladimir) et André Falcon (Estragon), les deux vagabonds et de leurs visiteurs Guillaume Lévêque (Pozzo) et Éric Berger (Lucky), ils sont en état de grâce comme le sont les spectateurs.

Jusqu'au 8 avril 2023

La Scala, 13 boulevard de Strasbourg, 75010 Paris

Arts Paradis

Denis Lavant dans "Fin de partie" au théâtre de l'Atelier

Dernière mise à jour : 16 mars

Depuis janvier, l'immense comédien Denis Lavant s'attaque à relever le pari à la fois excitant et effrayant d'interpréter la pièce de l'auteur irlandais Samuel Beckett, "**Fin de Partie**", mis en scène par Jacques Osinski, avec qui il avait déjà collaboré pour de nombreux monologues becketttiens.

Selon le metteur en scène, monter cette pièce, qui est sa préférée, est comparable à monter "**Hamlet**" de Shakespeare, le Saint Graal !

C'est l'histoire d'un monde qui s'écroule. C'est un peu du théâtre dans le théâtre avec ses quatre personnages, Clov et Hamm, magnifiquement incarnés par Denis Lavant et Frédéric Leidgens, et Nell et Nagg qui habitent dans deux grosses poubelles !

C'est aussi un petit théâtre, une petite histoire dans la grande, celle des parents du personnage de Hamm, chacun dans sa poubelle, et celle contant la relation entre Clov et Hamm, un père et son fils adoptif, ou un maître et son domestique comme si l'un incarnait le corps et l'autre l'âme.

On y évoque la vie, la mort, le temps qui passe et cette fin de l'existence, toujours, avec les traits d'humour connus de l'auteur irlandais.

Une opposition, un contraste, s'opère déjà dans le jeu des comédiens principaux : Clov, boiteux, bouge tout le temps et parle peu, Hamm est immobile et volubile, aveugle et paralytique. Ils nourrissent une certaine dépendance et on comprend rapidement que chacun leur tour, ils ont pris soin l'un de l'autre, et avec les années, ils sont devenus inséparables : Hamm a sans cesse la crainte que Clov le quitte.



Crédit photo : Pierre Grosbois

Cette pièce explore avec lucidité et sobriété les liens d'amour / haine des membres d'une famille. Les personnages vivent dans un intérieur, un espace indéfini doté de deux fenêtres donnant sur l'extérieur, les deux personnages principaux ont d'ailleurs peur que la lumière naturelle les quitte à jamais.

Tout le théâtre de l'absurde est dévoilé ici et la prestation magistrale des deux grands comédiens est incontestable. L'interprétation est très libre et l'auteur ne donne que peu d'indices sur ce lieu énigmatique, cela pourrait être un bateau, comme l'Arche de Noé !

Le rythme de la pièce marque assurément la longue marche du temps. Elle est rythmée par chaque pause, marquée par le personnage de Hamm d'une part, se lever, manger, raconter une histoire, prendre son calmant, et d'autre part par le réveil du personnage de Clov.



Crédit photo : Pierre Grosbois

C'est en juillet 2022, au Festival d'Avignon, que le metteur en scène, fondateur de la compagnie "L'Aurore Boréale" a créé "**Fin de Partie**", ce huis-clos tantôt burlesque, tantôt mélancolique, entre bouffonnerie et métaphysique, qui nous plonge au bord du précipice de l'existence. C'est une pièce pleine de grâce, portée par un texte poétique avec une saveur éminemment philosophique.

La performance des quatre comédiens est telle que, très vite, la pièce reprise le 19 janvier au théâtre de l'Atelier, rencontre un vif succès bien mérité et nous offre des prolongations ! Ainsi, vous pouvez saisir la chance d'assister à ce grand moment de théâtre jusqu'au 16 avril prochain.

"Fin de Partie" de Samuel Beckett

Mise en scène : Jacques Osinski

Comédiens : Denis Lavant (Clov), Frédéric Leidgens (Hamm), Claudine Delvaux (Nell), Peter Bonke (Nagg).

Cédric Cilia

CULTURETOPS

CRITIQUE DES ÉVÉNEMENTS CULTURELS

FIN DE PARTIE

De

Samuel Beckett

Durée : 1h50

Mise en scène

Jacques Osinski

Avec

Denis Lavant (Clop), Frédéric Leidgens (Hamm), Claudine Delvaux (Nell), Peter Bonke (Nagg)

INFOS & RÉSERVATION

Théâtre de l'Atelier

Place Charles Dullin

75018

PARIS

01 46 06 49 24

<https://www.theatre-atelier.com/>

Les 14, 15, 17 et 22 mars et les 5, 6, 7 et 8 avril à 21h, les 15 et 16 avril, les 9, 15 et 16 avril à 21h

CHARLES-EDOUARD AUBRY

Le 23 mars 2023

THÈME

- La pièce est difficile à résumer, car le fil narratif est ténu, l'univers multiple et le texte exigeant. Hamm vit dans une maison au bord de la mer (ou est-ce un bateau ?) avec son fils Clov, (qui pourrait aussi être son domestique ?) et ses deux parents (Nell et Nagg), qui ont pris place dans deux poubelles.
- Hamm, aveugle et cloué dans un fauteuil roulant, est tyrannique et craint que Clov ne le quitte. Celui-ci, boiteux, bouge sans arrêt et parle de partir sans jamais mettre ses menaces à exécution. Quant aux parents dans leurs poubelles, ils sont réduits à un rôle de comparse en fin de vie.
- Entre Hamm et Clopp se déroule une étrange conversation, bouffonne et métaphysique, qui explore les liens d'amour et de haine liant les membres de cette famille, mais évoque aussi le sens de la vie.

POINTS FORTS

- Le texte est parfois obscur, parfois drôle, parfois vertigineux ; on touche sans cesse aux limites du dialogue comme mode de communication : les histoires qu'on se raconte définissent les relations entre ces personnages surprenants et la réalité absurde dans laquelle ils semblent se débattre sans espoir de délivrance.
- L'interprétation de Denis Lavant est exceptionnelle : habitué des textes de Beckett, habité par son univers unique et particulier, il incarne un personnage "keatonien" qui vaut autant par sa gestuelle et son exceptionnelle façon d'occuper l'espace que par sa parfaite maîtrise de l'équilibre textuel "beckettien". Et que dire de Frédéric Leigdens, dont les variations vocales sont magistrales ? Immobile tout au long de la pièce, il apporte une densité bouleversante à son personnage. Ensemble ils forment l'un des plus beaux et des plus justes duos qu'il m'ait été donné de voir.
- Enfin, la mise en scène de Jacques Osinski prouve sa totale appropriation de l'univers de l'auteur. « *Tant qu'il reste de lui des choses que je ne comprends pas, qui me sont obscures, étrangères, je crois que je peux le mettre en scène* » dit-il. *Fin de partie* donne l'impression qu'il touche au but.

QUELQUES RÉSERVES

- Pas de réserve, si ce n'est la volonté de rentrer dans cet univers, d'accepter de s'y perdre, un peu comme une bouteille jetée à la mer.

ENCORE UN MOT...

- *Fin de partie* est la quatrième collaboration entre Jacques Osinski et Denis Lavant. Après *Cap au pire* en 2017, *La dernière bande* en 2019 et *L'image* en 2021, ils poursuivent une collaboration qui trouve ici son apogée.

UNE PHRASE

- Hamm : « Fini ... c'est fini ... ça va finir ... ça va peut-être finir ... »

- Hamm : « *Peut-il y avoir misère plus haute que la mienne ? Sans doute autrefois, mais aujourd'hui ... mon père, ma mère, mon chien ... Tout est absolu ... Plus on est grand et plus on est plein et plus on est vide ...* »

- Clop : « Je te quitte

- Hamm : *Ca avance ...* »

L'AUTEUR

- Samuel Beckett est né en 1906 à Dublin, et mort à Paris en 1989.
- Écrivain (*Molloy, Malone meurt, L'innommable ...*) et poète, c'est pour son œuvre théâtrale qu'il est le plus connu, avec des pièces comme *En attendant Godot*, qui est l'un des sommets du théâtre de l'absurde. *Fin de partie* était sa pièce préférée.
- Son œuvre, austère et minimaliste reflète un profond pessimisme face à la condition humaine.
- Il a reçu le prix Nobel de littérature en 1969 pour « *son œuvre, qui à travers un renouvellement des formes du roman et du théâtre, prend son élévation dans la destitution de l'homme moderne* ».

La Fleur du Dimanche

Fin de Partie à l'Atelier: Tout est bien qui finit !

Fin de Partie au **Théâtre de l'Atelier** à Paris, ce n'est pas encore fini. Je m'entends, la pièce de Samuel Beckett, mise en scène par Jacques Osinski, forte de son succès, est prolongée (au moins) jusqu'au 16 avril 2023. Mais n'attendez pas la fin pour y aller.

Et surtout ne croyez pas lorsque Clov (Denis Lavant) vous dit au début de la pièce... après quelques moments de silence et d'immobilité, puis d'un étrange ballet désarticulé où, comme un pantin attaché à une ficelle il virevolte de gauche à droite avec (ou sans) son échelle pour ouvrir les rideaux des deux fenêtres - côté "mer" et côté "terre" - haut placées: *"Fini, c'est fini, ça va finir, ça va peut-être finir. ..."* Parce qu'effectivement cela ne finit pas, cela ne fait que commencer, de finir... Et cela continue ainsi *"..., Les grains s'ajoutent aux grains, un à un, et un jour, soudain, c'est un tas, un petit tas, l'impossible tas."*



Fin de Partie - Samuel Beckett - Denis Lavant - Frédéric Leidgens - Théâtre de L'Atelier

Cette phrase résume dans sa substance même l'esprit de la pièce, cette accumulation de petites choses qui s'amoncellent, que l'on ressort sporadiquement, avec parcimonie. Tout comme les courtes phrases qui

seront distillées, et quelquefois répétées tout au long de la pièce et qui nous présentent comme une fin du monde, une apocalypse, où il n'y a plus de salut, plus personne à part ces deux personnages à la relation étrange de maître et valet. Et où le maître, Hamm (Frédéric Leidgens) est totalement sous le joug du valet, ce possible fils adoptif (et vice-versa). Parce que les maigres informations que nous recevons, tout aussi maigres que les biscuits, rares qui sont données à ce fils - et aussi au père Nagg (Peter Bonke) cantonné dans sa grande poubelle à l'arrière de la scène - ces informations que Nagg nous révèle aussi de son côté: Quelques bribes de leur histoire qui ne servent qu'à installer une ambiance d'abandon et de fin du monde. Le décor et la scénographie d'Yann Chapotel, un intérieur glauque aux murs verts où ne filtre presque pas de lumière, et qui semble une tanière, un trou à rat derrière un grand rideau donnant sur une cuisine étique, repaire à rat. La lumière dispensée dans la rareté (Catherine Verheyde) pour de ce qui est des "fenêtres" n'est diffusée que par deux lampes, celle "au centre" qui "douche" Hamm et exacerbe le jeu très expressif, presque expressionniste et maniéré (d'acteur) de Frédéric Leidgens, et celle, plus froide sur les "poubelles" dans lesquelles sont cloîtrés les parents Nagg et Nell (Claudine Delvaux, toute diaphane et presque transparente).



Fin de Partie - Samuel Beckett - Denis Lavant - Frédéric Leidgens - Théâtre de L'Atelier

Frédéric Leidgens est formidable dans son immobilité (de fantôme pas encore vivant au début) et de mort incertain à la fin et ses éclats de geste et de voix, ses éruptions amènent la tension dans cette relation mystérieuse. De son côté, le seul personnage mobile (et qui fait bouger le fauteuil roulant de Hamm), c'est Clov dont l'incarnation à la fois souple et figée de Denis Lavant est un morceau de bravoure comme on en attendait de lui et qu'il assure à merveille. Il arrive à cette souplesse bien qu'il soit raide des jambes (un handicap?). Il passe de moments d'immobilité d'une densité expressive à des explosions de gestuelle désordonnée presque acrobatiques en pliant le corps et le contraignant à la fois. Une marionnette plus que vivante! Et quand il doit "*donner la réplique*" à Hamm, son jeu est impeccable et ses mimiques efficaces.

Frédéric Leidgens dans son discours alambiqué et maniéré, souligné par ses gestes élégants de la main et des doigts et son port de tête altier, sous ses lunettes d'aveugle, est lui aussi très juste dans ce personnage en perdition. Et nous en sommes presque tristes de l'abandonner au bout de plus de deux heures, quand il se demande s'il l'a effectivement été, abandonné, à la fin de la "Partie". Tout aussi triste que nous qui nous posons la même question. Peut-être reviendrons-nous, si jamais ça recommence?

La Fleur du Dimanche

PRESSE AUDIOVISUELLE



©Pierre Grobois



[La revue de presse](#)

L'Œil et Beaux-Arts, généreux magazines, nous font mille promesses des expos qui nous viennent...

... et Vermeer et Bellini emmènent une profusion qui est poésie. Dans Transfuge le comédien Denis Lavant, nous dit l'humanité des monstres, la beauté de son art et l'art de tomber. Dans le Monde on déplore la mort de la conversation, mais dans Télérama de jeunes américains renoncent à la connexion.

On parle de promesses...

Et de trésors par milliers qui s'avancent vers nous -et qui déjà me tentent puisque deux revues également aimables l'Œil et Beaux-Arts m'invitent aux plus belles expos de l'année... et comme chaque mois sont en elles-mêmes des musées que je feuillette... Beaux-Arts s'ouvre sur en couverture sur un Vermeer, « le géographe », un homme de belle carrure mains penchées sur une carte un compas à la main, et c'est une évidence puisqu'à Amsterdam (c'est tout près) en février se tiendra la plus grande rétrospective jamais réalisée de l'artiste de Delft dont Van Gogh disait qu'il était un étrange peintre dont la palette bleue jaune citron gris perle noir blanc était aussi caractéristique que le noir blanc gris rose de Velasquez, Proust considérait que la vue de Delft était le plus beau tableau du monde et fit faire à son Swann une étude sur Vermeer.

L'Œil met en couverture un homme de pouvoir du XVI^e siècle, le doge Leonardo Loredan au regard bleu d'acier, œuvre de Bellini, et c'est une évidence puisqu'en mars à Paris, musée Jacquemart-André ouvrira l'hommage rendu au maître de la renaissance... Mais l'Œil nous emmène en Belgique chercher les accointances avec la scène belge de notre surréaliste marcel Duchamp qu'on célèbre à Namur au printemps, et nous dit aussi l'Œil, la redécouverte à l'institut du monde arabe de d'une jeune kabyle née pauvre qui en 1942 fut adoptée par une peintre et devint grande dame artiste, ensuite Baya, qui peignait un âne bleu qui semblait danser, des oiseaux musiciens, des femmes aux yeux noirs, André Breton -ah ces surréalistes- voyaient en elle une reine de l'Arabie heureuse.

Il y a dans ces journaux d'arts une profusion dans laquelle on pourrait se noyer mais c'est en même temps une griserie -quand Beaux-Arts liste cinquante expos de l'année qui commence, l'Œil, méthodiquement livre un calendrier des expos, tendu, exhaustif...

Où l'on sait qu'à Aix-en-Provence à la fin de ce mois se pose David Hockney, la collection de la Tate gallery ; à Lens en mars on verra une expo sur les paysages, à Nantes en avril, une expo sur la sculpture hyper réaliste car le musée d'arts de Nantes est le seul musée de France, à conserver une sculpture du maître Duane Hanson, et dès maintenant à Dôle une expo se tient sur l'art médecin, avec une drôle de toile du XVIIe, le médecin de village, où le toubib a l'air diabolique et le patient inquiet...

Nous aurons aussi cette année des duos Basquiat Warhol et Manet Degas, j'arrête mais la liste de ce qui vient en elle-même est poésie.

Poésie aussi est l'annonce dans Paris Normandie, d'un parcours Annie Ernaux dans sa ville d'enfance Yvetot, qui passera par l'épicerie des parents, on pourra cliquer sur des QR codes dans les panneaux explicatifs...

On parle aussi de chute...

Et c'est le même sujet car c'est un art mes amis de bien savoir tomber, "j'ai toujours aimé chuter, ça fait du bien de se foutre par terre, c'est régénérant" [nous dit dans Transfuge](#), encore un mag de culture, le comédien Denis Lavant, qui a tant appris du burlesque, de Buster Keaton, des courts métrages de Chaplin, qui voyant les Enfants du Paradis s'est construit entre le mime joué par Jean-Louis Barrault, et l'acteur intarissable joué par Pierre Brasseur... Lavant toute sa carrière a exposé son corps mis en jeu ses grimaces, longtemps il buvait un verre avant de monter sur scène, par ce que c'était sa manière dionysiaque d'être au monde. Lavant va reprendre à l'atelier à Paris « fin de partie » de Becket, "Fini c'est fini ça va finir ça va peut-être finir"...On peut, il faut lire, si l'on veut chercher la magie l'essence de la comédie, et vous apprendrez que Becket a fait jouer Buster Keaton...

Allons. Il dit aussi Lavant qu'il faut chercher la monstruosité chez ceux qui n'ont l'air de rien, et l'humanité chez les monstres.

Et forcément je garde ces mots en rêve, [quand j'aborde dans Libération](#) une enquête sur une folie, une manie, un mythe... Celui du pompier pyromane -qui est né en 1912 dans le procès de Désiré Alexandre Pindavoine qui se portait volontaire avec dévouement et audace pour combattre les feux qu'il avait allumé... Libération, habilement, chasse la fascination, ramène les pompiers pyromanes leurs justes proportions, et en même temps les éclaire.... Le pyromane, dit le psychiatre Pierre Lamothe, est un homme dont la gestion de l'excitation a été mal acquise -des garçons qui grandissent en refoulant leurs émotions et déchargent leur mal-être de façon déraisonnable - certains vont crier dans la forêt, d'autres y mettent le feu -et quand les pyromanes sont aussi pompiers, s'ajoute, dit l'expert, ou bien l'envie d'être attrapé, ou bien un déficit narcissique, la reconnaissance... Lamothe ayant dit cela, nous dégrise "Un pauvre type qui ne sait pas gérer son mal être et qui alors va foutre le feu".

Mais les pauvres types abritent des mondes.

J'ai repensé à ces garçons qui ne parlent pas et en font des catastrophes [en lisant sur le site du Monde](#) une tribune triste d'un sociologue et anthropologue, David le Breton, qui déplore la fin de la conversation, qui est une disponibilité, une attention à l'autre, un

échange une flânerie, une intériorité, la valeur du silence et du visage, l'incertitude du cheminement... Soit le contraire de de la société fantomatique que nous avons créé où même dans les rues, même à table, on disparaît dans l'hypnose de son écran... Sommes-nous pauvres types et tyresses alors et quelles bêtises ferons-nous ?

Et on parle de technologie...

Et l'opinion, qui nous livre les promesses de la tech vues par le Wall Street journal, nous dit qu'en 2023 les casques de réalité virtuelle et de réalité augmentée viendront à nous – vraiment- et que les avatars de Meta seront dotés de jambes, cela me manquait mais au moins avec les jambes on fuit - oui je sais, je lis en vieux.

Mais le vieux que je suis lit avec ravissement sur le site de Télérama que des jeunes américains, oh pas nombreux encore mais voilà, renoncent aux applications, débranchent de tiktok et du reste et parfois abandonnent le smartphone pour un vieux truc à clapet qui ne sert qu'à parler... Ils disent que leurs parents leur ont offert un jouet dont ils n'avaient pas eux-mêmes la clé, « j'aurais aimé grandir dans un monde où il est encore possible de s'ennuyer », dit une jeune étudiante, Emma Lembke dans une conversation téléphonique, oui, j'ai dit conversation.

En même temps je lis sur le site du Monde comment au Kenya, start-up nation de l'Afrique, des jeunes se forment à la tech, au numérique, au codage dès l'école primaire et s'inscrivent dans le monde et dans leur avenir... Et dans le Monde encore, je lis -miracle des technologies qui nous révèlent à nous-mêmes- comment des chercheurs israéliens et américains établissent le lien entre nos tumeurs cancéreuses et des champignons microscopiques, qui empêchent parfois notre corps de se battre, dont la présence en soi est un test de survie - et bien sûr, ces études sans l'intelligence artificielle n'existeraient pas.

Ecoutez ici : <https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/la-revue-de-presse/la-revue-de-presse-du-mardi-03-janvier-2023-3373171>

« Fin de partie » : la condition humaine selon Beckett

Écrite par Samuel Beckett en 1957, la pièce « Fin de partie » qui se joue jusqu'au 5 mars au Théâtre de l'Atelier à Paris, n'a pas pris une ride. Entre tragique et comique, cruauté et tendresse, les questions fondamentales sur le sens de la vie surgissent au détour de dialogues anodins et de situations parfois absurdes pour toucher sans crier gare leur cible en plein cœur. La mise en scène est signée Jacques Osinski, le texte porté par Denis Lavant et Frédéric Leidsens.



Écoutez ici : <https://www.arte.tv/fr/videos/113289-000-A/fin-de-partie-la-condition-humaine-selon-beckett/>



100.7 FM/DAB+
Fréquence
protestante

JANVIER, 2023

23_{JAN} 23.01.23 - FIN DE PARTIE / PLACE DE LA
RÉPUBLIQUE_{13h45}

RÉSUMÉ DE L'ÉMISSION

- *Fin de partie* de Samuel Beckett, mise en scène Jacques Ozinski avec Denis Lavant et Frédéric Leidgens dans les rôles principaux. Théâtre de l'Atelier jusqu'au 5 mars du mardi au samedi 19h, dimanche 15h, relâche le mardi 24 janvier. 01 46 06 49 24
- La semaine dernière je vous ai parlé de *Un mois à la campagne de Tourgueniev*, je vous invite à découvrir *Place de la République* texte et mise en scène de Clément Hervieu-Léger dans la petite salle Christian Bérard de l'Athénée à 18h, du 25 au 27 janvier, 01 53 05 19 19.

Écoutez ici : <https://frequenceprotestante.com/events/23-01-23-manteau-darlequin/>



Rencontre avec le percutant Denis Lavant

Interview et balade autour de l'univers musical du comédien prolifique et icône de Leos Carax.

Acteur de théâtre aguerri et habité, le très instinctif Denis Lavant a séduit de nombreux metteurs en scène comme Patrice Chéreau, Antoine Vitez, Lluís Pascal, Bernard Sobiechowski, Kristian Frédéric ... En ce moment et jusqu'au 5 mars il joue au Théâtre de l'Atelier à Paris. Il y retrouve le metteur en scène Jacques Osinski pour la comédie du désespoir, *Fin de Partie*, le chef-d'œuvre de Samuel Beckett dans lequel il incarne le personnage du valet boiteux, Clov, aux côtés de Frédéric Leidgens (Hamm), Claudine Delvaux (Nell) et Peter Bonke (Nagg).

Né en 1961 à Neuilly-sur-Seine d'une mère psychologue et d'un père pédiatre, Denis Lavant, fasciné par Marcel Marceau, s'est formé à l'école du mime et de l'acrobatie, avant de commencer une carrière au théâtre sous la direction d'Antoine Vitez dans *Hamlet et Le marchand de Venise de Shakespeare*. Il sera happé par le cinéma sans l'avoir prémédité. Le cinéaste Leos Carax lui donne ses premiers rôles. Il est Alex dans *Boy Meets Girl*, aux côtés de Mireille Perrier. Deux âmes de solitude qui, errent dans la nuit et dansent à l'unisson sur une B.O de Jacques Pinault qui comporte notamment *Dis, quand reviendras-tu?* de Barbara chanté par l'actrice:

Pour *Mauvais Sang* aux côtés de Juliette Binoche. Michel Piccoli et Julie Delpy, Leos Carax convoque diverses musiques préexistantes, allant de Sergei Prokofiev, Benjamin Britten à Charlie Chaplin, Boris Vian ou encore David Bowie sur cette scène cultissime du film où Denis Lavant, homme du mouvement, se lance dans une course éperdue sur les trottoirs :

Toujours avec Carax, il joue dans *Les Amants du Pont Neuf* qui exige du comédien une préparation intensive. Puis dans le segment *Merde un des* trois volets du film *Tokio!* où chacun des réalisateurs s'inspire de la ville. Il incarne un être ignoble qui sème la panique et la mort dans les rues de Tokyo. Il est encore ce Monsieur Oscar aux dix vies dans *Holy Motors*.

Denis Lavant voltige entre plateaux de théâtre, de télévision et de cinéma. Il a interprété un légionnaire autoritariste pour Diane Kurys dans *Coup de foudre*, a joué pour Robert Hossein (*Les Misérables*), Patrice Chéreau (*L'Homme blessé*), Claude Lelouch (*Viva la vie et Partir, Revenir*).

Dans *Beau Travail* réalisé par Claire Denis il est époustouflant dans le rôle d'un militaire d'un peloton abandonné de la Légion Étrangère qui s'entraîne dans le Golfe de Djibouti. Charles Henri de Pierrefeu et Eran Zur signent les compositions originales de la B.O.

On ne compte plus les films dans lequel l'instinctif joue de manière toujours percutante. Ces derniers temps on peut le voir dans la comédie musicale *Tralala* d'Arnaud et Jean-Marie Larrieu, aux côtés de Mathieu Almaric sur une bande originale composée par Philippe Katerine puis dans *Sentinelle sud* de Mathieu Gerault.

Denis Lavant joue l'homme qui marche dans le tunnel, citant des mots inintelligibles dans le clip réalisé par Jonathan Glazer sur *Rabbit In Your Headlights* du duo de hip hop-électro UNKLE, (DJ Shadow + James Lavelle), extrait de l'album *Psyence Fiction*. Les paroles sont de Thom Yorke qui chante sur le titre :

Écoutez ici : <https://www.radiofrance.fr/fip/podcasts/certains-l-aiment-fip/rencontre-avec-le-percutant-denis-lavant-7092500>



Affaires culturelles

Denis Lavant : "Ma première nature, c'est le mouvement"

Alors qu'il retrouve Samuel Beckett sur scène, dans "Fin de partie", toujours mis en scène par Jacques Osinski, le comédien revient avec nous sur un parcours d'une rare intégrité, au service de la parole des auteurs et en perpétuelle recherche.

Avec

- [Denis Lavant](#) Comédien et acteur

Faune, poète ou funambule, Denis Lavant est de ces artistes qui résistent à toutes les étiquettes, mais dont on se plairait à résumer le mantra en deux phrases, celles que Blaise Cendrars a écrites en Russie : « *Je voulais m'engouffrer dans la vie de la poésie. Et pour cela il me fallait traverser la poésie de la vie* ». Entré dans l'art sur un monocycle, en marchant sur les mains ou en crachant du feu, l'acrobate autodidacte s'est ensuite formé au Studio 34, puis à l'École de la rue Blanche, avant de s'épanouir dans le théâtre de rue avec la troupe itinérante belge des Baladins du Miroir, et de finalement se perfectionner au Conservatoire. Roi de la métamorphose, il s'est révélé au cinéma devant la caméra de Léos Carax, avec qui il a mené un compagnonnage au long cours, de *Boys Meets Girl* à *Holy Motors*, dans lequel il incarnait dix rôles d'un coup. Sur les planches, qu'il brûle sans discontinuer depuis ses débuts, il a incarné Richard III avant Roméo, prêté ses traits à Francis Bacon et l'écrivain Céline, et joué pour les plus grands metteurs en scène parmi lesquels Antoine Vitez, Patrice Chéreau et Matthias Langhoff.

Acteur beckettien par excellence, Denis Lavant a déjà joué trois fois des pièces et textes du maître de l'absurde, toujours sous la direction de Jacques Osinski. Le metteur en scène et l'acteur se confrontent aujourd'hui à *Fin de partie*, pièce créée en 1957, dans laquelle Lavant incarne Clov, le valet et le fils adoptif de Hamm, un aveugle paraplégique joué par Frédéric Leidgens. Un spectacle à découvrir au Théâtre de l'Atelier jusqu'au 16 avril. A cette occasion, l'acteur revient sur son parcours hors-norme et ses méthodes de travail, le temps d'un entretien au long cours.

Du geste à la parole : récit d'un apprentissage

Venu au théâtre par l'acrobatie, le mime et l'expression corporelle, Denis Lavant s'est d'abord imposé comme un acteur physique, plus doué pour le geste que pour la parole. Au cours de l'entretien, il raconte avoir été tenté par le cirque au moment de choisir sa voie, avant de finalement s'engouffrer dans l'art dramatique :

« J'aurais pu, à un moment donné, me diriger vers le cirque. Quand j'ai fini mes études scolaires, j'avais cette hésitation d'aller radicalement vers un métier beaucoup plus physique, excentrique qu'est le cirque, ou me diriger vers l'art dramatique, apprendre à jouer. Le cirque me faisait un petit peu peur à cause de la rigueur et de la brutalité que je ressentais dans sa pratique. Donc je suis resté fasciné par le cirque mais j'ai préféré aller vers quelque chose qui était pour moi plus humain, même si j'y ai été de façon un peu forcenée aussi ! » Denis Lavant

À lire aussi : [Une histoire du cirque](#)

De ses années de formation au Studio 34, puis à l'École de la rue Blanche, Denis Lavant garde un souvenir tiède, déçu par les rapports de pouvoir qu'il y découvre et les rôles de valets de comédie auxquels on le cantonne.

« L'enseignement du théâtre me rendait complètement perplexe. J'étais avec un comédien qui avait participé à l'aventure de Jean Vilar et qui est entré au Français par la suite, qui s'appelait Roger Mollien, et le fait de prendre des bouts de pièces et de les travailler, c'était très intimidant. J'avais déjà joué des pièces entières avant, au lycée, mais là ça me laissait perplexe, je ne comprenais rien. J'avais plutôt une aptitude à bouger et à évacuer le texte comme je pouvais, sans vraiment trier, en comptant sur une émotion et une intensité. » Denis Lavant



Denis Lavant et Frédéric Leidgens dans "Fin de partie" de Samuel Beckett, mise en scène Jacques Osinski. - Pierre GROSOIS

Insatisfait de l'enseignement à l'école de la rue Blanche, Denis Lavant se fait la belle à la première occasion pour s'épanouir plutôt dans le théâtre de rue. Durant un an, il s'engage dans la troupe itinérante belge des Baladins du Miroir ...

« Des amis de l'école du cirque m'ont emmené dans l'aventure des Baladins du Miroir à Bruxelles. C'était le pur bonheur. Ce n'était pas compliqué pour moi, on me demandait de faire ce que je savais faire et ce que j'aimais faire : dire de la poésie, marcher sur les mains, faire du monocycle. Tout ça dans la rue, sur des tréteaux, avec uniquement des personnages hauts en couleurs. C'était une expérience poétique de la vie. Ça m'a nourri et il m'a semblé que c'était aussi là qu'il y avait quelque chose d'important dans l'apprentissage du théâtre : le rapport à la vie. D'aller vers la rencontre, l'échange, de trouver des émotions, d'avoir des impressions fortes, de les engranger et de pouvoir les faire retentir ensuite à travers des rôles » Denis Lavant

Un acteur beckettien

Après "Cap au pire" et "La dernière bande", ainsi qu'un spectacle qui regroupait quatre textes de Beckett : "L'Image", "Un soir", "Au loin, un oiseau" et "Plafond", c'est maintenant "Fin de partie" que Denis Lavant joue, dans une mise en scène de Jacques Osinski, comme les précédents spectacles cités. L'acteur souligne la place prépondérante que Beckett occupe dans son panthéon :

« La dérision de Beckett est d'une lucidité implacable et drolatique en même temps. C'est ça qui m'a fasciné dès le début, cet humour très particulier qui n'appartient qu'à lui et qui, pour moi, retentit complètement. J'aime beaucoup ses personnages, ce qu'il a figuré et mis en jeu » Denis Lavant



Denis Lavant et Frédéric Leidgens dans "Fin de partie" de Samuel Beckett, mise en scène Jacques Osinski - Pierre GROSOBOIS

Créée en 1957, "Fin de partie" a d'abord été écrite en français, puis traduite en anglais par Beckett lui-même sous le titre Endgame. Hamm, aveugle paraplégique, occupe le centre de la scène. Clov est son valet, mais aussi son fils adoptif, tandis que les parents de Ham ont perdu leurs jambes lors d'un accident de tandem dans les Ardennes et vivent dans deux poubelles situées sur la scène. Tous vivent dans une maison qui est, selon les dires des personnages, située dans un monde désert, dévasté et post-apocalyptique. Après des seuls en scène beckettien, voici donc Denis Lavant cette fois en compagnie. Mais si "La dernière bande" débutait par un très long temps de silence, dans "Fin de partie", son personnage de Clov est actif dans le premier acte, mais muet :

« Retarder le début de la prise de parole, le moment de mettre des mots dans l'espace, c'est toujours un processus inquiétant. Je ne sais pas si ça le fait pour tous les comédiens mais, pour moi, la prise de parole est toujours inquiétante » Denis Lavant

« A travers la partition rigoureuse de Beckett, l'interprétation est absolument libre. Le jeu, pour moi, c'est de ne pas faire ça formellement, de le faire absolument comme c'est décrit, mais de mettre de la vie, de l'humanité, de la bêtise et de l'inertie humaine là-dedans. Donc de prendre plaisir à cette mise en place qui est extraordinaire » Denis Lavant



Denis Lavant et Frédéric Leidgens dans "Fin de partie" de Samuel Beckett, mise en scène Jacques Osinski. - Pierre GROSBOIS

Son actualité : "*Fin de partie*", de Samuel Beckett, dans une mise en scène Jacques Osinski, avec Denis LAVANT (Clov), Frédéric LEIDGENS (Hamm), Claudine DELVAUX (Nell), Peter BONKE (Nagg). A l'affiche du [Théâtre de l'Atelier](#) jusqu'au 16 avril.

Le numéro spécial du magazine Transfuge qui est consacré à Denis Lavant est disponible au théâtre de l'Atelier et en vente sur le site [transfuge.fr](https://www.transfuge.fr).

Écoutez ici : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/affaires-culturelles/denis-lavant-est-l-invite-d-affaires-culturelles-5295770>



L'invité(e) du jour

Denis Lavant, poète du corps : "Je suis un instrument à vent"

Denis Lavant clôt un cycle Samuel Beckett, au Théâtre de l'Atelier à Paris, en renouant avec la puissance poétique et clownesque de son œuvre insondable et burlesque. Rencontre avec un acteur physique qui embrasse une certaine vision du monde, du théâtre et du déséquilibre.

Avec

- [Denis Lavant](#) Comédien et acteur

Celui qui a joué plus de 70 rôles au cinéma et presque autant sur les planches renoue avec les mots de Beckett et la mise en scène de Jacques Osinski, sur la scène du Théâtre de l'Atelier à Paris aux côtés de Frédéric Leidgens, Claudine Delvaux et Peter Bonke, dans *Fin de Partie* de Samuel Beckett. Encensée au dernier Festival d'Avignon, cette pièce clôt un cycle beckettien toujours du metteur en scène Jacques Osinski, qui comprenait trois monologues : *Cap ou Pire* en 2017, *La Dernière Bande* en 2019 et *L'Image* en 2021.



Denis Lavant et Frédéric Leidgens dans le spectacle *Fin de Partie*, de Samuel Beckett, mis en scène par Jacques Osinski au Théâtre de l'Atelier à Paris - Pierre Grosbois - 2023

Pour Denis Lavant, le théâtre ne ment pas contrairement au cinéma. Il s'est passionné pour le théâtre dès l'adolescence grâce à sa grande sœur, en parallèle des arts du cirque qu'il pratiquait de manière autodidacte. C'est à cette période qu'il découvre pour la première fois l'œuvre de Samuel Beckett d'abord avec la pièce *En attendant Godot*, puis avec *l'Innommable* que sa grande sœur clamait dans les couloirs de leur maison. Quarante ans plus tard, Denis Lavant est toujours autant fasciné par son œuvre, et son mystère : "*L'humour m'a saisi dès le départ et particulièrement dans cette pièce 'Fin de Partie', où des choses sonnent de façon grotesque et pathétique en même temps. Beckett a une maîtrise drolatique, intense, métaphysique et humaine de la langue française.*" Cette pièce, écrite en 1957, évoque une certaine fin du monde apocalyptique qui résonne particulièrement avec notre époque, mais aussi avec *L'Enfer* de Dante, dont Beckett se serait inspiré pour l'écriture de cette pièce, et que Denis Lavant a notamment joué avec l'ensemble La Camera delle Lacrime.

Publicité

À réécouter : [Dante : L'Enfer \(extraits\) \(La Camera delle Lacrime / Denis Lavant, récitant\)](#)

Un histrion ? Un saltimbanque ? Un musicien ? Notre invité est tout ça à la fois, mais surtout un poète de notre temps. Comédien, singulier et fascinant, il se compare à "un instrument à vent" : "*Je me suis orienté radicalement vers le geste et la parole, et la musique c'est quelque chose que je me permet de faire comme une distraction quand j'en ai marre du matériau dans lequel je suis impliqué. J'ai*

souvent une flûte sur moi." Depuis son enfance, il est passionné par les instruments à vents, et la trompette notamment qu'il a eu envie de jouer en écoutant la musique de Nino Rota dans les films de Federico Fellini. La musique a une place charnière dans son parcours de comédien. Il n'a eu de cesse de participer à des spectacles alliant poésie et musique. Quand on parle de Denis Lavant, on évoque un acteur physique, où tout passe par le corps : *"Je me suis efforcé de joindre le geste à la parole. Le geste est quelque chose d'assez concret tandis que la parole est quelque chose qui reste complètement mystérieux."*

Fin mars, ce sont les [Cahiers de Nijinski qu'il jouera et dansera sur la scène du Théâtre de la Reine Blanche](#), avec le vidéaste Thomas Rabillon et les musiciens Matthieu Prual et Gaspar Claus.

Actualités de Denis Lavant

- [Fin de Partie](#), de Samuel Beckett au Théâtre de l'Atelier à voir jusqu'au 16 avril, dans une mise en scène de Jacques Osinski, avec Denis Lavant, Frédéric Leidgens, Claudine Delvaux et Peter Bonke.
- Il joue, avec les musiciens Matthieu Prual et Gaspar Claus, [Les Cahiers de Nijinski, les 28, 29 30 mars et 1er avril au Théâtre de la Reine Blanche](#), à Paris.
- [Echappées Belles](#), une autobiographie de Denis Lavant aux éditions Les Impressions Nouvelles (2020).
- Jacques Osinski met en scène *Words and Music* de Samuel Beckett *Words and Music*, avec Johan Leysen, Jean-Claude Frissung et l'ensemble le Balcon, sous la direction de Alphone Cemin et sur une musique de Pedro Garcia Vélasquez. Le disque sortira en mai 2023 chez B Records et une représentation exceptionnelle aura lieu à cette occasion au Théâtre de l'Atelier le 22 mai.

Son actualité : *"Fin de partie"*, de Samuel Beckett, dans une mise en scène Jacques Osinski, avec Denis LAVANT (Clov), Frédéric LEIDGENS (Hamm), Claudine DELVAUX (Nell), Peter BONKE (Nagg). A l'affiche du [Théâtre de l'Atelier](#) jusqu'au 16 avril.

Le numéro spécial du magazine Transfuge qui est consacré à Denis Lavant est disponible au théâtre de l'Atelier et en vente sur le site [transfuge.fr](https://www.transfuge.fr).

Écoutez ici : <https://www.radiofrance.fr/francemusique/podcasts/l-invite-e-du-jour/denis-lavant-un-poete-du-corps-je-suis-un-instrument-a-vent-9157277>